LA CONQUÊTE DE NAPLES PAR CHARLES 8., OUVRAGE COMPOSÉ...



Tomi 3

A. # 6 T. 1°

LA CONQUÊTE

DE NAPLES.



LA CONQUÊTE
DE NAPLES
PAR CHARLES VIII,

OUVRAGE COMPOSÉ SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV,

PAR PAUL G.

JUVENILIA MEA.

TOME I.

PARIS,

Chez FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

AN IX. (1801.

POURQUOI

ON A FAIT AUTREFOIS CE POÈME,

ET POURQUOI

ON NE LE PUBLIE QU'AUJOURD'HUI.

Lorsqu'on travaillait à cet ouvrage, il y avait en France un roi, une noblesse, un clergé, une sorbonne et plusieurs parlemens.

On y comptait quarante à cinquante mille prédicateurs qui, tous les dimanches, déclamaient en chaire contre une demi-douzaine de philosophes assez hardis pour vouloir absolument que les hommes ne se persécutassent pas pour des opinions, et se rendissent service les uns aux autres sans s'inquiéter de quelle manière ils adoraient Dieu.

Ce poème n'était qu'un badinage où l'on tournait en ridicule des choses qui deviennent funestes quand elles sont traitées sérieusement. Il ne pouvait fâcher que les gens intéressés à maintenir

les abus, et il y a beaucoup de ces gens-là dans tous les temps.

Ce fut vers la fin de 1762, ou au commencement de 1763, que ce poème fut commencé. Une guerre fort vive était alors allumée entre le clergé et les philosophes. Les magistrats appuyaient les ecclésiastiques ; ils faisaient brûler par la main du bourreau le poème de *la Loi naturelle, de Voltaire ;* le livre de *L'Esprit, d'Helvétius; l'Emile, de Jean-Jacques* : ils s'opposaient à la publication de l'Encyclopédie.

Ces rigueurs produisaient le contraire de ce que les parlemens en espéraient. C'est ce que les rigueurs produisent toujours quand la nécessité n'en est pas évidente.

Elles jetèrent le public et plusieurs rois dans le parti des philosophes. Le roi de Prusse écrivait à *Voltaire* qu'*il était temps d'enterrer le fanatisme de l'erreur et de prononcer son oraison funèbre. Voltaire* lui répondait que depuis *dix-sept cents ans la secte chrétienne n'avait fait que du mal* (1). Le cordelier *Ganganelli*, devenu pape, faisait brûler la préface de l'*Histoire de*

---

(1) Voyez la correspondance du roi de Prusse et de *Voltaire*, année 1767, lettres du 16 janvier et du 28 février.

l'Église, composée par *Frédéric* le grand, qui s'en moquait avec *Voltaire* : un parlement faisait rouer *Calas*, un autre brûler le chevalier *La Barre*, par des jugemens fanatiques que le public trouvait absurdes, que le conseil du roi cassait solemnellement.

Ces contradictions, ces rigueurs, ce choc des opinions et des lois allumèrent la verve du jeune homme qui composa ce poème. Mû par ces rigueurs, il crut qu'il devait être un des chevaliers de la philosophie, ou plutôt il fit ce poème parce qu'il ne lui fut pas possible de ne le pas faire.

Les idées naissent malgré nous, engendrées par tout ce qui nous environne; elles tourmentent les têtes actives, comme le tempérament tourmente la jeunesse : c'est ce qu'on ne sait pas assez.

Le sage et savant *Diderot* fut la première personne à laquelle l'auteur de ce poème en communiqua les premiers chants.

Ignorant absolument si ses vers avaient quelque prix, il n'osa pas les lire à cet homme docte comme son propre ouvrage ; il les lui annonça comme la production d'un inconnu, qui desirait d'avoir, sur ce badinage, le sentiment d'un aussi grand écrivain.

Diderot accueillait tous les jeunes littérateurs, les encourageait avec bonté, et leur prodiguait ses conseils, ses idées, ses connaissances, avec une effusion généreuse qui décélait l'excellence de son cœur et la fécondité de son génie.

Il devina le secret de celui-ci, lui en témoigna encore plus d'amitié, l'encouragea, et le fit connaître à plusieurs hommes de lettres.

L'auteur de ce poème s'instruisit beaucoup dans les entretiens qu'il eut avec *Diderot*, dont la poétique est remplie de vues si saines et si étendues; avec le savant et trop infortuné *Bailly*, dont l'esprit était aussi éclairé en littérature que profond en astronomie; avec l'auteur de l'excellente épître sur *la Dispute*, l'un des hommes dont le goût étoit le plus pur et le plus sûr en poésie; sur-tout avec *Beaumarchais*, dont tant de bons mots sont devenus proverbes; dont le génie dramatique avait tant de *vis comica*, et répandait tant de vérité et tant de sel dans son dialogue; enfin, avec plusieurs autres littérateurs, dont quelques-uns vivent encore. Ils lui disaient que quand on est tenté de faire un poème, il est bon de prendre un sujet qui soit honorable pour sa nation; qu'à cet égard son sujet était bien choisi, la conquête de Naples par *Charles VIII* étant une des époques les plus brillantes de la monarchie.

Ils convenaient qu'*Alexandre VI* étoit un pape auquel on pouvait tout attribuer sans craindre de le calomnier ; que sa fille *Lucrèce*, et son fils *Borgia*, ne pouvaient pas plus être calomniés que leur père.

Ils lui faisaient remarquer que les mœurs de l'Italie, à la fin du quinzième siècle, étant, selon le témoignage de l'histoire, excessivement licencieuses, pouvaient lui fournir des tableaux voluptueux, libres ou gais à son choix ;

Que la majesté de la religion et la licence effrénée de la cour d'*Alexandre VI* lui offraient des contrastes piquans ; que la beauté des sites d'Italie, la perspective des mers et des montagnes lui donnaient une belle nature à peindre ; enfin, que les héros de son poème, agissant dans ces belles contrées, où le nom de chaque ville, de chaque rivière et presque de chaque lieu rappelle de grands événemens de l'antiquité ; et où cependant tout diffère aujourd'hui des temps anciens, il en résultait que les mœurs païennes se trouvaient naturellement en opposition avec les mœurs chrétiennes, les coutumes antiques avec les usages modernes ; et que ces différences présentaient sans cesse à l'écrivain une foule de situations,

de descriptions et de souvenirs bien propres à la poésie.

Mais ils lui faisaient observer aussi que plus son sujet était riche, plus le public serait en droit d'exiger du poète.

Un poème, lui disaient-ils encore, ne serait qu'un mauvais roman, si les personnages n'avaient pas des caractères fortement prononcés, s'il n'y avait pas dans le fond et dans le merveilleux quelques nouveautés; car, pour des imitations, vous n'en aurez que trop. Vous emprunterez d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Ovide*, du *Tasse*, de l'*Arioste*, de *Milton*; peut-être même vous rapprocherez-vous volontairement ou involontairement des auteurs français : ce sont aussi d'excellens modèles, dont pourtant il ne faut pas être le plagiaire.

Votre ouvrage étant un tableau de la nature, et voulant avoir, comme elle, tous les tons et toutes les nuances, vous devez l'étudier sans cesse. Vous devez mêler au léger badinage des images fortes, à la folie de profondes moralités, à l'historique des fictions hardies; mais elles doivent être telles, qu'elles laissent par-tout apercevoir la vérité sous les formes dont vous les aurez revêtues. C'est le nu qu'un peintre habile fait toujours sentir sous la draperie la plus épaisse.

En faisant un ouvrage pour combattre les préjugés, il faut le composer de manière que s'il les renverse, il ne périsse pas avec eux. Ayez donc soin qu'on y trouve des mœurs qui ne soient point passagères, des passions qui appartiennent à la nature, des sentimens vrais qui peignent le cœur de l'homme, des allégories justes qui soient de tous les temps.

L'auteur sentait toute l'importance de ces conseils; la difficulté était de les suivre.

C'est au lecteur à juger si Rome, ville sacrée, ville sainte, métropole du monde chrétien, prise malgré l'*Opinion* ; si l'*Opinion*, obligée de fuir à l'aspect de la *Vérité*, conduite par l'*Examen*, et livrant ceux qui osent la combattre à tous les monstres qu'elle enfante, aux fureurs des sorciers, aux piéges de l'illusion, à la rage de la calomnie ; si la vertu d'un héros aussi brave que sage, échappant à tous ces dangers, et arrachant son roi et tous ses compagnons à ces prestiges, est une allégorie assez belle, assez suivie pour racheter les défauts de ce poème, pour faire tolérer la hardiesse de certaines fictions, la licence de certains tableaux.

Il paraît qu'en Italie, en France, chez les

Grecs, et plus encore chez les Orientaux, les poètes se sont persuadés que les nudités n'étaient pas plus dangereuses en vers qu'en peinture et en sculpture.

En effet, si on expose sans scrupule dans les monumens publics, dans les jardins, et jusque dans les tableaux d'église, des nudités, sans en voiler le sexe, et si on les abandonne ainsi aux regards de tous les passans, hommes ou femmes, matrones ou vierges, pourquoi serait-on plus sévère pour les poètes, dont il faut au moins ouvrir le livre avant de savoir ce qu'il contient, et dont on peut quitter la lecture au premier mot qui alarme la décence?

D'ailleurs, pourquoi les poètes dissimuleraient-ils ce que personne n'ignore, ce qui plaît à tout le monde, ce que la nature révèle aux adultes, comme elle enseigne aux enfans à teter, ce dont chacun s'entretient sans cesse et aime à s'entretenir? Ne suffit-il pas qu'ils s'expriment avec goût, avec délicatesse; qu'ils bannissent la grossièreté, l'obscénité, et que, sans se permettre rien de trop hasardé, ils ne soient jamais obscurs? Or, ce n'est pas une petite difficulté à surmonter que celle d'être toujours clair, précis, pittoresque, en ne nommant jamais les choses par leur nom.

Il est de principe dans tous les autres genres, quelque sujet qu'on traite, d'employer le mot propre, de dire le nom des choses dont on parle. Dans celui-ci seul, on doit tout dire sans jamais rien nommer; il faut sans cesse recourir à des circonlocutions, à des métaphores, à des jeux d'expressions, qui rendent le discours très-plat, s'ils n'en augmentent pas infiniment le charme.

L'auteur court, pour ainsi dire, sur de la braise, entre mille écueils, et on exige que sa démarche soit libre, qu'il soit gai, qu'il intéresse, et surtout qu'il écrive de verve; car le poète, comme l'amant, est dédaigné s'il est froid.

Ces difficultés sont une sorte de lutte qui excite les esprits audacieux plus qu'elle ne les intimide. Il s'agit d'emporter le myrte ou le laurier aux yeux des jeunes femmes, qui sourient; du public, qui s'en divertit, et au milieu des cris mal entendus des censeurs, qui, n'osant y aspirer, s'efforcent de prouver que les mœurs sont perdues, la décence violée, le genre humain perverti, et tout cela pour quelques contes un peu gais.

Heureusement ou malheureusement les livres n'influent pas tant sur les mœurs que le prétendent ces clabaudeurs d'inepties.

Lorsque *Bocace* publia ses contes avec tant de

succès, il ne fit que peindre les mœurs qui dominaient en Italie depuis plusieurs siècles. Long-temps avant lui *Boniface VIII* avait été accusé d'inceste et d'adultère; *Jean XII*, poignardé par un mari qui le surprit dans les bras de sa femme, et le saint siége occupé par les amans et les bâtards de *Théodora* et de *Marozie*. *L'histoire de l'église* aussi bien que *l'histoire du peuple de Dieu*, nous montrent des exemples fréquens de tous les genres d'impudicité. Elles prouvent l'une et l'autre que ces vices ont précédé tous les livres.

Les moines, très-long-temps avant *Bocace*, s'étaient rendus coupables de toutes les iniquités dont il les charge. Il observa dans ses contes le précepte d'*Horace*, *notandi mores* : il ne corrigea pas les mœurs, mais les prédicateurs ne les corrigeaient pas davantage ; mais les moralistes, depuis *Pythagore* et *Socrate*, ne les avaient pas réformées. Les poètes les ont peintes, et c'est ce qui fait crier contre eux ; mais aucun ne les a perverties.

Ce que le poète philosophe, *Voltaire*, a écrit pendant soixante ans avec le plus grand succès en faveur de l'humanité, n'a pas empêché qu'immédiatement, pour ainsi dire, après sa mort, on n'ait commis plus d'atrocités qu'au jour de la

Saint-Barthélemi, ou que dans les temps de ces *Jacqueries* qui souillent et déshonorent l'histoire de France.

Ce grand homme s'est appliqué pendant tout le cours de sa longue vie à rendre nos mœurs plus douces, à nous faire détester les massacres, les persécutions, les actions de férocité, l'esprit de parti, et cela, depuis la *Henriade* jusqu'à ses derniers ouvrages. Il s'écriait dans *Tancrède :*

De l'esprit de parti je sais quelle est la rage.

Et jamais il ne s'est élevé autant de factions que depuis qu'il n'existe plus.

J. J. Rousseau, dans le même temps, a employé toute son énergie à faire aimer la vie domestique, dont il a tracé des tableaux si touchans ; à nous inspirer des mœurs pures, des amours chastes : il a été applaudi presque autant que *Voltaire*. Jamais peut-être deux hommes n'ont été aussi généralement écoutés d'une nation, n'ont été plus vantés, n'ont eu plus de partisans, n'ont obtenu une plus grande influence : on auroit cru que la jeunesse, nourrie de leurs ouvrages, et en sachant par cœur les plus beaux endroits, allait suivre leurs conseils, menerait une vie douce, cultiverait en paix les arts, l'amitié, les vertus,

secourrait les malheureux, n'en ferait point, ne se permettrait aucun crime, et aurait en horreur le brigandage. Le contraire est arrivé : la démence a succédé immédiatement à la raison, et l'on a vu jaillir tout-à-coup le débordement le plus épouvantable, où la férocité la plus barbare s'est unie à la débauche la plus effrénée.

Les écrits de ces grands hommes n'ont donc eu sur les mœurs publiques aucune influence. Le Gaulois s'est trouvé ce qu'il était du temps de la première race. Il a commis tous les crimes que les Grecs ont reprochés à ces hordes errantes, qui, sorties des Gaules, se jetèrent sur la Macédoine, et entreprirent de piller le temple de Delphes; tous les crimes que, depuis, les historiens des croisades ont reprochés aux énergumènes sortis de ces mêmes contrées.

Le seul bien peut-être qu'ont produit les livres de ces grands écrivains, c'est d'avoir fait sentir plus vivement aux hommes qui les avaient lus l'horreur de la situation où la France était plongée, et, par ce sentiment, d'en avoir peut-être abrégé la durée. S'ils ont eu un tel effet, ils ont été très-utiles.

Les livres, les sermons, les pièces de théâtre

ne font rien sur la généralité des hommes ; s'ils influent, c'est sur quelques-uns : et comme je ne crois pas que les tableaux du vice, tracés si énergiquement par les prédicateurs, engagent leurs auditeurs à s'y abandonner, je ne crois point que les caractères vicieux, opposés par les auteurs dramatiques aux personnages vertueux qu'ils présentent sur la scène, aient jamais porté aucun de leurs spectateurs à devenir un fourbe ou un méchant. Tout jeune homme admire *Burrhus* et voudrait lui ressembler ; personne ne s'est jamais dit : J'imiterai *Narcisse*, ou je serai un *Néron*.

Les poètes sont les peintres des mœurs. Il faut qu'ils rendent avec force et fidélité celles du temps et des hommes qu'ils offrent au lecteur ; et je ne crains point qu'en lui présentant celles de l'Italie à la fin du quinzième siècle, aucun pape veuille régner comme *Alexandre VI*, aucune fille de pape embrasser les mœurs de *Lucrèce*, aucun ministre ressembler à *Bournarès*, aucun roi au vieil *Alphonse*, aucun armateur à *Congobare*.

Molière, qui a si parfaitement peint les mœurs et connu l'homme, n'a pas affecté dans ses pièces une chasteté hypocrite : il s'est moqué dans les *Femmes savantes* de ces *tartuffes* des bonnes

mœurs, qui affectaient de regarder ses plaisanteries comme dangereuses, qui demandaient

. . . . La proscription de tous ces mots divers
Dont ils voulaient purger et la prose et les vers,
Ces sources d'un amas d'équivoques infames,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

Le bon *La Fontaine*, qui tant de fois avait triomphé des difficultés de ce genre, se moqua aussi des cagots qui, d'un ton un peu pédantesque, critiquaient ses peintures; et, sans daigner leur répondre, il dit aux femmes pour toute justification:

Chassez les soupirans, belles, lisez mon livre,
Je réponds de vous corps pour corps.
Et pourquoi les chasser? ne saurait-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts?

Voltaire, ennuyé de toutes les criailleries que des gens incapables de bien faire répandaient contre son admirable poëme de la *Pucelle*, ouvrage de génie, d'un genre neuf, qui n'avait aucun modèle, sur-tout en France, ajouta ces deux vers au commencement de son quinzième chant:

Censeurs malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous (1).

---

(1) Il y a quelque plaisir à comparer ce qu'ont écrit de

Et certes ce grand homme avait bien acquis, par soixante années de succès et de gloire, le droit de traiter ainsi

> Tous les vils aboyeurs des fanges du Parnasse,

tous ces hommes qui ne pouvant produire rien de bon, s'érigent en critiques, et décrient les meilleurs ouvrages. Effrontés *Zoïles*, qui vivent les uns de calomnies, les autres de ces aumônes clandestines fondées pour insulter les sages, et qu'on appelle *la boîte à Perette*, parce qu'elle est remplie par de vieilles bigottes,

> Qui pensent expier, en opprimant un sage,
> Tous les petits péchés commis dans leur jeune âge,

ainsi que le dit *Voltaire*, qui avait si souvent éprouvé les invectives soldées par cette boîte, dont la fondation remonte au temps d'*Ananias* et de *Saphira*.

Quel misérable métier que celui de critiquer tout, de mentir à sa propre conscience, d'affecter de ne voir dans un poème aimé du public que

---

misérables pédans sur cet ouvrage avec les éloges qu'en a faits le roi de Prusse, et le desir qu'il avait d'en posséder le manuscrit tout entier, lorsque *Voltaire* ne lui en avait encore envoyé que quatre chants.

des obscénités qui n'y sont pas ; d'en chercher jusque dans de prétendues variantes, dont les vers sont si mauvais, qu'assurément ils n'ont pu sortir de la plume de *Voltaire*, et de ne pas avouer ce que le public discerne très-bien ; que ce poème, tableau vrai de la licence des camps, des cours, sur-tout des guerres civiles, loin d'être composé pour nuire à la religion que Dieu a gravée dans le cœur de tous les hommes, n'a été tracé au contraire que pour détruire ces superstitions qui la défigurent, pour adoucir, s'il se peut, la férocité humaine, pour étendre la morale, pour rendre les hommes indulgens dans les mœurs domestiques et tolérans dans les mœurs publiques!

C'est dans ce même but que *J. J. Rousseau* a composé son *Héloïse*, qu'il a écrit en prose, faute d'en pouvoir faire un poème ; mais enfin

C'est la même vertu sous une autre maxime.

L'auteur de la Napliade a écrit dans les mêmes intentions. Tous ces ouvrages n'eussent point été faits, si un gouvernement mal-habile ne se fût fait esclave de quelques prêtres fanatiques ; et c'est ainsi que la persécution engendre précisément les ouvrages qu'elle voudrait empêcher de naître.

Je ne sais combien on a fait de romans dans

le genre d'*Héloïse* ; mais je connais au moins six poèmes écrits à l'instar de la *Pucelle*. Ce sont six autels élevés à sa gloire. Dans tous on a pris plus de licence que *Voltaire*, et tous n'ont servi qu'à prouver combien *Voltaire* était un génie supérieur, combien il était grand peintre, combien il connaissait son art et sa langue, combien ce rythme qu'il employa, et qui semble si facile, a de difficultés et demande d'élégance ; combien la *Pucelle* est un ouvrage excellent, combien il laisse loin de lui tous les autres.

Le poème que nous présentons aujourd'hui au public sera un septième autel, qui fera encore plus sentir le mérite de cet immortel chef-d'œuvre.

Toutes ces imitations prouvent encore que les impiétés et la peinture des mœurs licencieuses ne font pas réussir un ouvrage. Je suis persuadé qu'elles nuisent plus qu'elles ne servent à son succès. Qu'on en juge par le profond oubli où sont tombés tous les contes de tant d'auteurs, qui, plus licencieux que *La Fontaine*, n'ont pas su couvrir, comme lui, par leurs talens, la nudité de leur sujet.

Si la Pucelle a un succès soutenu depuis près d'un demi-siècle qu'elle a été donnée au public,

malgré l'acharnement des bigots et des critiques, ce n'est ni parce qu'elle est impie, ni parce qu'elle est obscène ; c'est parce que ce poème contient les beautés nécessaires pour faire passer l'espèce de licence qui y règne.

Je dis *les beautés nécessaires*, car je suis persuadé que nul ouvrage ne plaît par la licence ; que plus on s'en permet, plus on a besoin de parer son ouvrage de tous les charmes du style. Rien n'est plus difficile à dessiner ou à peindre que ce qu'on appelle *une académie*, la nudité ne souffrant pas le plus léger défaut. C'est là que l'épaisseur du trait, en plus ou en moins, blesse l'œil du connaisseur, et dégrade la plus belle figure.

Quoi qu'on en pense ou qu'on en dise (ce qui n'est pas toujours la même chose), l'auteur de la *Conquête de Naples* n'a pas cru devoir être plus timoré que les peintres, les sculpteurs et les poètes qui l'ont précédé, quoiqu'il ne se soit jamais permis un mot dont l'oreille la plus chaste pût s'effaroucher.

Il acheva son poème un peu avant la mort de *Louis XV*. Il en lut même quelques chants à Londres en 1774 ; et à son retour, en débarquant

au port de Boulogne, il apprit que ce roi était attaqué de la maladie dont il est mort.

Le changement de prince n'en apportait aucun dans la législation ni dans les préjugés.

La presse n'était point libre, et l'auteur était persuadé, avec toute l'Europe, que les sottises qu'il combattait dureraient plus que lui. Il pensait que son poëme aurait encore quelque utilité, quand même on ne l'imprimerait qu'après sa mort.

Il ne se pressa donc point de le faire paraître, quoique chaque jour on lui proposât de l'imprimer en pays étranger. On lui a offert des presses dans tous les États du nord, depuis Stockholm jusqu'à Genève : mais cette bonne volonté ne s'étendit à aucun État plus méridional. Ce n'est pas que le style ou les mœurs des écrivains du midi fussent plus chastes que ceux du nord ; mais les préjugés y étaient plus accrédités, leurs fauteurs plus actifs, et la liberté plus gênée.

Cependant nos grands philosophes moururent, et bientôt tout changea en France.

La liberté de la presse devint une licence horrible. Satires, calomnies, obscénités, libelles diffa-

matoires, tout fut permis; l'auteur de ce poème fut encore moins tenté de le publier.

Il haïssait autant l'anarchie que le despotisme. Il répondait toujours à ceux qui le sollicitaient pour qu'il publiât son poème, que donner un ouvrage de gaieté dans un temps de calamité, c'était manquer à la décence publique.

Cependant tout changeait perpétuellement. Bientôt rien ne ressembla plus en France aux objets qu'il avait peints.

En effet, les plaisanteries de ce poème ne tombent plus aujourd'hui sur des usages existans. Elles sont presque aussi étrangères à nos mœurs actuelles que celles de *Lucien* ou de *Pétrone*, que celles du *Pulci* ou de l'*Arioste* : et quoiqu'il soit à présumer que les mœurs des beaux règnes de *Louis XIV* et de *Louis XV* intéresseront toujours les gens de goût, comme celles des siècles d'*Alexandre*, d'*Auguste* et des *Médicis*, l'auteur de ce poème ne le publia pas.

Les grandes calamités passèrent. Au temps de la terreur succéda celui des grandes victoires. Mais les ecclésiastiques, que ce poème semblait combattre particulièrement, se trouvèrent en butte

à une sévérité si rigoureuse, qu'il devenait honteux de les exposer à de nouvelles railleries : c'eût été ajouter la dérision au malheur, insulter à des infortunés, déshonorer le poème, et flétrir le courage que l'auteur avait déployé en le composant quand ces hommes étaient tout-puissans.

Respect au malheur est une maxime si parfaitement sage, et dont l'observation doit être si stricte, qu'il n'est jamais permis de s'en écarter.

La première marque de respect qu'on lui doit est de rendre une honorable justice aux infortunés; et tout homme instruit avouera que, de tous les corps ecclésiastiques du monde, il n'en est aucun qui ait rendu plus de services aux lettres que le clergé de France. Il n'a jamais été dans ses mœurs aussi dépravé que celui d'Italie, d'Espagne ou de Portugal (1); et, quelle qu'ait été son ambition, il n'a jamais envahi des principautés comme celui d'Allemagne : cependant il est le seul qui soit aujourd'hui dépouillé de ses biens et de ses dignités. . . . Il faut donc le respecter.

Par toutes ces considérations on s'obstinait à ne

(1) Voyez ce qui est dit du clergé et des moines dans le Voyage du Portugal, publié par le citoyen Bourgoin, chapitre VI, *De la Religion*.

point publier un poème qui pouvait l'affliger : il n'y est pourtant pas question de lui, mais du clergé de la cour *d'Alexandre VI*, clergé dont les Italiens même se sont toujours moqués.

Enfin il parut successivement deux poèmes pleins d'esprit, de facilité, de hardiesse, où l'on se jouait des préjugés et des dogmes avec plus d'audace qu'on ne le fait dans celui-ci; où, pour principaux personnages, on introduisait les trois personnes de la Trinité, tandis que dans *la Conquête de Naples* il n'est question que des Saints aux prises avec l'Amour ou la Vanité, espèce de fiction allégorique qui exprime les erreurs dans lesquelles les passions peuvent faire tomber les plus saints personnages.

Après de tels exemples, on pensa qu'on ne devait plus être arrêté par des considérations particulières; que la publication de *la Napliade* ne pourrait ni affliger ni scandaliser personne : et tous les amis de l'auteur, tous ceux qui avaient entendu des lectures de son poème, se réunirent pour le lui enlever et l'obliger de le donner au public.

Ils lui alléguèrent, pour l'y déterminer, que ce poème, quoique manuscrit, était très-connu ;

car, malgré les dangers qu'il y avait à le lire autrefois, l'auteur en avait fait beaucoup de lectures. Plusieurs personnes en savaient des morceaux, même des chants entiers. Il était à craindre qu'il ne s'en répandît enfin dans le public des fragmens défigurés, ou même des imitations infidèles, corrompues par l'ignorance ou par la malignité.

Ainsi l'on se détermina à le donner au public, mais c'était, pour ainsi dire, malgré soi, avec regret; on cédait aux circonstances, on éprouvait une sorte de violence : et sans doute on avait besoin d'une autre sorte de courage, celui de s'exposer aux déclamations de ces hommes d'un génie étroit et turbulent, que le gouvernement repousse et qu'il retrouve sans cesse; de ces hommes qui feignent de s'alarmer de tout, qui, sous prétexte d'affermir la liberté publique, nuisent sans cesse à celle des citoyens; comme si la liberté publique ne se composait pas de la liberté individuelle de tous et de chacun.

Il était possible en effet que quelqu'un de ces hypocrites de liberté essayât de faire envisager ce badinage comme contraire à nos nouveaux principes, ainsi que les cagots de l'ancien régime osaient l'accuser d'être infecté d'athéisme, de

cynisme et même de républicanisme, ce qui était alors un grand crime.

Il fut un temps où, pour perdre un homme, il suffisait de l'accuser d'être sorcier; et il en fut un autre où il suffisait de le faire suspecter d'hérésie. Il semble qu'il faille toujours avoir une imputation banale, un mot de proscription pour désigner à la fureur publique tout homme qu'on veut perdre, et pour se dispenser d'examiner s'il est coupable.

Ce mode de jugement aurait dû disparaître au premier éclat de la liberté naissante, puisque rien ne lui est plus contraire; mais il ne fut que trop en usage. Ainsi, tout en résolvant de publier ce poème, il restait encore bien des raisons de ne pas trop se hâter.

Au milieu de ces incertitudes, une révolution nouvelle mit à la tête des affaires un héros; un homme, qui, sachant allier la sagesse aux plus rares talens pour la guerre, changea instantanément tout l'Etat, non en versant des flots de sang ou en ouvrant des cachots, selon l'usage des administrateurs ignorans et barbares, mais en arrêtant le cours des malheurs publics, en raffermissant la vraie liberté, en ramenant la victoire qui semblait abandonner nos drapeaux, en faisant cesser les

persécutions de tous genres, en obtenant des bénédictions qui, depuis long-temps, ne sortaient plus de la bouche des Français.

Les persécutions étant cessées, on n'eut plus de scrupule ; ce poème redevient une plaisanterie que chacun peut adopter ou repousser. La paix, qui vient d'être signée avec l'Empereur, et qui paraît devoir l'être bientôt avec toutes les puissances belligérantes, le bonheur public qui commence à renaître, permettent de présenter à la nation des ouvrages de gaieté. Celui-ci peut avoir encore quelque utilité, en ce qu'il tourne le fanatisme en ridicule.

Il est donc évident que publier aujourd'hui un poème aussi défendu sous l'ancien régime, c'est faire l'éloge de la constitution ; c'est montrer qu'on jouit *des droits de l'homme* ; c'est annoncer qu'on croit à la liberté, et qu'on est convaincu que le passé ne peut plus revenir.

Certes, ce n'est pas un poème de ce genre que les circonstances sollicitent : mais, le fanatisme, quelque forme qu'il prenne, est un ennemi qu'il est toujours nécessaire de combattre.

Une preuve que ce poème peut être encore utile, c'est qu'on vient de publier tout nouvellement des livres de fanatisme, écrits par de soi-

disant docteurs de Sorbonne, où l'on soutient, malgré l'expérience de dix-huit siècles, le cri de sa conscience, et la volonté de Dieu bien manifestée, qu'on ne doit souffrir d'autre religion que celle du pape. Si Dieu n'en voulait qu'une, il n'y en aurait pas deux. Il aurait imprimé un type à la foi, comme à chaque espèce animale ou végétale, type qui ne se déforme jamais, et qui, après mille siècles, se retrouve tel qu'il était à l'origine des choses.

De *Constantin* à *Louis XIV*, aucun prince, aucun pape, aucun concile, n'a pu ramener la foi à l'unité. Les apôtres ont différé dans la foi et disputé entre eux; l'Eglise primitive s'est divisée en sectes. Les persécutions ont toujours fait fleurir l'hérésie. Un gouvernement sage sera donc tolérant pour toutes les opinions religieuses, la tolérance étant la seule base sur laquelle on puisse fonder la paix publique, et le bonheur individuel de chaque citoyen.

L'auteur de *la Conquête de Naples* n'a jamais voulu y ajouter un vers depuis la Révolution; il a toujours répondu, quand on lui en a parlé, que les idées avaient trop changé, qu'elles seraient trop disparates.

Il n'a même ajouté, depuis la mort de *Louis XV*, que deux seuls passages à ce poème, et tous deux l'ont été sous le règne de *Louis XVI*.

L'un est une comparaison tirée des ballons aérostatiques ; l'autre est un éloge de l'alliance contractée entre la France et les Etats-Unis de l'Amérique, dans le temps où ces Etats secouèrent le joug de l'Angleterre. L'auteur a cité ce fait dans son poème comme une preuve de l'amour que les Français ont toujours eu pour la liberté; et il était alors bien loin de prévoir ce que cet amour allait produire.

Les changemens apportés par la Révolution dans les mœurs, dans la législation, dans le culte, dans le gouvernement, feront perdre beaucoup de sel à une multitude de vers : mais on pense que la plupart des lecteurs y retrouveront avec plaisir une foule d'usages et d'opinions qui ne viennent que de disparaître ; comme on aime à retrouver dans les livres de chevalerie les mœurs du moyen âge , ou dans les Métamorphoses d'*Ovide* et dans l'Iliade d'*Homère* , les coutumes, les mœurs , les cérémonies de Rome et de la Grèce.

Enfin, on se flatte que ce poème , tout frivole qu'il paraîtra aux lecteurs frivoles, ne déplaira pas aux amis de la liberté, de la tolérance, de l'humanité , et de toutes les vertus sociales.

La Napliade, ou la Napléide (car l'un et l'autre peuvent se dire) est un poème héroï-comique, qui fut composé dans une ville et dans un temps où l'on ne songeait qu'à rire. Les progrès de l'esprit humain et l'adoucissement des mœurs persuadaient alors qu'on pouvait achever de dissiper les préjugés et de corriger les abus en badinant et en leur imprimant le sceau du ridicule, suivant le fameux mot d'Horace, *castigat ridendo mores*. Comme tout a changé depuis, on prie le lecteur de ne point oublier que cet ouvrage a été fait sous le règne de *Louis XV*.

LA CONQUÊTE DE NAPLES PAR CHARLES VIII.

CHANT PREMIER.

Entrée de Charles VIII en Italie. Passage de l'Arno. Enlèvement de Palvoisin, et ce qui en advient.

Pour le plaisir et pour l'honneur des Dames,
Dont tout Français est l'humble adorateur ;
Par l'ordre exprès de l'objet enchanteur,
Qui dans mon sein alluma tant de flammes,
Je vais chanter et *Charle* et ces héros
A qui l'Amour, la gloire et la folie,
Ont en riant fait prendre l'Italie ;
Ce Pape saint, ces pieux Cardinaux,
Servant chacun au moins deux ou trois belles,
Qui se livraient à deux ou trois amans.
Je dépeindrai leurs jeux et leurs querelles,
Leurs durs combats, leurs doux ravissemens.

Je prouverai par les mœurs de l'Église,
Chez qui l'erreur ne fut jamais admise,
Et qui sur nous a tant d'autorité;
Je prouverai qu'une jeune beauté
Qui cède aux feux dont elle est enivrée,
Qui d'un amant, ou même de plusieurs,
Comble les vœux par ses douces faveurs,
N'est point coupable et doit être honorée.

Toi, des chrétiens justement adorée;
Toi, dont *Jésus* de tendresse touché,
Bénignement a remis le péché;
Si quelquefois encore, ô *Magdelaine!*
Tu compâtis à la faiblesse humaine,
Seconde-moi, veille sur mes écrits,
Inspire-les; sur eux daigne répandre
Cet heureux don de charmer les esprits,
Sans soins, sans art, sans paraître y prétendre;
Tels qu'autrefois tes attraits séducteurs,
Ne devant rien qu'à la simple nature,
Sans ornemens, sans apprêts, sans parure,
En se montrant enchantaient tous les cœurs.

De *Charles huit* la rapide vaillance
Prête à passer des Alpes à l'Etna,
Sous son pouvoir avait soumis déja
Gênes, Novarre, et Pavie, et Plaisance,
Lorsque tremblante au bruit de ses exploits,
L'Europe arma contre lui tous ses rois.

Le saint Pontife *Alexandre* sixième,

En blasphêmant et le Christ et Dieu même,
Quitta sa fille, et sortant de ses bras,
Sur les autels du Dieu qu'il ne croit pas,
Prit le serment de ces fiers potentats.

Couvert de sang et souillé de rapine,
L'Arragonais qui sur Naples domine,
Le dur *Alphonse* à ces sermens s'unit.
Croyant toujours que quelqu'un le trahit,
Sombre, inquiet, sans choix et sans justice,
Dans sa fureur il condamne, il proscrit,
Il met aux fers, il envoie au supplice.

Épouvanté de ses propres forfaits,
Comme un captif il vit dans son palais.
Semant la crainte et recueillant la haine,
Aux noirs soupçons il livre ses esprits :
Ses courtisans, et sa garde, et son fils,
Sont bien plus craints de son ame inhumaine
Que ne le sont les guerriers ennemis.

N'osant sortir de sa ville opprimée,
Il a remis en tremblant son armée
A *Ferdinand*, à ce fils redouté,
Dont l'Italie admire la vaillance.
Tous les héros dont le cœur indompté
Aime l'État, ou redoute la France,
Les deux *Colonne*, *Ascris*, *Pescaire*, *Ursin*,
Le fier *Trivulce*, et le brillant *Urbin*,
Sous ses drapeaux courent en diligence,

Chercher les Francs entre Pise et Florence.
Là, *Charles huit* par la gloire enivré,
De ses soldats, de son peuple adoré,
Au sein des jeux, des amours et des fêtes,
En se jouant prépare ses conquêtes.

Sous des berceaux de rouges grenadiers,
De myrtes verds, de jaunes orangers;
Sur le tapis d'une mousse naissante,
Au bruit flatteur d'un onde jaillissante,
Tombant en nappe et roulant en ruisseaux;
Le roi des Francs et ses jeunes héros
Passent la nuit, dansant avec leurs belles.
Vingt lustres d'or et de brillans cristaux,
Dans ces bosquets, suspendus aux rameaux
Par des rubans couverts de fleurs nouvelles,
Frappent les yeux d'une douce clarté,
Propre à l'amour et chère à la beauté.
Les jeux, les ris, la tendre volupté,
En folâtrant errent sous ces ombrages:
Guise, *Lornai*, l'invincible *Bourbon* (1),
La Châtre, *Aimart*, *d'Aubigny*, *Châtillon*,
A vingt beautés superbes et volages,
D'un ton léger prodiguent leurs hommages.

Au milieu d'eux le duc des Milanais,
Sforce, en secret méditait des forfaits.
Morne, rêveur, triste au sein de la joie,
Il comtemplait de ses regards altiers
Le roi des Francs, ces belles, ces guerriers,

Dont il comptait bientôt faire sa proie.
Tel un lion du sommet des rochers
En rugissant observe des bergères,
Qui, sans soupçons, sans craindre aucuns dangers,
Mêlant leurs voix aux voix de leurs bergers,
Forment des chants ou des danses légères.

Jaloux de *Charle*, épris de *Palvoisin* (2),
Il l'observait qui pressait de sa main
La main du roi; leur mutuelle flamme
Portait l'envie et le trouble en son ame.
Il gémissait; il jurait de ravir
Cette beauté qu'il n'aurait pu fléchir:
Il eût voulu sur la tombe sanglante
Du roi des Francs, jouir de son amante;
Et cependant qu'étouffant sa fureur
Il renfermait ses projets dans son cœur,
Déja le jour renaît dans ces bocages;
Déja l'aurore écartant les nuages
Avait chassé tous les astres divers.
La sombre nuit hâtait sa marche lente;
Cent traits de pourpre embellissaient les airs;
Des monts glacés la cime transparente
Sous les rubis semblait étincelante;
De lames d'or les flots étaient couverts;
L'astre du jour sortait du sein des mers,
Et répandant sa lumière éclatante,
Il brillait seul parmi les cieux déserts.

A sa clarté, du haut d'une terrasse,

Charle enchanté, de ses regards embrasse
Ces bords fleuris, ces bois, ces champs féconds,
Que l'Apennin couronne de ses monts,
Et que l'Arno baigne de flots limpides.
Il se flattait que ces riches cantons
Seraient le prix de ses exploits rapides.
Il voit aux bords qui lui sont opposés
D'un vaste camp les pavillons dressés;
Deux cents canons rangés sur le rivage,
Et qui des flots défendent le passage.
Au milieu d'eux, paré d'un long feston,
Est un autel de mousse et de gazon,
Qu'environnaient des soldats et des prêtres.
Sur cet autel orné de fleurs champêtres,
Quatre drapeaux aux quatre coins placés,
Par des rubans l'un dans l'autre enlacés,
Formaient un dais, que la main de la guerre
Avait tissu pour l'effroi de la terre.

Là, *Borgia*, le bâtard du Saint-Père,
En chapeau rouge, en habits éclatans,
Priait le ciel, invoquait l'enfer même,
Au nom de Dieu fulminait l'anathême,
Et dévouait aux éternels tourmens
Et *Charles huit*, et tous ses combattans.

A ses genoux un saint zèle rallie
Tous les héros, vengeurs de l'Italie.
Le seul *Marus*, dont l'esprit indompté
Ne s'occupait que de la liberté,

Qui détestait tout tyran et tout prêtre,
Qui prétendait que le Pape et les saints
Avaient flétri le grand cœur des Romains,
Dans son courroux ne voulut point paraître
A cet autel et guerrier et champêtre;
Et cependant que l'armée y priait,
Autour du camp en armes il veillait.

Le roi français qu'un tel spectacle enflamme
Quitte ses jeux, prend congé de sa dame,
Qui, le couvrant de baisers et de pleurs,
Veut vainement lui cacher ses frayeurs.
Il la rassure; à *Sforce* il la confie:
C'est mon trésor, ma couronne, ma vie;
Protégez-la, défendez ses beaux jours;
Soyez sans cesse armé pour son secours,
Lui disait-il, en embrassant toujours
Cette beauté qu'il livre à tant d'alarmes.

En parlant d'elle, en essuyant ses larmes,
Il prend ses gants, sa cuirasse, ses armes,
Monte à cheval, et part comme l'éclair.
D'un cri perçant *Palvoisin* frappe l'air;
Sa peur, son trouble accroît encor ses charmes.

Sforce enchanté se disait à part soi:
Voici l'instant de la ravir au roi.
Venez, volez, amis, veillez sur elle.
O *Palvoisin !* ô beauté trop fidelle!
Sans différer daignez suivre mes pas:

Quittez ces lieux trop voisins des combats.
Deux écuyers la prenant sous les bras,
De *Sforce* aidés, l'ont déja mise en selle;
Ce prompt départ augmente son effroi:
Sforce, arrêtez, ne craignez rien pour moi,
S'écriait-elle, et ne pensez qu'au roi:
En le servant, montrez-moi votre zèle.

Sforce qu'irrite un discours si touchant,
De son départ précipite l'instant;
Et sur ses pas entraînant cette belle,
Sans rien répondre, et sans rien témoigner,
Se presse plus encor de s'éloigner.

Tandis qu'il fuit, *Charle* enivré de gloire
Vole à son camp, fait armer ses soldats,
Dispose tout, prépare la victoire,
Et vers le fleuve il s'avance à grands pas.

En le voyant approcher de la rive,
Le saint bâtard, dont la vue attentive
De l'autre bord observait nos héros,
Prend de ses mains sur l'autel deux flambeaux;
Il les renverse, il en éteint la flamme,
En les plongeant dans deux grands bénitiers.
O roi, dit-il! ô profanes guerriers
Que l'erreur guide et que l'orgueil enflamme!
Esprits malins, incrédules railleurs,
Qui bravez tout, qui corrompez les mœurs;
Qui n'adorant d'autre dieu que les femmes,

Sur nos autels jouiriez de vos dames ;
Dieu vous défend d'entrer dans ces lieux saints,
Dans ces climats où préside Saint *Pierre*.
Si de ces flots franchissant la barrière,
Vous y plongez votre pied téméraire,
Vous périrez ; vos jours seront éteints,
Comme à vos yeux dans cette eau salutaire
Ces deux flambeaux l'ont été par mes mains.

Il dit : soudain devenus fanatiques,
Tous ses soldats entonnant des cantiques,
Mêlent en chœur leurs voix à ses accens....
Des cris aigus troublent bientôt leurs chants ;
De poudre au loin une sombre nuée
S'élève, roule, et de noir teint les airs ;
On voit briller des armes au travers.
Telle du sein d'une épaisse fumée,
De temps en temps s'élevant jusqu'aux cieux,
Par de longs traits la flamme brille aux yeux.

De son cheval pressant les flancs poudreux,
Marus accourt, criant d'une voix forte :
Prêtres menteurs, que *Belzébuth* emporte,
Que faites-vous à heurler de la sorte ?
Tandis qu'ici vous maudissez les rois
Au nom d'un Dieu que vous ne croyez guères,
Ces guerriers francs qui font peu de prières,
Non loin d'ici, derrière ces grands bois,
Le fer en main ont passé la rivière.
Dans un moment ils vont fondre sur nous :

Vos cris, vos chants, vos croix, votre bannière,
Les feront-ils reculer en arrière?
Pareront-ils les efforts de leurs coups?
Enfans de Mars, amis, soldats, aux armes,
Aux armes, dis-je, aux armes, compagnons;
L'ennemi vient, marchez, et combattons.

A ce discours qui porte les alarmes,
Vous eussiez vu les plus braves frémir,
Le cardinal et ses prêtres s'enfuir.
On crie, on jure, on sonne la trompette;
L'un bat la charge, et l'autre la retraite.

Charles qui voit leurs bataillons flottans,
Charles déja fend les flots écumans;
Dans l'onde en foule aussitôt on se jette,
Chefs et soldats. *Vendôme*, *Châtillon*,
Guise, *Rohan*, *Comine*, *Baraton*,
Sur leurs chevaux s'éloignant du rivage,
Autour du roi s'avancent à la nage.

Le fier *Marus* poussant un cri de rage,
Le glaive au poing s'élance dans les flots.
Suivant ses pas de Naples les héros
Veulent des Francs arrêter le passage.
Le fleuve alors est un champ de carnage,
Couvert d'écume et de longs traits de sang.
L'horrible mort vole de rang en rang;
Un tourbillon de vapeurs enflammées
Roule, s'étend, voile les deux armées;

Avec fureur princes, chevaux, soldats
Bravent la flamme, et l'onde et le trépas.
Également l'un sur l'autre on s'acharne :
L'amas des morts suspend le cours de l'Arne.

Guise et *Marus* se combattent entre eux ;
Le froid *Merin*, l'impétueux *Hernage*
Croisant leurs coups, se percent tous les deux ;
Gonzague tue et *Merplex* et *Lorcage*,
Et défendant les abords du rivage
Au fond des flots précipite *Cordois*.
Lui qui de l'eau ne fit jamais usage,
En but alors pour la première fois.

L'aimable *Urbin*, paré d'armes brillantes,
Présens chéris de vingt jeunes amantes,
Qui disputaient et fixaient peu sa foi,
En exerçant sur ce bord sa vaillance,
Aspirait moins à triompher du roi
Que des beautés dont la douce puissance
Donnait des lois aux chevaliers de France.

Fendant les flots, environné de feux,
Couvert de sang, ce *Bourbon* de Vendôme,
L'amour du peuple et l'appui du royaume,
Frappe *Narni*, *Scarioni*, *Pardôme*,
L'impie *Onix* et le dévot *Rieux*,
Le blond *Versor* à la folle cervelle,
Galgas qu'en Grèce au fond d'une chapelle,
Une nonain conçut d'un vieil iman,

Et qui n'était chrétien ni musulman ;
Far qui jamais n'eut d'amours légitimes,
Et *Chrysifur* l'ami de tous les crimes.
Autour de lui, coupés en cent morceaux,
Les casques d'or, les armures sanglantes,
Les étendards, les lances, les drapeaux,
Les pieds, les mains, les têtes bondissantes,
Volent dans l'air et nagent sur les flots.

Le cardinal qui voit la résistance
De ses guerriers, reprend quelque assurance ;
Et derrière eux, bien monté, prêt à fuir,
Montrant la croix, bénit, absout, exhorte,
Et crie aux siens souvent d'une voix forte :
Courage, enfans, il faut vaincre ou mourir.
Le ciel s'entr'ouvre, et le dieu de la guerre
Pour vous venger va lancer son tonnerre :
La mort le suit ; l'ange exterminateur,
Devant vos pas marche avec la terreur.

Tous ses soldats accoutumés à croire,
Pensant déja captiver la victoire,
En sont plus fiers, en montrent plus d'ardeur.
Le Fanatisme armant ses mains cruelles,
Du haut des airs secouant ses flambeaux,
En fait pleuvoir les pâles étincelles
Sur le front dur de ces guerriers dévots ;
Quand tout-à-coup un bruit épouvantable,
Aigu, roulant, à la foudre semblable,
Remplit les airs de ses bruyans éclats.

C'est lui, c'est Dieu, s'écriaient ses soldats;
Il vient à nous, écoutez son tonnerre,
Nous allons vaincre. Ils se trompaient, hélas!
Ce n'était point les anges du trépas,
Le fier *Michel*, ou le dieu des combats,
C'était *Bayard* (3), et la cohorte altière
De ces Français que *Marus* avait vus
Non loin du camp traverser la rivière.

Par un détour en ces lieux parvenus,
Jusqu'à ce fleuve ils s'ouvraient un passage.

Sur un amas de guerriers expirans,
Bayard a joint le roi près du rivage:
Vendôme y monte, et tous trois s'unissans,
Des ennemis rompent soudain les rangs.
Incontinent leur foule se disperse,
Et l'un sur l'autre au milieu des mourans,
Passe, s'enfuit, se heurte, ou se renverse.

Marus en vain exhalant son courroux,
Veut arrêter cette terreur subite;
Il est lui-même entraîné dans leur fuite.
Le cardinal, plus éperdu qu'eux tous,
Ne voyant rien dans sa frayeur extrême,
Jette sa croix, jure, fuit, et blasphème.
Amis Français, respectez mon état;
Je suis un prêtre, et non point un soldat,
S'écriait-il; massacrez tous les autres,
Épargnez-moi, je descends des apôtres,

Je suis sacré : me donner le trépas,
Est un péché qui ne s'absoudrait pas.

Le cerf timide, et que cent chiens poursuivent,
Est bien moins prompt à franchir les guérets.
Déja ce prêtre a gagné les forêts,
Où sur ses pas incessamment arrivent
Trivulce, *Urbin*, et trente bataillons
Rompus, sanglans, mêlés aux escadrons.
L'Infant de Naples assurait leur retraite :
Marus et lui des Français assaillis,
Se retranchaient de taillis en taillis,
Et retardaient ou vengeaient leur défaite.

Dans ce bois même et dans ce même instant
Sforce arrivait, conduisant à sa suite
Et *Palvoisin* et vingt brigands d'élite.
Au pape uni par un secret serment,
Rival du roi dont il ravit la dame,
Il veut se rendre aux tentes de l'Infant :
Mais en voyant sous le fer, sous la flamme,
Fuir le Toscan et le Napolitain,
Et les soldats du Pontife romain,
L'effroi le gagne; il se détourne, il crie :
Changez de route, entraînez *Palvoisin*.
Nul n'obéit; et de terreur saisie,
Cette beauté de ses genoux tremblans,
De son coursier ne peut presser les flancs;
Sa faible main à peine en tient la bride;
Un plomb mortel, porté d'un vol rapide,

Passe au travers du coursier bondissant;
Sur le gazon il est bientôt gissant.

Palvoisin tombe, et roule épouvantée
Pâle d'effroi sur l'herbe ensanglantée,
Parmi des morts. Sans doute en ce moment,
O dieu d'Amour! tu formas de ton aile
Un bouclier à ses jeunes attraits;
Tu détournas et les feux et les traits
Qu'en sa fureur la mort lançait près d'elle.

Le jeune *Urbin* qui, bravant le trépas,
Toujours plus fier retournait aux combats,
Voit sur les fleurs cette belle étendue;
Son cœur s'embrase et frémit à sa vue:
Est-ce des bois la déesse éperdue?
Est-ce *Vénus* qui, parmi les hasards,
De son amant suivant les étendards,
Par un mortel serait encor blessée?
Il n'avait pas conçu cette pensée,
Que de cheval déja précipité,
A ses genoux *Urbin* s'était jeté.
Que fera-t-il? et que peut-il pour elle?

Près de l'endroit où languit cette belle,
Où d'une main et sanglante et cruelle
S'entr'égorgeoient ces farouches guerriers,
De noirs meurons, de sauvages rosiers,
Le houx piquant à la feuille jaspée,
Et l'aubépin dont la fleur argentée

Est de rubis richement surmontée,
En déployant leurs rameaux tortueux,
Offraient aux yeux le plus riant bocage;
Séjour de paix au milieu du carnage.
Là, s'égarant, le berger amoureux
Guida souvent la bergère craintive;
Et le Satyre, en ses desirs fougueux,
Y contraignit la nymphe fugitive
A partager ses transports et ses feux.

Dans ce bosquet si fleuri, si tranquille,
Qui de l'Amour semblait être l'asyle,
Le tendre *Urbin* eut bientôt dans ses bras
De *Palvoisin* transporté les appas;
Prêt à punir tout mortel téméraire
Qui les suivrait en ce lieu solitaire,
Son glaive nud brille sur le gazon.
Rempli d'amour et de compassion,
Il embrassait cette beauté touchante;
Il rappelait son ame défaillante;
Il détachait ces rubans festonnés,
Dorés, brodés, de cent couleurs nués,
Qui comprimaient sa gorge palpitante;
Et plein d'effroi, craignant que de ses jours
Un trait mortel n'eût abrégé le cours,
Son œil, sa main qu'Amour rendait tremblante,
De ce beau corps suivaient tous les contours.

Il sent bientôt dissiper ses alarmes:
Jamais son œil n'a rencontré de charmes

Mieux dessinés, plus réguliers, plus beaux,
Où le censeur trouvât moins de défauts.
Nulle beauté ne fut plus accomplie;
Tout est parfait, tout de l'avide *Urbin*
Charme les sens; jamais, jamais sa main
N'a d'une peau si fraîche, si polie,
Dans son tissu si finement unie,
Touché le blanc et délicat satin.

Du dieu d'Amour il respire les flammes,
Il ne peut plus modérer son ardeur.
Eh quoi! dit-il, un guerrier plein d'honneur,
Un chevalier, un défenseur des dames,
Doit-il ainsi se rendre possesseur
D'une beauté sans consulter son cœur?

Disant ces mots, cependant il oublie
Les nobles lois de la chevalerie,
Et ce qu'il dit, et sur-tout ce qu'il fait,
Et les combats qu'à l'entour on livrait,
Et les dangers qui menaçaient sa vie.

Un doux soupir échappe à *Palvoisin*;
Son bras s'étend, et contre son beau sein,
Sans le vouloir, presse l'heureux *Urbin*.
Sous sa paupière encore appesantie,
Son œil s'entr'ouvre,.... ô rougeur! ô chagrin!
De quel courroux son ame fut saisie
Lorsqu'elle vit, se pâmant dans ses bras,
Un inconnu posséder ses appas!

Elle veut fuir; *Urbin* retient ses pas,

De toutes parts lui montre les combats,
Vante ses soins et s'excuse avec grace,
D'un air si sûr condamne son audace,
Est si flatteur, si tendre, si pressant,
Sur-tout si beau, que *Palvoisin* consent
A demeurer encor dans ce bocage
Qu'environnaient la mort et le carnage.

Hélas! au moins, dit-elle, instruisez-moi
Si vous servez ou le pape ou le roi?
Quel nom, quel rang, quel pays est le vôtre?
Sommes-nous nés ennemis l'un de l'autre?

Nous ennemis!... J'ignore, dit *Urbin*,
Où commença votre brillant destin,
Si Dieu vous fit ou princesse ou bergère.
Ce que je sais, c'est qu'il vous fit pour plaire:
Il m'a fait tendre, il m'amène à vos pieds;
Il veut ici que nos cœurs soient liés
Des plus doux nœuds; à son ordre suprême,
Au vif transport d'un guerrier qui vous aime,
Au tendre amour il faut que vous cédiez.

Du roi français la maîtresse sévère
Montra d'abord une vive colère,
Versa des pleurs, s'arma de dignité.
L'Amour sourit avec malignité,
En se jouant adoucit sa fierté,
Changea son cœur. *Palvoisin* moins cruelle
Desire, hésite, et devient infidelle.

A *Charles huit.* — Quoi ! pour un inconnu ?
Pour un mortel qu'elle n'a jamais vu ?
Que de beautés vont blâmer cette belle !
Il en est peu qui n'eussent fait comme elle.
Loin du danger, aux combats, en amours,
Toujours on est hardi dans ses discours ;
L'occasion amollit le courage.
Céder n'est pas le parti le moins sage :
Et *Palvoisin* fit bien ce qu'elle fit.

Loin d'elle, hélas ! le vaillant *Charles huit*,
Parmi la poudre et les cris de victoire,
A ses regards voulant montrer sa gloire,
La demandait de moment en moment.
On court, on vole, on cherche vainement ;
Et pour calmer l'impatience extrême
Que sent ce roi de revoir ce qu'il aime,
En l'attendant, au pied de cet autel,
Où contre lui fut lancé l'anathème,
De son triomphe il rend graces au ciel.

Oh ! quels seront ses pleurs et sa détresse
Quand il saura.... Mais que dis-je !... et pourquoi
Me pénétrer du tourment qui l'oppresse ?
Tandis qu'ici partageant son effroi,
Je m'attendris sur les maux de ce roi,
Si quelqu'amant exhalant sa tendresse,
Me ravissait le cœur de ma maîtresse....
Son cœur est tendre, il est constant... Mais quoi !
La plus fidelle est quelquefois volage ;

Je l'aime trop pour être sans ombrage.
Je cours près d'elle. — Ami lecteur, crois-moi,
Pour quelque temps laisse là mon ouvrage;
Suis mes conseils, va, vole, informe-toi
Si la beauté qui te donna sa foi
N'accepte point quelque nouvel hommage.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) L'invincible *Bourbon.*

François de Bourbon, comte de *Vendôme*, avait le caractère, les vertus et la bravoure qu'on lui attribue dans ce poème. Les historiens du temps l'appellent l'*Escarboucle des princes.*

Quoiqu'on en ait fait le héros de ce poème, il n'eut aucune part à la conquête de Naples; il partit pour l'Italie; mais ayant précipité sa marche sur le bruit que *Charles VIII* était prêt à livrer bataille, il gagna une maladie qui l'emporta en peu de jours. Il mourut à Verceil en Piémont.

Il étoit beau personnage, jeune et sage, dit *Comine* dans le huitième livre de son histoire. C'est ainsi qu'il est représenté dans ce Poème.

Le héros qui s'illustra le plus dans cette expédition si fameuse et si rapide, fut un *Bourbon;* mais ce n'était pas *Vendôme :* c'était *Mathieu*, bâtard comme *Dunois*, brave et galant comme lui, plus emporté peut-être, enfin le véritable héros d'un poème de ce genre.

On a préféré *Vendôme* à *Mathieu* à cause de son nom, et sur-tout à cause que *Vendôme* était le trisaïeul d'*Henri IV* et des Bourbons qui régnaient en France quand cet ouvrage a été composé, et qui règnent encore en Espagne, à Naples et en Sicile.

Cette généalogie descendante a donné lieu de décrire tous les étonnans destins de la France sous les descendans de ce

héros, et d'en faire pour ce poème une grande et noble péroraison dont il eût manqué, si le principal personnage eût été un bâtard qui n'a point laissé de postérité.

Un poème n'est pas une histoire : c'est aux poètes à juger s'il leur est permis d'altérer l'histoire à ce point.

Virgile semble avoir décidé cette question, en faisant vivre *Didon* trois cents ans plutôt qu'elle n'a régné, pour la rendre amoureuse d'*Énée*, qui était mort trois cents ans avant qu'elle vînt au monde, qui n'alla jamais en Afrique, et qui ne fut peut-être jamais en Italie.

Une autre raison a encore déterminé l'auteur; ce bâtard de *Bourbon* aurait toujours paru une imitation du bâtard *Dunois;* et comme il est bien moins connu, on a cru pouvoir lui substituer un autre brave de sa famille.

On s'en est fait d'autant moins de scrupule, que tout est fiction dans ce Poème. Il n'y a rien de vrai que les noms, les mœurs, et la course que fit *Charles VIII* jusqu'à Naples avec sa noblesse et son armée.

(2) Épris de *Palvoisin.*

Charles VIII eut en Italie plusieurs aventures galantes; mais aucune femme n'y fut sa maîtresse avérée.

Environ quarante ans après son retour de Naples, vers l'an 1534 ou 1536, une femme appelée *Camille Palvoisin* se retira à Venise, et s'y donna pour fille de *Charles VIII.* Il paraît que personne n'en douta. Elle y vécut avec beaucoup de considération, quoiqu'elle eût fort peu de bien.

On trouve dans les manuscrits de la bibliothèque nationale (ancien fond manuscrits de Béthune, no. 8483, et dans les manuscrits de Colbert, n°. 365), deux lettres de *du Mortier*, ou plutôt de *Morvilliers*, ambassadeur de France à Venise,

toutes deux en date du 24 janvier 1546, dans lesquelles il parle de cette femme. La première est adressée au cardinal *de Tournon*, qui gouvernait alors l'État sous *François I*; la seconde est écrite au chancelier *François Olivier de Leuville*.

L'ambassadeur mandait au cardinal : *On estime ici que la dame Camille Palvoisin est descendue du feu roi Charles VIII, que Dieu absolve : elle s'est retirée en cette ville depuis dix ou douze ans, vivant religieusement et solitairement; et en tout endroit qu'elle peut, elle démontre son zèle envers le roi et la prospérité de ses affaires.... Je vous supplie de porter quelque parole au roi en sa faveur, et qu'il lui plaise avoir souvenance d'elle pour l'honneur du sang dont elle est descendue. Le témoignage que je vous en puis porter, est que les principaux seigneurs révèrent ladite dame pour l'honneur du sang dont ils l'estiment être extraite, et la sainteté de sa vie, laquelle lui a acquis si grande opinion envers iceux, qu'ils la visitent souvent et la secourent en ses nécessités; et elle, pour démontrer l'inclination et la dévotion qu'elle porte au roi et à ses affaires, avertit ses ministres de ce qu'elle peut apprendre et entendre de cette communication qu'elle a avec les premiers hommes et femmes de cette ville et république.*

On voit par cette même lettre que *Charles VIII* avait déposé entre les mains de *Julio Palvoisin*, frère de *François-Marie* et de *Christophe Palvoisin*, de l'or, de l'argent, de la vaisselle, des pierreries, des meubles même : mais on ne dit pas pourquoi ce roi, qui n'avait guère d'argent, fit un tel dépôt. On dressa un inventaire de ces effets. Cet inventaire resta entre les mains des trois frères.

Le roi fit aussi divers contrats en faveur des *Palvoisin*. Il resta peu de temps en Italie. On le crut enveloppé et vaincu

à la bataille de Fornoue : sa valeur le dégagea, et il revint en France.

Christophe Palvoisin n'ayant pas été fidèle au parti des rois de France, et *Charles VIII* étant mort, les contrats demeurèrent sans exécution. On voulut les retirer : on redemanda même aux trois frères les richesses que *Charles VIII* leur avait confiées. Ils répondirent que l'inventaire en avait été détruit dans le temps qu'on croyait *Charles VIII* perdu dans les campagnes de Fornoue : mais ils ne nièrent point d'avoir reçu ces richesses ; il paraît qu'ils disputèrent seulement sur leur valeur. Enfin au commencement du règne de *François I*, ils firent un accord avec le connétable de Bourbon, alors gouverneur du Milanez pour le roi. Par cet accord, ils s'avouaient redevables de cent soixante-dix mille écus, et ils s'engagèrent à en payer vingt-cinq mille tous les ans, jusqu'à l'entier remboursement de ladite somme.

Je ne sais s'ils s'acquittèrent ; mais en 1547, à la fin du règne de *François I*, un *Vincentio Magio*, chargé de retirer les contrats, ne les avait pas recouvrés faute d'être payé par le roi, et il sollicitait pour l'être. Le temps rendait de jour en jour ces affaires moins importantes, et il paraît que les cent soixante et dix mille écus ne furent pas acquittés en totalité ; que les contrats ne furent pas payés ; que *Magio* n'obtint rien, et que la pauvre *Camille Palvoisin* ne reçut ni de *François I*, ni de *Henri II*, qui lui succéda bientôt après, les bienfaits que l'ambassadeur sollicitait pour elle.

On ne sait pas quelle fut la mère de cette *Camille*. Il paraît évident que ce fut une *Palvoisin*. Ce nom ressemble à une traduction de celui de *Pallavicini*, famille illustre, dont les diverses branches s'étendent dans toute l'Italie : cependant l'ambassadeur, dans toutes ses lettres, donne toujours à *Camille* et à tous ses parens le nom de *Palvoisin*.

(3) C'était *Bayard.*

Bayard alla en Italie à la suite de *Charles VIII.* Il se distingua beaucoup à la bataille de Fornoue : il enleva une enseigne aux ennemis ; mais il était si jeune, que l'histoire parle à peine de lui dans cette campagne. C'est pourquoi on ne lui a pas fait jouer un très-grand rôle dans ce Poème. En effet, il ne s'illustra que sous le règne de *Louis XII.*

CHANT II.

Sforce retrouve Palvoisin. Conseil des Saints. Comment et par qui il fut troublé.

Les plus grands Saints que le monde révère
Ont à l'Amour en tout temps fait la guerre.
Pour effrayer cet enfant indompté,
Dévotement leurs soins ont inventé
Les capuchons, les cilices, la haire :
Leur main bénite au front de la beauté
Met le bandeau de la virginité.
L'Amour échappe à leur vain stratagême,
Rompt tous leurs vœux, trompe tous leurs desseins,
Les suit par-tout, et sous le voile même
De son bandeau ceint les yeux des nonains.
Que faire donc? quel antre, quel asyle
Peut garantir des piéges qu'il nous tend?
Comment garder un cœur toujours tranquille?
Comment du moins rester toujours constant?

Sur ce grand point à traiter difficile,
D'épais savans ont fait de longs discours;
Écrits très-bons, ouvrage très-utile
Pour faire fuir en effet les Amours.
Mais que le cœur, ô ciel! a de faiblesse!
On aime, on cherche, on vante la sagesse,

De faute en faute on s'égare sans cesse.

Quand *Palvoisin* voyait pour les combats
Le roi des Francs s'échapper de ses bras,
Elle eût juré dans sa douleur mortelle,
D'être toujours à tout autre cruelle. ..
Une heure après elle était infidelle.

Sforce indigné de perdre tant d'appas,
Sans différer retourna sur ses pas.
Plein de luxure et frémissant de rage,
Il vient, il cherche, il entre en ce bocage
Au moment même où ce couple amoureux
S'abandonnait à l'ardeur de ses feux.
Il fond sur eux; on saisit cette belle,
On tourne bride, et l'on part avec elle.
Le jeune *Urbin*, sous leurs coups renversé,
A ce départ en vain s'est opposé.
Il se relève, il s'arme, il suit leur trace.
De ce brigand il veut punir l'audace.
Il veut savoir quelle est cette beauté
Dont en ces bois son cœur fut enchanté.

Cette beauté voudrait aussi connaître
De ses appas quel guerrier devint maître
Si promptement. La honte et la pudeur
Couvraient son front d'une aimable rougeur.
Sforce, en jurant, s'écriait : ô fureur !
Je vous enlève, un autre vous possède,
Un autre obtient. . . . et moi. . . de par l'Enfer,

Et *Belzébuth*, *Moloch* ou *Lucifer*,
Il faudra bien que votre cœur me cède.

Un tel propos n'était pas fort touchant :
Mais de Milan le maître détestable,
Né pour haïr, de mal insatiable,
Se piquait peu du métier de galant.
L'Amour voulut à cette ame sauvage
Mêler enfin un tendre sentiment ;
Tel quelquefois, dans le plus sombre orage,
Un doux rayon du soleil s'échappant
Perce avec peine au travers d'un nuage.

Du haut des airs, avec un ris malin,
Ce Dieu voyait la faible *Palvoisin*,
De ses beaux yeux laissant tomber des larmes ;
Sforce, en fureur, qui pressait ses gens d'armes ;
Urbin, à pied, qui de loin les suivait ;
Et *Charles huit*, qui toujours demandait
L'objet chéri de ses tendres alarmes.

Non loin de lui sur un nuage était
Le saint patron dont le Pape est vicaire.
C'est de l'Amour le plus grand adversaire.
Il défendit à tous ses courtisans,
Évêque, abbé, prieur, ou moine, ou prêtre,
Quelque transport qui dans leur cœur pût naître,
De soulever ces voiles séduisans
Que la beauté, par un tendre caprice,
Reçut un jour des mains de l'Artifice

Pour rendre encor nos desirs plus pressans.

Ce saint patron, qu'on appelle Saint *Pierre*,
Domine au ciel, et veut que de la terre
Les rois soumis tremblent sous son vicaire (1).
Aux murs sacrés où régna le dieu *Mars*,
Il mit son siége, et sa main souveraine
A de la foi planté les étendards
Au Capitole, où fut l'aigle romaine.
Il se flattait de mettre en ses filets
Subtilement les rois et leurs sujets;
Et l'Univers, comme Rome païenne,
Les mit jadis dans sa guerrière chaîne.

Oh! quel était l'excès de ses chagrins,
En voyant *Charle* et ses grands paladins
Porter ainsi le trépas aux Romains!
Triste et confus, méditant sa vengeance,
Au haut du ciel il court en diligence.
Cet oiseau fier (2), symbole de santé,
A l'œil ardent, à la crête éclatante,
Et dont la queue en cercle retombante,
D'ébène et d'or paraît étincelante,
S'élève, plane et vole à son côté.

A peine ils sont aux voûtes éternelles,
Que ce beau coq sur ses pieds se dressant,
Baissant la queue et le col alongeant,
Frappe les airs de ses rapides ailes,
Ouvre le bec, et prolongeant ses cris,

Fait retentir les célestes lambris.
Sa voix jadis se fit bien moins entendre,
Lorsque de peur ayant perdu l'esprit,
Si hardiment son maître nous mentit,
Et renia le Dieu qu'on allait pendre.

Aux cris du coq, l'archange *Gabriel*,
Messager prompt des habitans du ciel,
Vint recevoir les ordres de Saint *Pierre*;
Puis les portant d'une course légère,
Dans un palais d'azur et de vermeil
Il assembla des Saints le grand-conseil.

Pierre y préside; en sa main noble et fière
Tenant sa ligne, et sur-tout ses filets
Dont il comptait envelopper la terre,
Il s'asseyait sous un superbe dais.

Le général de la céleste armée,
Le dur Saint *Paul* agitant son épée,
D'une voix haute et d'un ton indiscret,
Parlant de tout, à sa gauche se met.
Mais à sa droite est la vierge *Marie*;
Sur son beau front sept étoiles brillaient;
Les trois Vertus derrière elle marchaient (3);
D'un doux pigeon les ailes caressaient
Sa gorge blanche, élevée, arrondie,
Que de ses bras potelés et charmus,
En souriant pressait l'enfant *Jésus*.
En la voyant si belle et si charmante,

En contemplant ses yeux si bien fendus,
Sa jambe fine et sa taille élégante,
Son beau pigeon, son fils, ses trois *Vertus*,
Tout œil mondain la prendrait pour *Vénus*,
Portant l'Amour, des trois Graces suivie,
Et caressant sa colombe chérie.

L'air exalté, la palette à la main,
Le docte *Luc*, patron de la peinture (4),
Sur du vélin traçait en miniature
Tous ses appas avec un art divin.
Juste en son goût, correct en son dessin,
Son coloris est tel que la nature;
Il charmait l'œil, ou plutôt le trompait:
Ce n'était pas une vaine figure,
On croyait voir un véritable objet.

Près d'eux venait la tendre *Magdelaine*,
Baignant ses yeux des pleurs du sentiment,
Sur son sein blanc ses longs cheveux d'ébène,
Bouclés sans art, flottaient au gré du vent;
A ses genoux se plaçait son amant,
Ce grant Saint *Jean*, qui fut jadis prophète,
Évangéliste, et galant et poète;
Faisant des vers, et d'amour transporté,
Il suit ses pas sur son aigle monté.

Quel Saint brillant paraît à son côté?
C'est ce gardien de l'honneur des familles,
Ce *Nicolas*, ce doux patron des filles (5).

Il prend le soin de leurs jeunes attraits,
Forme leur cœur, leurs sentimens secrets,
Leur goût, leurs mœurs; sa main prudente et sage
Du voile blanc de la chaste pudeur
Couvrant leurs traits, écartant le trompeur,
Toujours entier garde leur pucelage.
Fut-il jamais dans la païenne loi
Un Dieu chargé d'un plus honnête emploi ?

Riant de tout, raillant sa vigilance,
Mon cher ami, lui disait Saint *Thomas*,
Quoique fêté, je ne crois pourtant pas
Que dans ce monde où l'homme nous encense,
Un Saint jamais ait beaucoup d'influence:
Mais je crois moins encor que ta puissance
Du piége adroit que tend le ravisseur
Sache garder la féminine fleur.

Puis, au doux son des séraphiques lyres,
Venaient les saints patrons des grands empires:
Le bon *Denis*, des Français protecteur;
Le fier Saint *Jacque*, adoré dans l'Espagne;
Georges, fêté dans la Grande-Bretagne;
Et cet *Henri* qu'honore l'Allemagne,
Non pour avoir été bon empereur,
Ou grand guerrier, ou pour avoir eu l'ame
Pure et sans tache, exempte de péché;
Mais pour n'avoir jamais touché sa femme,
Quoiqu'avec elle il eût toujours couché.

Du Portugal le Saint atrabilaire,

Ce dur *Antoine* au sage dangereux (6),
Dont les bûchers sont plus craints sur la terre
Que le canon, la bombe ou le tonnerre,
En s'avançant faisait trembler les cieux.
Et Saint *Janvier*, qui sur Naples domine,
Se plaignait fort, en mots injurieux,
Que Saint *Denis* eût tramé sa ruine.

Or chacun d'eux guidait la légion
De tous les Saints nés dans sa nation,
Et dont les noms et les actes se trouvent
Dans la *Légende* et dans la *Fleur des Saints*,
Livres sacrés, écrits vraiment divins,
Que la Police et la Sorbonne approuvent.
Admirez-les : pour moi, je m'en nourris ;
J'emprunte d'eux tout ce que je vous dis,
Et nuit et jour je les lis et relis.
Imitez-moi. Dans ces divins écrits
Vous trouverez qu'en ce jour les Archanges,
Les Séraphins, les Chérubins, les Anges,
Environnaient les portes du palais
Avec respect, et se tenoient tous prêts
Pour accomplir les miracles étranges
Qu'ordonneraient ces Saints en leurs décrets.

Pierre se lève, et d'un ton pathétique :
« Frères, dit-il, Pasteurs que l'Éternel
» Chargea du soin des troupeaux d'Israël,
» Que devient donc votre prudence antique ?
» Hélas ! hélas ! comment permettez-vous

» Que le bercail se remplisse de loups ?
» Depuis ce jour prédit par tant d'oracles,
» Où notre foi, nos exploits, nos miracles
» Du haut Olympe ont renversé les Dieux,
» Et nous ont mis sur le trône des cieux,
» Aucun mortel ne nous fit tant d'outrage
» Que des Français nous en fait le courage.
» Quand les Othons ont battu les Romains,
» Vainqueurs du Pape, ils respectaient les Saints.
» Mais ces Français, pires que les Germains,
» Au fond du cœur méprisent l'anathême :
» C'est peu de vaincre, ils m'ont raillé moi-même.
» Adorateurs de la seule beauté,
» Le seul Amour est leur divinité ;
» Ce dieu d'Amour brave notre puissance,
» Dans tous les cœurs nous perd ou nous balance.
» Souffrirons-nous que cet enfant malin,
» Ce protecteur des héros de la France,
» Du monde entier règle encor le destin ?
» Séchant toujours, par ses profanes flammes,
» L'eau du baptême en les plus saintes ames,
» Nous vaincra-t-il, nous patrons des Chrétiens,
» Comme il vainquit jadis les Dieux païens ?
» De tous ces Dieux jadis nous triomphâmes ;
» Dans les enfers nous les précipitâmes :
» Le seul Amour échappe à nos liens,
» Confond nos soins, trompe notre prudence.
» Quoi ! son flambeau, quoi ! son arc et ses traits
» Sur les humains auront plus de puissance
» Que mes deux clefs, ma ligne et mes filets ?

» Non : de par Dieu, qu'il règne sur la France ;
» Que dans Paris le sexe féminin
» A ses genoux mette le masculin ;
» Que la quenouille y domine l'épée.
» Mais que par lui Rome soit usurpée !
» Que son flambeau brûle ses murs bénis,
» Comme il brûla Troye et Persépolis !
» Non, jamais, non ; ni vous, ni moi, mes frères,
» Ne souffrirons que ses mains téméraires
» Portent le feu sous nos sacrés lambris.
» A mes desseins prêtez votre assistance ;
» Tout est perdu, si le peuple de France
» Dans l'Italie affermit sa puissance.
» Le pape alors, notre grand vice-roi,
» Qui tient le monde enchaîné sous sa loi,
» Ne serait plus que l'aumônier du roi.
» O vous, grands Saints, défenseurs de l'Église,
» Du peuple Franc confondez l'entreprise ;
» Ne souffrez pas que Rome soit conquise,
» Que d'un mondain elle prenne des lois,
» Que le sacré du profane dépende,
» Que le clergé soit soumis à ses rois,
» Et qu'un monarque à des prêtres commande. »

A son avis tous les Saints se rangeant,
Proposent tous un moyen différent,
Pour éviter une pareille injure.
Saint *Charlemagne* et le bon Saint *Louis*,
Qui furent rois, étaient tous d'eux d'avis
Que le clergé devait être soumis.

Mais aussitôt tous les Saints à tonsure
Firent frémir les cieux d'un long murmure.
Nous obéir, nous ramper sous des rois,
Quand c'est à nous à leur donner des lois !
Tuons plutôt tous les guerriers de France.

Ah ! dit *Janvier*, je connais leur vaillance,
Ils nous vaincront ; vous m'en voyez gémir,
Depuis long-temps j'en ai l'expérience.
Mais voulez-vous les faire tous périr ?
Empêchez les de prendre du plaisir.
Oui, tout Français qui n'a point de maîtresse,
Languit bientôt et meurt dans la détresse.
Ainsi je veux qu'aux prônes, aux sermons,
Au tribunal de la confession,
Tout prêtre enjoigne, et commande à nos belles
D'être toujours à tout Français cruelles.
Pour commencer, j'ai voulu ce matin
Que *Louis Sforce* enlevât *Palvoisin*.....

Cent cris de joie alors l'interrompirent.
A son projet tous les Saints applaudirent.
Denis frémit : l'incrédule *Thomas*,
Traitant tout haut ce projet de chimère,
Disait toujours : frères, je n'y crois pas.

Ne croyant rien, et bravant leur colère,
Le Saint se fit une terrible affaire ;
Depuis long-temps ses bons mots trop hardis,
Avaient choqué Messieurs du Paradis.

Tous contre lui soudain se réunirent.
Les plus dévots les premiers prétendirent
Qu'il fût plongé dans ces gouffres de feux,
Où les démons heurlent contre les cieux.
Thomas pâlit, malgré tout son courage ;
Il connaissait l'apostolique rage,
Et quoique Saint il se pensa damné.

Il allait être en effet entraîné
Dans les enfers. Déja l'Ange implacable,
Qui vers le Nil massacra tant d'enfans,
Celui qui fit mourir tant de Persans,
Et ce *Michel* qui subjugua le diable,
Tenant en main leurs glaives flamboyans,
L'allaient saisir : *Magdelaine* éperdue,
L'ame de crainte et de douleur émue,
Vole au devant de ces durs oppresseurs,
Retient leurs pas, leur dit : qu'allez-vous-faire ?
Un saint Patron, un Apôtre, un confrère!
Y pensez-vous?... ô saintes !... ô mes sœurs !...
Secondez-moi, désarmez leurs fureurs.

A ce propos les Saintes implorées,
Toutes en foule, et toutes éplorées,
Formant un cercle, environnent *Thomas*,
Couvrent son corps, le pressent de leurs bras.
Heureux celui que protègent les belles ;
Le dévot même est attendri par elles.

Après avoir quelque temps disputé,

Les habitans du céleste domaine
S'appaisent tous, et Sainte *Magdelaine*,
Adroitement du Saint persécuté,
Obtint la grace, et même avec bonté
Elle excusa son incrédulité.

Aux mécréans elle était indulgente,
Se souvenant que son ame flottante
Se convertit à la chrétienne loi,
Sans la comprendre et sans avoir de foi.
Telle à Paris une beauté touchante,
Qu'avec transport nous enivrons d'encens,
Se complaisant à jouir de sa gloire,
Reçoit nos vœux, écoute nos sermens
Sans examen, et se rend sans les croire.

On sermona seulement Saint *Thomas* :
Frères, dit-il, chacun de nous n'a pas
Les mêmes dons. Prédits par cent oracles,
Vous avez l'art de faire des miracles ;
Je ne crois pas à tous ceux qu'on nous dit.
Mais cependant il faut que je convienne
Qu'il en est un qui confond mon esprit,
Et que j'admets sans que je le comprenne.
Car, de vous voir ressusciter des morts,
Jeter des monts dans la liquide plaine,
Ou faire fuir les diables de nos corps,
Il n'est rien là, frères, qui me surprenne.
Circé, *Médée*, et tous les enchanteurs,
Et des faux Dieux les prêtres imposteurs,

En font autant. Mais ce que plus j'admire,
C'est que vous tous, vous patrons des chrétiens,
Plus divisés que les Dieux des Païens
Ne l'ont été dans les champs Phrygiens;
C'est que vous tous, prompts à vous contredire
Dans vos discours, dans vos obscurs écrits,
De la raison et du bon goût maudits,
Vous ayez pris, sans plaire et sans instruire,
Sur les humains un si puissant empire.
C'est là sans doute un miracle évident;
Chacun le croit, et nul ne le comprend:
Je voudrois être aussi certain des autres.

Or, dites-moi, prêtres saints, grands apôtres,
Faut-il encor que j'admette avec vous
Que ces appas, que la pudeur timide
Dérobe aux yeux, et que la volupté
Montre en secret à l'Amour enchanté,
Soient le moteur permanent qui nous guide?
Ciel! faut-il voir des dévots et des saints,
Blâmant l'Amour, réprouvant la tendresse,
Et nous vantant la chasteté sans cesse,
Être pourtant des appas féminins
Plus occupés que ne sont les mondains?
Or, dussiez-vous aux éternelles flammes
Me condamner une seconde fois,
Je ne crois point que les appas des femmes
Tiennent le monde enchaîné sous leurs lois.

Le Paradis, à ce discours impie,

Frémit d'horreur; les femmes n'aiment pas
Qu'on soit sans foi pour leurs secrets appas.
Aussi d'abord les Saintes en furie,
Toutes criant et parlant à la fois,
Le condamnaient d'une commune voix.

Dieu! quel scandale! O ciel! quelle hérésie!
A nos attraits ne point ajouter foi!
Est-ce un mystère? ignore-t-on pourquoi
Sur les humains ils ont tant de puissance?
O cœur ingrat! nous prenons sa défense,
Nous le sauvons; et pour reconnaissance,
D'un ton railleur, d'un air froid et malin,
Il vient nier le pouvoir féminin.
Il faut, mes sœurs; il faut, pour notre gloire,
Le convertir, et le forcer à croire.

Je ne crois pas, malgré tous vos attraits,
Qu'à ce grand point vous parveniez jamais,
Leur dit *Thomas*. Mais, jurant de colère,
On peut du moins t'obliger à te taire,
Lui cria *Paul*, et l'obstiné *Thomas*
Lui répartit encor : je ne crois pas.

De plus en plus s'augmentaient ces débats,
Quand le pigeon de la Vierge *Marie*
Quitta son sein, prit son vol, et tourna
Trois fois autour de leur troupe en furie,
Puis au milieu du plafond s'arrêta.

On forme un cercle, on l'entoure; on s'écrie

Que par sa voix va parler l'*Esprit Saint.*
Mais, ô prodige! ô miracle certain!
De tous ces yeux les avides prunelles
Le contemplaient. Tout ce corps transformé,
Grandit, grossit, cesse d'être emplumé;
Et d'un pigeon ne gardant que les ailes,
Un jeune enfant, les yeux ceints d'un bandeau,
Paraît en l'air; il agite un flambeau,
Il tient un arc. O merveille suprême!
Quoi! c'est l'Amour... L'Amour en Paradis!
Parmi les Saints!... Oui, c'était l'Amour même.
Qui, pour tromper ses jaloux ennemis,
Et renverser tous leurs projets d'avance,
Cacha ses traits sous ceux de ce pigeon;
Ainsi jadis pour séduire *Didon*,
Du jeune *Ascagne* il prit la ressemblance.

O des Titans fortunés successeurs!
O Saints, des Dieux, dit-il, adroits vainqueurs,
Vous osez donc, insultant ma puissance,
Persécuter mes bons amis de France!
Vous croyez donc les faire tous périr
Dans les langueurs d'une étrange abstinence.
Vos vains projets ne pourront s'accomplir;
Je donnerai sa douce subsistance
A chacun d'eux: je veux même aujourd'hui
Verser sur vous ma bénigne influence,
Et dissiper le triste et morne ennui
Qu'à tout mortel cause votre présence.

Comme en ces mots le Dieu d'Amour parlait,

Pour le punir *Pierre* tend son filet,
Paul prend son glaive, et *Marc* d'une main fière,
De son lion excite la colère.
Tous contre lui s'avancent à grands pas;
Tous, excepté l'incrédule *Thomas*,
Qui leur disait : vous ne le tenez pas.

Entre cent mains ouvertes pour le prendre,
L'Amour s'échappe; il s'envole; il s'enfuit
Parmi la troupe et si vive et si tendre
De ces beautés dont le ciel s'applaudit.

De Sainte en Sainte il vole, on le poursuit;
Près d'être pris dans le sein de *Marie*,
Sur les genoux de *Marthe* il a passé,
Et dans tes bras, *Anne*, il se réfugie.
Par sœur *Agnès* vainement repoussé,
D'un trait de flamme il la perce et la brûle.
Puis il se perd sous la guimpe d'*Ursule* (7).

Toutes en ont cent fois plus de beauté;
A leur air saint un air de volupté
Se joint alors, et forme un doux mélange
Qui séduirait le cœur même d'un Ange.
Le peuple heureux des antiques élus,
Ne leur trouva jamais tant de vertus;
Et Saint *Thomas*, même à croire commence,
Que leurs attraits ont beaucoup de puissance (8).

NOTES DU CHANT II.

(1) Ce saint patron qu'on appelle Saint *Pierre*
Domine au ciel, et veut que de la terre
Les rois soumis tremblent sous son vicaire.

Tout le sujet du poëme et tous les motifs qui l'ont fait faire sont contenus dans ces trois vers.

C'est la querelle des deux puissances ; ce sont tous les crimes qu'on a faits jusqu'à nos jours, pour soumettre la puissance royale à la sacerdotale, qui ont allumé la verve de l'auteur ; il pouvait dire comme *Juvénal :*

Facit indignatio versum.

Cet ouvrage était écrit en faveur des rois catholiques, et aurait pourtant été défendu dans tous les Etats catholiques : mais on doute qu'il eût déplu aux bons rois et aux ministres habiles. Ils auraient crié et peut-être sévi contre la plume qui leur rendait service ; c'est ce qui leur est arrivé quelquefois, et ce qui n'est peut-être pas toujours d'une aussi bonne politique qu'ils le croient.

Cet écrit paraissait d'autant plus nécessaire alors, qu'il y avait, depuis plus de quarante ans, une querelle assez vive entre le gouvernement et le clergé des Gaules.

Le contrôleur-général *Machaut* ayant demandé, en 1749, l'état des biens du clergé, afin de les imposer, le clergé, au lieu de donner cet état, imagina les billets de confession et les refus de sacremens, qui arrivèrent deux mois après la demande du contrôleur-général. Ces refus allumèrent la discorde

entre le clergé et les parlemens. *Louis XV*, fort embarrassé entre ces deux grands corps, fut assassiné. La querelle s'éleva ensuite entre le roi et les parlemens. *Louis XV* les cassa tous; *Louis XVI* les rétablit et n'en fut pas plus satisfait.

Le choc de ces trois grandes autorités causa un ébranlement général dans toutes les parties de la monarchie, il n'y eut plus ni confiance ni accord entr'elles.

La liberté de conscience et la liberté de rejeter les impositions onéreuses étant précisément les deux seules choses qui affectent tous les individus d'un état, quel qu'il soit, les esprits s'échauffèrent : tout devint obstacle, on n'eut plus ni crédit, ni argent. Il fallut recourir à ces états-généraux qui n'avaient jamais produit que du mal à la France.

Ainsi le choc de ces trois grandes autorités est la véritable cause de la révolution. La demande du controleur *Machaut* fut la pierre qui frappa le colosse. Tout le reste n'est qu'accessoire, instrumens, passions, terreur, affaires de circonstance.

Une fois heurté, on est allé de chute en chute sans savoir où : la veille on n'avait aucune idée des choses qu'on faisait dans le jour; le lendemain on s'étonnait de celles qu'on avait faites la veille, et l'on se croyait ou l'on se trouvait dans l'obligation d'en faire de plus hardies.

Cette révolution, dans toutes les idées, s'est opérée en moins de trois ans. C'est un grand avertissement pour tous les chefs des nations, et pour tous les peuples : mais il sera vraisemblablement inutile comme tant d'autres.

(2) Cet oiseau fier......

Comparer la manière dont le même sujet a été traité par les grands maîtres, et même par les maîtres du second ordre, est un plaisir très-vif pour les amateurs dans tous les arts.

Ce rapprochement est très-propre à former le goût des jeunes gens. C'est pourquoi nous placerons quelquefois, dans ces notes, les morceaux de nos poètes, ou des poètes étrangers, qui nous paraîtront avoir du rapport avec ceux de ce poème.

Ce soin épargnera au lecteur la peine de les chercher. Par exemple, nous allons leur faire voir la manière dont le coq a été décrit par notre auteur, par *Rosset* dans son poème de l'agriculture, et par l'abbé de *Lille* dans son poème des jardins. Nous observerons que *Rosset* et l'abbé de *Lille* avaient à décrire le coq comme un objet principal, et que notre auteur n'en a fait qu'un accessoire dans une narration rapide où il avait à peindre un autre objet. Voici sa description.

Cet oiseau fier, symbole de santé,
A l'œil ardent, à la crête éclatante,
Et dont la queue en cercle retombante,
D'ébène et d'or paraît étincellante.

Voici celle de *Rosset* en grands vers héroïques :

Que le coq, de ses sœurs et l'époux et le roi,
Toujours marche à leur tête et leur donne la loi.
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire.
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal.
Son œil noir lance au loin de vives étincelles,
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux;
De sanglans éperons ornent ses pieds nerveux,
Sa queue, en se jouant, du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Voici maintenant celle de l'abbé de *Lille*, bien plus concise et bien plus brillante :

A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,

A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté;
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs et l'empire et la gloire,
Aime, combat, triomphe et chante sa victoire.

Ce qui frappera d'abord tout observateur, c'est que l'abbé de Lille n'a peint que le moral du coq : il n'en trace aucun trait physique; il ne parle ni de sa crête, ni de sa queue, ni de son œil. L'auteur du poème, au contraire, ne l'a peint qu'au physique; si l'on en excepte l'épithète de *fier* : il est le seul qui rappelle que le coq étoit consacré chez les anciens à *Esculape*, et qu'ils le regardoient comme le symbole de la santé. *Rosset* a été plus exact, il en a peint les qualités physiques et morales : sa description est belle, nécessairement plus longue que celle de l'abbé de *Lille*; mais elle a moins de verve et de sensibilité.

On trouve dans ce poème de *Rosset* sur l'agriculture deux vers que les amateurs n'ont point oubliés, quoique ce poème soit peu connu aujourd'hui.

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

(3) Les trois Vertus derrière elles marchoient.

Aucun chrétien ne peut douter que les *trois vertus chrétiennes*, la *foi*, l'*espérance* et la *charité*, ne suivent par-tout la Vierge mère de l'enfant *Jésus* : précisément comme les trois graces *Aglaé*, *Euphrosine* et *Thalie* accompagnaient par-tout la mère de l'Amour. Cependant jusqu'à ce jour aucun poète épique ne les a introduits dans un poème; elles sont à cet égard des personnages encore vierges. Ce n'est pas qu'en les employant avec un peu d'art, on ne puisse en tirer des allégories très-agréables; mais les théologiens les avaient si bar-

bouillées, si enfumées de la suie des cierges et des lampes sépulchrales, qu'on n'en discernait plus les traits et le teint. Il a fallu les baigner dans les eaux du Permesse, et les parfumer des fleurs de l'Hélicon, avant de les faire paraître aux regards des critiques.

On le peut, je l'essaie, un plus savant le fasse.

Ce Poème était fini depuis plus de vingt ans, et même cette note faite depuis aussi long-temps; on se préparait à imprimer l'un et l'autre, lorsque le citoyen *Collin d'Harleville*, qui ne connaissait point ce poème, conçut qu'on pouvait faire en poésie un heureux usage de ces trois espèces de divinités, et il composa l'éloge de ces trois vertus, non comme chrétiennes, mais comme excellentes en elles-mêmes, indépendamment du culte; nous approuvons sa pensée, nous estimons et nous aimons ses vers et sa personne.

(4) Le docte *Luc*, patron de la peinture.

Ce docte *Luc* est *St.-Luc* l'évangéliste, selon l'opinion commune, mais non selon la vérité; car le juif *St.-Luc* et aucun juif ne dessina jamais. Les juifs et les premiers chrétiens avaient également les images en horreur, ainsi que les turcs et les chrétiens grecs les ont encore aujourd'hui: ils les regardent comme une sorte d'idolatrie. Cette superstition puérile est cause qu'il n'y a pas maintenant un peintre, ni un sculpteur dans la patrie des *Apelles* et des *Phidias*. Ce ne fut que vers le onzième siècle que les Romains décorèrent leurs églises de quelques portraits. Alors un certain *Luc* barbouilla quelques tableaux d'autel. On fit de ce *Luc* un saint après sa mort. Bientôt le peuple attribua ces portraits à *St.-Luc* l'évangéliste, et le clergé gagnant beaucoup à cette confusion d'idées qui rendait plus vive la foi des spectateurs, fomenta lui-même cette croyance. Voilà comme s'établissent les *vérités théologiques*.

(5) Ce *Nicolas*, ce doux patron des filles.

L'histoire véritable de St. *Nicolas* est trop peu connue des gens du monde pour n'en point parler. La voici :

Il y avait dans la ville de Patara un vertueux gentilhomme, père de trois filles fort belles. Il tomba, par je ne sais quelle suite de malheurs, dans une si grande pauvreté, qu'il ne put les marier, ni même les faire subsister plus long-temps. Pour ne pas mourir de faim avec elles, il résolut de les prostituer au plus offrant, et il leur déclara son dessein avec un attendrissement tout-à-fait paternel. Ses trois filles fondirent en larmes et se préparèrent à obéir respectueusement à leur père, comme la religion l'ordonne.

Saint *Nicolas* encore jeune, et qui venait d'hériter d'un gros bien, apprit la détresse de cette famille, et résolut de la secourir sans se faire connaître. Il roda de nuit, et si bien autour de cette maison mal close, qu'il parvint à la chambre du père, et qu'il y jeta une somme d'argent assez forte pour servir de dot à une fille, mais non pas à deux. Le père, très-surpris à son réveil, se hâta de marier l'aînée, et demeura assez embarrassé avec les deux autres.

Nicolas fort édifié du bon usage qu'il avait fait de cet argent, lui apporta encore de nuit une seconde dot, et la seconde fille fut mariée. Le père se doutant bien qu'une troisième dot lui arriverait, se mit en embuscade, et quand il entendit jeter la troisième somme, il suivit le porteur qui se retirait à la hâte; il l'arrêta, il se jetta à ses pieds, il lui rendit grace de l'avoir sauvé lui et ses filles de l'opprobre dans ce monde et de la damnation éternelle dans l'autre. Cette action a placé Saint *Nicolas* dans la légende, et dans ce poème. On dit que toutes les jeunes filles qui ont une grande foi en lui sont bien mariées; on n'a donc pas eu tort d'en faire le patron des

filles, le gardien de leur pucelage et le protecteur qui les marie. Cela est tout-à-fait conforme à l'histoire des saints.

Le saint évêque *Voragine*, auteur de la légende dorée, assure que *Nicolas* est un mot composé des mots grecs *nicos* victoire et *laos* peuple, qu'il veut dire *vainqueur des péchés du peuple.* C'est un puissant trait d'érudition, une grande preuve de la sagacité de son esprit.

(6) Ce dur Antoine au sage dangereux,
Dont les bûchers sont plus craints sur la terre.

Ce n'est pas Saint *Antoine* qui inventa l'inquisition; c'est Saint *Dominique*, moine espagnol, et c'est en France qu'il l'institua d'abord : mais les inquisiteurs de Portugal ayant été les plus sévères de tous, et l'inquisition de Goa étant la plus cruelle qu'il y ait au monde, on a dû dire que les bûchers du saint patron du Portugal étaient les plus craints sur la terre. On sait que le Portugal est sous le patronage de Saint *Antoine*, comme l'Espagne sous celui de Saint *Jacques*, comme Naples sous celui de Saint *Janvier*; comme l'Angleterre fut, avant d'être hérétique, sous celui de Saint *George*, et comme la France le fut, avant la révolution, sous celui de Saint *Denis* : mais les Français étant sujets à l'inconstance ne prirent ce patron grec qu'après avoir répudié leur premier patron Saint *Martin*, qui étoit Hongrois. Depuis, *Louis XIII* a mis son royaume sous la protection d'une sainte juive, de la vierge *Marie*, quoique par la loi salique les femmes ne pussent pas régner en France.

Au reste, il est bon de savoir que le Saint *Antoine* si fêté en Portugal, n'est pas l'Egyptien, le père du désert, le fondateur de la vie monastique, si célèbre par son cochon et par sa tentation. C'est un Saint *Antoine* né à Lisbonne et mort à Padoue dans le treizième siècle : ce qui l'a fait appeler

Saint *Antoine de Padoue*. C'est un si grand saint, disent les Portugais, que si Dieu venait à manquer, il pourrait en tenir lieu; que l'univers ne s'apercevrait pas du changement.

San Anton de Lisboa, grand Santo!
Faltando Deu podria ser Deu.

La confiance qu'on a eue en lui est telle qu'il a été déclaré le généralissime de toutes les armées portugaises; le roi paie les honoraires de cette charge à son couvent, et les généraux ne sont que ses lieutenans. Voyez le voyage de Portugal du duc du Chatelet, publié par le citoyen *Bourgoin*.

(7) Puis il se perd sous la guimpe d'Ursule.

Ursule est la patrone de la Sorbonne, fille de *Dionotus*, roi de Cornouaille en Angleterre. Elle se mit un jour à la tête de onze mille vierges pour aller en Bretagne se marier à onze mille soldats anglais, nouvellement établis dans cette presqu'île par *Maxime*.

Ou elles se trompèrent de route, ou le vent les écarta beaucoup des côtes où elles voulaient descendre, car elles furent prises à l'embouchure du Rhin par des pirates turcs ou pictes; elles aimèrent mieux mourir que de leur laisser prendre sans cérémonie ce qu'elles allaient livrer avec quelques cérémonies aux soldats de *Maxime*. Ces barbares les tuèrent toutes. Les doctes disputent pour savoir s'ils les ont polluées avant ou après leur martyre; c'est ce que la Sorbonne eût éclairci un jour, si la révolution ne l'avait pas détruite. Il y a déja un peu plus de cent ans que *Mezerai* l'a priée de nous dire à quelle époque il faut placer cette émigration de onze mille pucelles de Cornouaille, émigration qui n'a pu se faire certainement sous le règne de *Maxime*. Voyez Mezerai, avant Clovis, livre III, année 383.

(8) On croit que ce chant, à l'époque où on l'imprime, ne peut plus scandaliser personne en France.

S'il avait été composé à Londres, à Berne, à Genève ou dans quelque ville du nord, il n'aurait jamais causé aucun scandale. Le meilleur catholique eût dit, en le lisant, c'est l'ouvrage d'un hérétique, d'un homme élevé hors de l'église, par des mécréans qui n'ont de foi ni pour les saints ni pour les papes.

Mais peut-être a-t-il été imaginé en effet par quelqu'un de nos frères errans, par quelque jeune homme né dans une de ces familles que vous voulûtes exterminer le jour de la Saint-Barthelemi, et qu'en se moquant du pape, de vos saints, de vos reliques, de votre zèle exterminateur, il en avoit un peu plus de droit que le curé de Meudon, le fameux *Rabelais*.

Le dévot *Pascal* observe dans sa onzième lettre provinciale, pour se justifier de s'être moqué des Jésuites, que *Jésus* et Dieu le Père ont plaisanté quelquefois. Il cite ces paroles du *Christ : Vous êtes docteur en Israël*, *et vous ignorez ces choses ;* il cite plusieurs Saints qui ont raillé ; il cite *Hugues de Saint-Victor*, lequel assure que *cette espèce de raillerie est une action de justice*, *lorsque celui envers qui on en use l'a bien mérité*. Si donc les auteurs de la *Légende dorée* et de la *Fleur des vies des Saints*, ont aussi bien mérité qu'on se moque d'eux que les docteurs en Israël, l'auteur de ce chant ne sera pas moins bien justifié aux yeux des dévots que le pieux *Blaise Pascal*. Ils n'auront fait l'un et l'autre qu'un acte de justice.

CHANT III.

Grandes intrigues à la cour de France. Projet du confesseur du roi. Histoire de Maltide. Combat de cavalerie. Palvoisin est enlevée à Sforce.

Si quelquefois en cherchant à te plaire,
Par la douceur qui fait ton caractère,
J'ai tempéré l'emportement du mien;
Objet touchant, jeune et tendre *Astasie*,
De mon courage il faut que l'énergie
Prête en ce jour un peu de force au tien.
Eh! que crains-tu? qu'armé d'un faux scrupule
Quelque dévot, plus que *Hobbe* incrédule,
Pour acquérir le nom de bon chrétien,
Venge nos Saints, m'insulte, m'injurie,
Et par ma perte achète un abbaye?
Avec raison, tu l'observas très-bien;
Tous les tyrans qui désolent la terre
Ne portent pas un sceptre dans leurs mains:
Et le barreau, comme le sanctuaire,
En a toujours produit chez les humains,
Plus que les camps. Mais que devons-nous faire?

Les éperviers, les milans, les vautours,
Tyrans des airs, assiègent les bocages,

Et des oiseaux tranchant les tristes jours,
Teignent de sang les nids et les feuillages.
Environné de ces monstres volans,
Prêt à périr, à devenir leur proie,
Le rossignol ne sent-il plus de joie,
Interrompt-il ses amours et ses chants?
Non : occupé, dans une ivresse pure,
Des dons flatteurs qu'il tient de la nature,
Il les cultive, et par ses doux accens,
Heureux lui-même, il charme sa compagne;
Il réjouit, et les autres oiseaux,
Et les échos errans dans la campagne,
Et les humains dont il suspend les maux.
C'est le modèle et l'exemple du sage;
Exempt d'effroi, calme au sein de l'orage,
Il marche en paix d'un pas toujours égal,
Et jusqu'au jour, jusqu'au moment fatal,
Où le destin dispose de sa vie,
Sur les mortels veillant de toutes parts,
Il les instruit par la philosophie,
Ou les enchante au moins par les beaux arts.
Vous me direz que je suis loin du sage,
Et j'en conviens; mais j'aurai son courage.

Que dis-je! Eh quoi! quelle transition,
Quel tour heureux, quel effort de génie
Peut ramener aux héros que j'oublie!
Comment passer du Parnasse à Sion,
Et célébrer le saint après le sage?
Je n'en sais rien; je poursuis cet ouvrage

Sans soins, sans art, sans méditation,
Et je reprends, sans tarder davantage,
Le fil mal joint de ma narration.

Pierre, indigné d'avoir vu l'assemblée
De tous les Saints si follement troublée
Par cet enfant, son éternel fléau,
Veut le punir de ce tour tout nouveau.

Encore ému d'une sainte colère,
Il est parti du céleste palais,
Et d'un vol prompt il descend sur la terre :
Son coq le suit. Dans sa fidelle serre
Il tient les clefs, la ligne, les filets,
Les hameçons qui font craindre Saint *Pierre*;
Tel autrefois planant dans l'atmosphère,
Du roi des Dieux, du maître des humains,
L'Aigle portait les carreaux du tonnerre
Pour les lancer au gré de ses desseins.

Devant le coq et le Saint qui cheminent,
Les Séraphins, les Chérubins s'inclinent.
Avec ardeur chacun vole et les suit
Chez les mortels : il n'est Saint si petit,
Si dédaigné, si peu connu sur terre,
Qu'il ne se mêle en cette grande affaire;
Et même on dit qu'en ce jour malheureux,
Aucun des Saints ne resta dans les cieux.

Suivant toujours les usages de France,

Le doux *Denis*, d'un air tendre et bénin,
Vers *Magdelaine* accourt en diligence,
Et pour descendre au pied de l'Apennin,
Du ciel en terre il lui donna la main
Très-galamment. Puis vantant sa clémence,
Et plus encor le charme de ses traits,
Denis l'engage à servir les Français.

J'ai, lui dit-il, à me plaindre de *Pierre*
Plus que nul autre. Il usurpa nos droits (1)
Dans tous les temps; il a su si bien faire,
Que, de portier qu'il était autrefois,
Il est le chef des Saints, le roi des rois,
Et de *Jésus* le principal vicaire.

Tout envahir, tout soumettre à ses lois,
Est son projet et son plaisir unique.
Il m'a de plus volé l'oiseau gallique (2),
A moi qui suis l'Apôtre des Gaulois,
Et de Paris le patron pacifique.
Il le dit sien : il s'en pare, et je vois
Sur cent clochers qu'au-dessus de la croix
Il en a mis l'image métallique,
Pour me braver, et pour rendre authentique
A tous les yeux l'affront que j'en reçois.
Or, par dépit dans les champs italiques,
Aux murs bénis des modernes Romains,
J'amène *Charle* et tous ses Paladins.

O vous! l'honneur des saintes hébraïques,

Prenez pitié des maux dont je me plains.
Si dans la Gaule autrefois vous reçûtes
Un bon accueil, et si toujours vous fûtes
Chère aux Français, amateurs délicats
De vos vertus, sur-tout de vos appas;
A votre tour soyez leur protectrice,
Veillez sur eux, et ne permettez pas
Que de *Janvier* le projet s'accomplisse,
Que contre nous *Pierre* avec lui s'unisse,
Qu'il ait mon coq, qu'il pille mes États,
Et que mon roi d'abstinence périsse.

De *Charle huit* appaisez le chagrin,
Répart la sainte : et moi, de *Palvoisin*,
Je vais bientôt hâter la délivrance.
Je punirai le brigand inhumain
Qui l'a ravie au monarque de France.

Denis la quitte et vole au camp du Roi.
O quel voix assez forte, assez tendre,
Assez touchante, hélas! pourrait nous rendre
Le désespoir, l'abattement, l'effroi,
Qui dans ce camp venaient de se répandre?
Nul ne savait encor si le trépas
De *Palvoisin* enlevait les appas,
Si dans les fers elle était retenue.
Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle est disparue.
Le roi pleurait; ses courtisans pleuraient.
Cent chevaliers en hâte parcouraient
Les bois, les prés, les antres des montagnes,

Les bords du fleuve, et sur-tout ces campagnes
Que leurs exploits ont couvertes de morts.
Vaine recherche, inutiles efforts !
Sur son destin tout garde le silence :
On n'apprend rien, on perd toute espérance.

Chacun gémit, chacun avec ardeur
Veut consoler le monarque de France.
Pour réparer, s'il se peut, son malheur,
L'un de Paris mande aussitôt sa fille,
L'autre sa femme, et cet autre sa sœur.
L'infortuné qui n'a dans sa famille
Nulle beauté qui puisse plaire au roi,
Maudit le sort, et pour montrer sa foi,
S'intrigue, court, cherche par-tout des belles,
Charme des sens, jeunes, fraiches, pucelles,
Dignes en tout de l'emporter sur celles
Que ses rivaux au roi vont présenter.

De toutes parts pour le féliciter
Sur sa victoire, au moins en apparence,
Vous eussiez vu les dames de Florence,
Celles de Parme, et celles de Plaisance,
Venir en foule, et vouloir l'emporter
Sur les beautés que vit naître la France.

Tout ce qui fut à jamais inventé,
Par le bon goût et par la volupté,
Pour augmenter la grace ou la beauté,
Fut prodigué par ces jeunes rivales;

Jamais la cour ne vit tant de cabales.
Quiconque a l'air d'avoir un peu d'accès
Près de ce roi privé de ce qu'il aime,
Son favori, ses pages, ses valets,
Son médecin, et son confesseur même,
Sont assiégés, sollicités, priés,
Et de présens à toute heure comblés.

Dans cette foule à soi-même importune,
Et qui pourtant croissait de jour en jour,
Chacun flatté croit que l'aveugle amour
Va le conduire à l'aveugle fortune.
L'un croit déja devenir président,
L'autre fermier, l'autre surintendant.
De connétable un autre veut le rang.

Le confesseur, en célébrant sa messe,
Dans son esprit conçut soudainement
Que, s'il donnait à *Charle* une maîtresse,
Il régirait et l'église et la cour,
Et le roi même, et qu'enfin quelque jour
Il pourrait bien être pape à son tour.
Adroit et souple, et né pour les intrigues,
Il connaît l'art de fomenter des brigues,
De s'établir dans un cœur timoré,
De faire mal et d'être vénéré.
Son air est simple et ses yeux sont austères;
Son ton est doux; son cerveau mal timbré,
Facilement admet tous les contraires.
Ignorant tout, parlant comme un docteur,

Dévot, paillard, pédant, persécuteur,
Ennemi né de quiconque raisonne,
Il est en tout l'honneur de la Sorbonne.
Son nom était *Martin de Prentatous.*
Sur son épaule arrondie et sacrée,
De *Dominique* il portait la livrée,
Et son crédit lui faisait des jaloux.

Le cœur brûlant, et l'ame toute éprise
Du zèle saint de gouverner l'église,
Il prie, il rêve, il médite, il conclut
Qu'il ne doit pas, pour venir à son but,
Au roi des Francs choisir une maîtresse
Dans ces beautés dont la foule s'empresse
A le charmer : toutes voudraient régir.
Il veut un cœur plus facile à fléchir.

Pour le trouver employant son adresse,
D'un vieil hermite en secret il apprend
Que dans les bois qui sont voisins du camp,
S'est retirée une jeune étrangère,
Belle, touchante, et si simple en ses mœurs,
Qu'il est aisé de voir, malgré ses pleurs,
Et ses soupirs, et sa retraite austère,
Qu'aucun amant n'a causé ses douleurs.

A ce portrait, le moine aux deux couleurs,
Rempli d'espoir, vers le lieu qu'elle habite,
Porte ses pas dirigés par l'hermite.

Dans les détours d'un bois peu fréquenté,

Est un vallon spacieux, enchanté,
Où, retenant ses flots purs et tranquilles,
L'Arne se joue au milieu des roseaux,
S'égare entre eux, serpente en cent canaux,
Baigne les bords de vingt petites îles,
Et rend aux mers le tribut de ses eaux.

Près du débris d'un vieux château gothique,
Là s'élevait une cabane antique;
Un long tissu de chaume la couvrait;
Le tronc noueux d'un chêne l'étayait;
Et déployant sur elle leur ombrage,
Ses longs rameaux, et son épais feuillage,
La préservaient des fureurs de l'orage.

En approchant de cet humble séjour,
Le bon hermite et le moine de cour
Sentaient déja leur ame plus tranquille:
Ils partageaient de cet aimable asyle
L'heureuse paix. Mais l'effréné démon,
Qui de *Priape* eut autrefois le nom,
Et qu'*Asmodée* en ce jour on appelle,
Ne souffrit pas long-temps que *Prentatous*
Eût en son cœur un sentiment si doux.

De ses yeux noirs la brûlante prunelle,
Sur ce gazon vit paraître une belle
Qui soumettrait le cœur le plus rebelle.
Sara, *Thamar*, *Bethsabée* et *Rachel*,
Auraient passé pour laides auprès d'elle:

Nul patriarche, et nul roi d'Israël
Dans son sérail n'eut une beauté telle.
La Vierge même avait l'air moins naïf,
Et *Magdelaine* eut l'œil beaucoup moins vif.
De nos romans les nobles Héroïnes,
En taille, en traits, en graces enfantines,
N'approchent point de cet objet charmant.
Ses blonds cheveux tombaient à flots d'argent
Sur son beau col, sur sa gorge naissante,
Haussant, baissant, enflammant les desirs,
Et repoussant quelque boucle flottante,
Qu'en se jouant y portaient les zéphirs.
L'Amour grava de sa main caressante
Un petit creux sur sa joue éclatante,
Un autre au bas de son menton charmant,
Doux, rond, poli, plus qu'albâtre brillant.
Son rire est fin, son regard est modeste;
Dans son maintien, dans ses traits, dans son geste,
Brille à la fois la grace et la pudeur;
La volupté s'y mêle à la sagesse,
Et qui la voit sent au fond de son cœur
Un doux respect tempérer son ivresse.

A son aspect le moine au double habit,
Perd la parole, il demeure interdit;
Puis s'étonnant du trouble de son ame,
Son cœur s'irrite, et doublement s'enflamme.
Dans un moment les esprits animaux
De tous ses nerfs remplissent les canaux,
Montent au cœur, soulèvent sa poitrine,

Arrêtent l'air en sa large narine,
Font élancer le feu hors de ses yeux,
Et sur son front agitent ses cheveux.
Le fier coursier qui suit dans la campagne
En hennissant sa rapide compagne,
Qui rue, et mord, et brise en sa fureur,
Tout ce qui nuit à sa brûlante ardeur,
Est moins fougueux, moins vif, moins intrépide,
Moins animé par l'instinct qui le guide,
Que ne l'était ce prêtre du Seigneur.

Tous ses transports commençaient à paraître;
Mais dans son cloître il apprit, dès long-temps,
A déguiser ses secrets sentimens,
Et de son trouble il se rend bientôt maître.
Au fond du cœur de ce moine lascif,
Ce feu couvert n'en est que plus actif.
Je dois d'abord jouir de cette belle,
Dit-il tout bas; et si jamais le roi
Peut partager ses faveurs avec moi,
La possédant, j'obtiendrai tout par elle.
A prix d'argent remettant leurs péchés,
Plus cher encòr vendant les évêchés,
Thésaurisant, pillant l'église entière,
J'acheterai le trône de Saint *Pierre*.

Plus ce projet tourmente son esprit,
Plus il affecte un air humble et contrit.
Signant son front, courbant sa lourde échine,
Et se croisant les mains sur la poitrine,

Nommant la Vierge, et louant *Jésus-Christ*,
Il salua trois fois cette étrangère,
Et le vieillard qui lui servait de père.

Puis il leur dit : que le maître des cieux,
Voulant changer leurs destins malheureux,
Et leur donner la juste récompense
De leurs vertus, exprès jusqu'en ces lieux
Avait conduit le pieux roi de France;
Qu'il en était le zélé directeur;
Qu'à leurs desirs il tournerait son cœur;
Qu'elle devait, à l'abri de ses armes,
Mettre en ce jour son destin et ses charmes;
Qu'ainsi jadis au milieu d'un désert,
Près d'un grand roi Dieu conduisit *Ester*.

Ah! répond-elle en versant quelques larmes,
Plût à ce Dieu, dont vous vantez les lois,
Qu'il m'eût fait naître en un désert sauvage,
Loin de la cour, et sur tout loin des rois!
Je n'irai point habiter davantage
Près de leur trône, à l'ombre de leur dais.
Les passions, les intrigues, les crimes,
En ont banni les vertus et la paix.
Tous mes parens en furent les victimes;
Je fus contrainte à fuir dans les forêts;
J'y resterai. Veillant sur moi sans cesse,
Si ce vieillard a conservé mes jours,
Aux attentats trop communs dans les cours,
Je n'irai point exposer sa vieillesse.

— Ma fille, non; non, je n'accepte pas
De tes beaux jours le fatal sacrifice,
Dit ce vieillard, la pressant dans ses bras.
C'est trop payer ma peine et mon service.
Bientôt ma mort, au fond de ces déserts,
Te laisserait solitaire, tremblante,
Abandonnée à la rage insolente
De l'ennemi qui causa tes revers.
Prends le secours que le ciel te présente.
Homme de Dieu, vous qu'il amène exprès
Pour l'arracher à ces tristes forêts;
Oui, je vous crois son ange tutélaire.
Que *Charles huit* lui tienne lieu de père.
Le sien, hélas! mon vertueux ami,
De tous nos cœurs si fortement chéri;
Le sien est mort pour avoir osé dire
Qu'empoisonner, assassiner, tromper,
Et de forfaits sans cesse s'occuper,
N'était point l'art d'assurer un empire;
Que la bonté captivait tous les cœurs
Que faisait perdre un règne tyrannique;
Et qu'il fallait, malgré tous les flatteurs,
Les esprits faux, les préjugés menteurs,
Sur la vertu fonder la politique.

De ses sujets *Charles huit* adoré
Eût pu trouver ce discours raisonnable;
Mais comme *Alphonse* est des siens abhorré,
Il le trouva très-faux et très-coupable.
De ses fureurs le ministre exécrable,

Dom *Bournarès* veut qu'on tranche les jours
Du malheureux qui lui tint ce discours.

On l'empoisonne; on résout son supplice.
Sa fille et moi nous courons au palais.
Nous nous jetons aux pieds de *Bournarès*.
A tous nos vœux il parut si propice,
Qu'il m'effraya. Le monstre crut plaisant
De posséder la fille au même instant
Que de son père on trancherait la vie.
Pour mieux voiler sa lâche perfidie,
De le sauver il nous fait le serment,
Et du palais soudain il me renvoie.

Je devinai son projet à sa joie,
A son sourire et perfide et content.
J'avais raison. Sans perdre aucun moment
Un échafaud est dressé pour le père,
Et pour la fille un lit est préparé.
De cent soldats la foule meurtrière
Mène à la mort ce guerrier vénéré :
Et cependant vingt femmes malfaisantes,
De la luxure exécrables agentes,
Traînent la fille au lit où *Bournarès*
Comptait bientôt profaner ses attraits.

J'avais fait vœu d'empêcher cet outrage.
Le désespoir animait mon courage;
La mer baignait les murs de ce palais.
Au pied des murs une porte secrète,

Que *Bournarès*, redoutant l'avenir,
Fit faire exprès pour cacher sa retraite,
Si quelque jour on voulait le punir,
M'était connue, et pouvait me servir.

Sur un esquif j'y parviens, je la brise.
Nul ne pouvait troubler mon entreprise;
Des environs de ce palais cruel
L'effroi qu'il cause écarte tout mortel :
L'effroi qu'il sent permet bien moins encore
Qu'entre ses murs un soldat soit jamais.
Sa garde veille aux portes du palais,
Ou fait le guet sous ces murs qu'on abhorre.

A pas pressés je franchis le jardin,
Rempli d'horreur, mais encore incertain
Où retrouver le cruel qui m'attire;
Quand tout-à-coup dans un salon voisin
J'entends des pleurs et des éclats de rire.
Le fer en main j'y cours; j'entre au moment
Où *Bournarès* se déclarait amant;
Où repoussant ce monstre sanguinaire,
Maltide en pleurs redemandait son père;
Où sans pitié vingt femmes l'entourant
A sa pudeur insultaient en riant.
Au milieu d'eux je fonds dans ma colère;
Bournarès fuit appelant ses soldats;
De hurlemens les femmes éperdues
Font retentir les voûtes et les nues.
Maltide accourt, et se jette en mes bras.

Je la saisis : je gagne ma nacelle,
Et sur son bord je remonte avec elle.
J'apprends bientôt qu'en tous lieux désignés,
De nous saisir les ordres sont donnés.
Mille ducats sont le prix de ma tête;
Des assassins par-tout la main est prête.
Il fallut fuir loin de l'œil des pervers.
Cachés tous deux au fond de ces déserts,
Nous goûterions un sort assez tranquille;
Si nous pouvions n'être pas découverts
Par ce barbare en cruautés fertile.
Le camp de *Charle* est un plus sûr asyle.
Homme divin, soutien de l'évangile,
Prêtre sacré, si par vous aujourd'hui
Ce noble roi daigne être son appui,
De mes travaux, de ma longue souffrance,
De tous mes soins j'aurai la récompense.

A ce récit l'hermite frémissait;
Le confesseur en se signant jurait
Que du tyran *Charles* ferait vengeance,
Et qu'il fallait se rendre en diligence
A ses genoux. Ils partent, et déja
Ce confesseur que l'Amour enivra,
Croit qu'avec art subjuguant cette belle,
Sur les chrétiens il régnera par elle.
Charles jamais ne pourra résister.
En un clin d'œil de ses tristes rivales,
Ses seuls attraits confondront les cabales.
Sur *Palvoisin* elle eût pu l'emporter;

Et *Palvoisin* paraissait sans égales.

Telle l'Aurore aux bords de l'Orient,
Forçant la nuit à replier ses voiles,
Par sa splendeur efface en se montrant
Le doux éclat de cet astre brillant,
Dont la lumière éclipsait les étoiles.

O *Palvoisin!* ô tendre *Palvoisin!*
Lorsque chacun et s'intrigue et s'empresse,
Pour plaire au roi, pour t'ôter sa tendresse,
Que faisais-tu? Quel était ton destin?

Le Dieu d'Amour et Sainte *Magdelaine*,
De Saint *Janvier* condamnant le dessein,
Voulaient tous deux mettre un terme à ta peine.
Des Milanais l'oppresseur inhumain,
En contemplant ta douleur et tes larmes,
Très-satisfait, te trouvait plus de charmes.
Il plaisantait en voyant ton chagrin.

N'osant répondre, à la terreur livrée,
De ses soldats tu marchais entourée :
Et de Milan ils tenaient le chemin,
Toujours suivis de très-loin par *Urbin*;
Par cet *Urbin* qui cherche à te connaître,
A t'arracher aux soldats de ce traître.
Il est à pied : il ne peut parvenir
A les atteindre; et déja même à peine
Dans le lointain il les peut découvrir.

Mais desirant toujours de les punir,
Il suit leurs pas au travers de la plaine.

La nuit venait : ses voiles ténébreux
Allaient ravir leurs traces à ses yeux.
Il gémissait. *Sforce* plein d'alégresse,
Disait tout haut : ô divine maîtresse
Du noble roi qui règne sur les Francs!
Encore une heure et vous serez la mienne.
Vous connaîtrez mes vœux et mes talens.
Je sens déja, je sens de veine en veine
Couler ce feu qu'allument les desirs,
Présage heureux et garant des plaisirs.

Comme il parlait, devant eux se présente
De chevaliers une troupe brillante.
Des plumets blancs sur leur casques flottaient;
Des rubans blancs à leurs lances pendaient;
Des chevaux blancs fièrement les portaient;
Et la cuirasse, et le casque, et la lance,
Les deux brassards, le glaive, l'étrier,
Et l'éperon et le mors du coursier,
Étaient d'argent, comme le bouclier.
Marchant au son d'un instrument guerrier,
Ces chevaliers s'avançaient en cadence.
L'œil soutenait à peine leur éclat :
Et l'on eût dit à leur blanche parure
Qu'ils avaient pris cette élégante armure
Pour une fête, et non pour un combat.

Mais du plus loin que leurs yeux aperçurent

Des Milanais les drapeaux déployés,
Lance en arrêt contre eux ils accoururent.
Les Milanais, sans en être effrayés,
Lance en arrêt vaillamment les reçurent.
Les fers croisés et glissans des deux parts,
Portent soudain au travers des armures
Ou le trépas, ou de larges blessures.
De morts, de sang et de membres épars,
En un moment la campagne est jonchée;
De *Sforce* enfin la troupe effarouchée,
S'ébranle, flotte, et recule, et revient,
Maudit son chef qui très-mal la soutient;
Puis se débande, et court désespérée
Venger sa honte en pillant la contrée.

Sur son cheval *Palvoisin* entourée
De combattans, de mourans, de fuyards,
Aux ennemis allait être livrée.
Sforce tournant sur elle ses regards,
Voit son péril, et court, d'un pas rapide,
De son coursier saisir soudain la bride.
Comme il l'entraîne, un guerrier ennemi
De ce coursier saisit la bride aussi.
Cent coups d'abord l'un à l'autre ils se donnent.
Sforce voyant que les siens l'abandonnent,
Passe son bras autour de *Palvoisin*,
Croit l'emporter. Son ennemi soudain
Passe le sien autour de cette belle,
Et tous les deux l'enlèvent de la selle.
Son fier coursier se dérobant sous elle,

La laisse en l'air, tremblante au milieu d'eux,
Invoquant Dieu, cherchant des pieds la terre,
Et de ses cris remplissant l'atmosphère.
Si du bras gauche ils la tenaient tous deux,
Rouges de sang, blasphêmant de colère,
De leur bras droit tous deux ils combattaient,
Et sur son sein leurs glaives se croisaient.

Sforce blessé roule au loin sur l'arène,
Et son vainqueur, au travers de la plaine,
Entre ses bras emporte *Palvoisin.*
Voilà comment l'aimable *Magdelaine*
Du Milanais renversa le dessein.

Il faisait nuit quand ces combats cessèrent,
Et les vainqueurs bientôt se rassemblèrent.
Vingt pavillons près d'un bois ils dressèrent.
Élégamment sur l'herbe ils arrangèrent
Tous les apprêts du souper le plus fin :
Le goût, les soins, l'appareil du festin
Surprennent plus la belle prisonnière
Que les exploits qu'elle leur a vu faire.

Au chef sanglant de cette troupe altière,
Le casque ôté laisse voir de grands yeux,
Des sourcils noirs, de longs et beaux cheveux;
Menton sans barbe, et joue étincelante
Du coloris de la jeunesse ardente;
Bouche de feu, tein brun, mais animé,
Tendre sourire, et regard enflammé.

Ce jeune chef, aussi galant que brave,
De sa captive en se disant l'esclave,
Sur ces gazons soupe avec *Palvoisin*,
L'invite à boire, et lui verse du vin.
Il montre un cœur sensible à ses alarmes,
Vante sa grace, applaudit à ses charmes;
Et la plaignant des rigueurs du destin,
Il la console; il appaise ses larmes,
Baise sa main, ses beaux yeux, son beau cou;
Puis sur les fleurs en riant il la couche,
Se met près d'elle, et l'embrasse et lui touche
Le pied du pied, le genou du genou,
Le sein du sein, la bouche de la bouche;
Et *Palvoisin*, soumise à son vainqueur,
Des coups du sort déplorant la rigueur,
Voulant toujours et n'osant se défendre,
Le repoussait d'une main faible et tendre.

Ses doux refus le rendaient plus pressant,
Plus animé, plus vif, plus caressant;
Et cette belle, incertaine et tremblante,
Disait : hélas! encore un inconnu!
O juste ciel! à quoi me réduis-tu?
Je suis pourtant née altière et constante.

Ainsi parlant, et se plaignant tout bas,
De son malheur et du droit que la guerre
Donne au vainqueur sur toute prisonnière,
Elle aperçut, mais non pas sans colère,
Que ce guerrier, maître de ses appas,

Semblait jouir et ne jouissait pas.
Le trop d'ardeur quelquefois est contraire:
Mais n'est-ce point de ces cruels combats
Le triste effet...? Est-il blessé, dit-elle?
Quoi! le plaisir dans ses yeux étincelle...,
Quand il devrait à mes pieds s'excusant....
Ah! c'est encore une injure nouvelle.
Mais cette joie est trop peu naturelle....
Ciel, serait-il...? mon malheur est certain!
Quoi, mon malheur...! Qu'ai-je dit...? ô destin!
Je me trouvais naguère malheureuse
D'être livrée à sa rage amoureuse;
J'en suis sauvée, et je sens du chagrin:
Ah! qu'est-ce donc que le cœur féminin?

NOTES DU CHANT III.

(1) J'ai, lui dit-il, à me plaindre de Pierre
Plus que nul autre. Il usurpa nos droits.

On voit par ces vers et par une foule d'autres, que le but de l'auteur de ce poème était de s'élever contre les prétentions de la cour de Rome, comme celui de tous les parlemens de France était de s'y opposer. Ce poème était donc fait pour accréditer et leurs sages remontrances, et la foule des arrêts qu'ils ont rendus contre les prétentions du pape.

Les parlemens n'auraient pu condamner le fond de l'ouvrage; ils ne se seraient élevés que contre la forme, un peu trop différente de la coutume du palais.

Quelques rigoristes auraient peut-être allégué que l'auteur n'ayant point acheté de charge de conseiller en la cour, n'avait pas de mission, au lieu qu'ils avaient bien payé la leur : et les mauvais plaisans, dont, graces à Dieu, Paris n'a jamais manqué, auraient ri de leur contestation et prétendu que les magistrats ne sévissaient contre l'auteur que par jalousie de métier.

(2) Il m'a de plus volé l'oiseau gallique.

Les Romains donnaient également le nom de *gallus* au coq et à l'habitant des Gaules. Une grande question digne du Mercure galant ou des érudits qui ont fait descendre les Chinois des Égyptiens, c'est de savoir si les Romains ont connu les coqs avant les Gaulois, ou les Gaulois avant les coqs ; et s'ils ont donné le nom de ces oiseaux au peuple qui habitait

au-delà des Alpes, ou le nom de ce peuple ultramontain à cet oiseau domestique.

Cette conformité de nom fit regarder le coq comme l'oiseau des Gaules, ainsi que l'aigle était celui de Rome, et le hibou celui d'Athènes.

Le coq, célèbre chez les païens par sa beauté, par sa vigueur, par ses qualités prolifiques, comme il l'est chez les naturalistes par sa double verge, par l'amplitude de ses testicules, fut consacré par les Grecs à Esculape; il acquit une grande célébrité chez les chrétiens, pour avoir averti Saint *Pierre* du péché qu'il venait de commettre, en reniant *Jésus-Christ*. Jamais peintre chrétien n'a manqué, depuis, de représenter Saint *Pierre* avec un coq, comme Saint *Jean* avec un aigle, Saint *Luc* avec un bœuf, Saint *Marc* avec un lion, Saint *Antoine* avec un cochon. Cette imagination des peintres a fourni à l'auteur de ce poème l'idée de supposer que Saint *Pierre* avait dérobé le coq à Saint *Denis*, patron des Gaules et par conséquent propriétaire de l'oiseau des Gaulois.

Les peintres ont puisé tant de tableaux dans les écrits des poètes, que ceux-ci peuvent sans scrupule puiser quelques traits dans les ouvrages des peintres; on en trouvera plusieurs exemples dans ce poème : les beaux arts sont frères et se doivent tous des secours mutuels.

CHANT IV.

Quel était le vainqueur de Sforce. Ce qui arrive à Palvoisin dans son camp. Grand exploit de Bourbon de Vendôme.

Sexe charmant, de qui je suis les traces,
Pardonnez-moi si mes vers indiscrets
Osent parler d'un de vos jeux secrets
Qui m'a souvent causé bien des disgraces,
De longs ennuis, de sévères refus
Que je croyais l'effet de vos vertus.
Jeu séduisant qu'ont inventé les Graces,
Et qu'en secret ces trois sœurs de l'Amour,
Loin des amans, loin de tout œil profane,
Au fond d'un antre enseignèrent un jour,
En folâtrant, aux Nymphes de Diane,
Qui l'ont appris aux Muses à leur tour.
Plaisir sans peur, volupté sans scandales,
Feu pur et vif aux belles réservé,
Au temps jadis gardé par les Vestales,
Chez les nonains dans nos jours conservé;
Feu tout-puissant dont la secrète flamme,
Pour mon malheur, brûla plus d'une femme,
Mais dont pourtant la dévorante ardeur
De *Palvoisin* ne touchait pas le cœur.

Maudissant donc et le sort et la guerre,
Voulant savoir quel être singulier,
Quel genre d'homme était ce chevalier
Dont son destin la rendait prisonnière;
Malgré sa peur, la douce *Palvoisin*
Entre elle et lui glisse en tremblant sa main;
Puis la retire, et là reporte encore,
Et puis s'arrête, et puis le ciel implore;
Puis s'enhardit, et toujours s'avançant,
Elle trouva que ce vainqueur de *Sforce*,
Dans les combats n'a point perdu sa force;
Qu'il n'était point épuisé, languissant,
Un vil eunuque, un mortel impuissant,
Mais qu'il était.... Eh quoi! qu'il était femme.
Femme!.... D'abord elle crut que la peur
Qui l'agitait, l'induisait en erreur.
Calmant un peu le trouble de son ame,
Elle examine; et bien certaine enfin
Que dans ses bras est un corps féminin,
En frémissant elle lui dit : Madame,
Que faites-vous?... Quel projet!... quelle flamme!...
Vous femme!.... Vous qui si bien combattez!
Vous dans mon sein qui vous précipitez!
Vous femme!... Vous!... Je frémis... je me pâme...
Je meurs de honte... Eh! de grace, arrêtez.

En souriant, l'altière *Polémide*
Lui répondit : Eh quoi! ma belle enfant,
Un tel amour encor vous intimide?
N'avez-vous pas été dans un couvent (1)?

Chez des nonains ma jeunesse première
Fut employée à m'instruire, avec soin,
De tout ce dont je n'avais pas besoin.
J'appris très-bien à lire le bréviaire,
A réciter aux Saints des oraisons,
A baiser croix, à gagner des pardons.
Or j'ai depuis, par très-bonnes raisons,
Oublié tout, catéchisme, prière,
Processions, vigiles, quatre-temps;
Tout, hors l'amour qu'ici je vous apprends.

Il ne faut pas que l'on s'en scandalise.
De tous les goûts si *Polémide* éprise
Aimait ainsi le sexe féminin,
Elle aimait plus encor le masculin.

Sensible à tout, l'active *Polémide*
Au lit, à table, aux combats intrépide,
Le fer en main guerroyant tout le jour,
Toute la nuit se livrait à l'Amour.
Elle eût voulu, disait-elle, refaire,
S'il se pouvait, autant d'hommes la nuit,
Que dans le jour en emporte la guerre:
Car, sans le soin de repeupler la terre,
Le genre humain serait bientôt détruit.

Cet escadron courageux qui la suit
N'est composé que de femmes guerrières,
Qui, l'imitant de toutes les manières,
Selon le temps, comme elle, tour à tour

Font ou la guerre, ou l'un et l'autre amour.

Quand *Palvoisin*, de surprise en surprise,
Tombant toujours, se fut un peu remise
De sa terreur, elle se résigna :
A *Polémide* elle s'accoutuma,
Et l'amitié toutes deux les lia.
A l'amitié sa tendresse accorda
Bien des faveurs que le vulgaire usage
Du seul Amour croit être le partage.
Sous les berceaux où repose *Vénus*,
On voit ainsi ses colombes fidelles
Entre-mêlant et leurs becs et leurs ailes,
Par cent baisers se caresser entre elles.

Mais ces plaisirs si doux, si défendus,
De *Palvoisin* jusqu'alors inconnus,
Par le sommeil furent interrompus.
Ce pesant Dieu, de la beauté guerrière
Vint par degrés calmer les sens émus.
Ses froids pavots vainement répandus,
De *Palvoisin* fermaient peu la paupière.
L'étonnement, un reste de terreur,
Régnait encor dans le fond de son cœur.
Et le *Boote*, en chassant la grande ourse (2),
Vers l'horizon avait guidé sa course,
Lorsque ses yeux se fermèrent enfin.

O Dieu d'Amour! toi qui fais son destin,
Quel est son sort? A peine elle repose,

Qu'elle sentit sur sa bouche de rose
Légèrement appliquer un baiser.
Entre deux bras elle se sent presser
Discrétement. Elle conçoit qu'on n'ose
De son sommeil trop tôt rompre le cours;
Mais cependant on s'avance toujours.

Elle pensa d'abord que *Polémide*,
De voluptés en tous les temps avide,
Voulait encor goûter à son réveil
Celles que fit suspendre le sommeil.
Et rougissant d'avoir tant de faiblesses,
Elle se prête encore à ses caresses.

Mais, ô merveille! ô puissance! ô destin!
Au lieu d'un corps et faible et féminin,
Elle en sent un robuste, masculin,
Très-agissant. Ciel! est-ce une méprise,
Un songe vain? L'excès de sa surprise
Dans son esprit porte un trouble si grand,
Qu'elle ne peut croire ce qu'elle sent.
Mais dans ses bras elle serre pourtant
Ce nouveau corps un peu plus tendrement.

Puis, d'une voix tremblante, elle s'écrie :
Quel changement en vous s'est opéré?
Êtes-vous homme ou femme à votre gré?
Est-ce, madame, ou miracle, ou magie?

A ce discours, l'Amazone en sursaut,

Et se réveille, et se lève aussitôt,
Prenant sa lance, et s'écriant : *Aux armes.*
Tout à sa voix se réveille en alarmes.
Palvoisin sent s'échapper de ses bras
L'être inconnu qui possédait ses charmes,
Et qui causait son étrange embarras.
Elle le suit de sa prunelle ardente,
Quand les rayons de la lune naissante,
En éclairant les traits de ce guerrier,
Lui font revoir ce même chevalier,
Qui, dans un bois, à l'abri du carnage,
Lui fit, la veille, agréer son hommage.

C'est lui, c'est lui; je le reconnais bien.
Dit-elle. — Qui? répartit la guerrière,
Qui donc? parlez. — Hélas! je n'en sais rien;
Mais c'est bien lui. L'Amazone en colère,
Sans l'écouter, avec ardeur poursuit
Cet inconnu que sa garde cruelle
Environnait, lorsque du milieu d'elle,
En un clin d'œil, il se perd dans la nuit.
Tels au grand jour tout-à-coup disparaissent
Ces vains objets, ces fantômes hideux,
Qui de l'erreur dans l'obscurité naissent,
Et que l'effroi multiplie à nos yeux.

On cherche, on tourne, on s'informe, on s'étonne
Qu'il ait pu fuir sans rencontrer personne.
Et *Palvoisin*, dont tant d'événemens
Troublaient la tête et confondaient les sens,

Dans sa frayeur alors se mit à croire
Qu'il était mort, et que du purgatoire
Son ame en peine était venue exprès
Rendre visite à ses jeunes attraits,
Et condamner ses nouvelles faiblesses,
Lui reprocher les péchés qu'elle a faits,
Et la prier qu'elle fasse, à ses frais,
Pour son repos, célébrer quelques messes.
Voilà pourquoi, dans l'instant qu'il s'enfuit,
Nul ne l'a vu; car, qui voit un esprit?

Elle promet soudain, d'un cœur contrit,
D'en commander deux cents au premier prêtre
Qu'en ces cantons elle verra paraître.

Urbin pourtant n'était point chez les morts;
Ce n'était point l'ame, c'était le corps
De ce héros qu'elle prise et qu'elle aime,
Qu'elle avait vu, qu'elle avait senti même.

Or, cher lecteur, vous êtes trop instruit
Pour ignorer comment on s'introduit
Jusqu'au milieu d'une armée ennemie.
Vous savez bien avec quelle industrie
Nisus, *Ulysse*, et l'intrépide *Argand*,
Le doux *Médor* et le fort *Cloridan*,
Des ennemis ont parcouru le camp;
Frappant, perçant de leurs mains sanguinaires,
Dans leur sommeil leurs braves adversaires.

Le jeune *Urbin* tout aussi valeureux,

Et qu'un vieux Grec, échappé de Bizance (3),
Avait instruit, dès sa plus tendre enfance,
Des grands exploits de ces guerriers fameux,
Voulut alors se distinguer comme eux,
Et visiter dans cette nuit les tentes
De ces guerriers, dont les mains triomphantes
Ont enlevé la dame qu'il suivait,
A ce brigand qui la lui ravissait.

Le Dieu d'Amour, qui ses pas dirigeait,
Lui fit tromper les tendres sentinelles
Qui gardaient mal ces combattans femelles.
En les voyant sur la terre étendus,
Les uns armés, les autres demi-nuds,
Environnés de casques, de cuirasses,
De boucliers, il ne soupçonna pas
Un seul moment leur sexe et leurs appas.
Sous cet habit qui connaîtrait les grâces ?
Il croyait voir de vigoureux soldats ;
Et cette vue animant son courage,
A tout braver l'excite davantage.
Son esprit ferme et gai dans le péril
N'en devenait encor que plus subtil.
Il aimait fort toute étrange aventure,
Qui paraissait surpasser la nature.

Par son courage, et l'Amour et la nuit,
Ayant été furtivement conduit
Jusques au lit de cette beauté tendre,
Il lui parut bien plus grand de surprendre,

Dans ce camp même, au milieu des soldats
Qui paraissaient veiller sur ses appas,
Quelques faveurs à sa belle inconnue,
Que d'envoyer ces dormeurs au trépas;
Et dans l'instant où la troupe éperdue
De *Polémide* environna ses pas,
Loin de ce camp *Urbin* ne s'enfuit pas.

A sa valeur joignant quelque prudence,
Pour échapper aux ciseaux d'*Atropos*,
Sa forte main saisit en diligence
D'un chêne antique un des premiers rameaux,
Et sur la cime aussitôt il s'élance.
Tel un aiglon qu'un berger vigilant
De ses troupeaux écarta savamment,
Du haut d'un pin, au sommet des montagnes,
D'un œil perçant pénètre les campagnes,
Suit tous ses pas, observe le moment
De s'élancer sur la troupe bêlante,
Et d'assouvir la faim qui le tourmente.
Ou tels plutôt *Apollon* et *Pallas*,
Du haut d'un orme observaient les combats
De cent héros de valeur plus qu'humaine,
Qui se battaient pour la vertu d'*Hélène*.
Ou tel encor (car dans ces grands objets
Comparaisons naissent en abondance,)
L'amant heureux des aimables attraits
De *Cléveland*, de *Porthmouth* et d'*Hortense* (4),
Craignant son peuple et fuyant vers la France,
Dans les rameaux d'un vieux chêne caché,

Vit sous ses pieds une cohorte impie,
Des assassins dont il était cherché,
Promettre à Dieu qu'ils trancheraient sa vie.

Du faîte verd de son séjour touffu,
Rempart léger, mobile citadelle,
L'oreille au guet, le regard assidu,
Le glaive au poing, *Urbin* en sentinelle,
Entend par-tout qu'on le cherche avec soin.

On crie, on court, on répète sans cesse,
Qu'assurément il ne peut être loin.
Palvoisin pleure, et blâmant sa faiblesse,
Au pied du chêne à deux genoux se met,
Fait sa prière, à tous les saints promet
Que jamais femme obtenant sa tendresse,
Ne lui fera de semblable caresse.

Pour confirmer son serment, vers les cieux,
En soupirant, elle lève les yeux.
Ciel ! ô terreur ! Au travers du feuillage,
Au clair de lune elle aperçoit *Urbin*.
Oui, le voilà qui, du séjour divin,
Revient vers moi, le ciel est son partage ;
Le ciel est juste : ayez pitié de moi,
Monsieur le Saint ; je vous promets, dit-elle,
Si vous cessez d'augmenter mon effroi,
De vous bâtir bientôt une chapelle.
Priant ainsi, *Palvoisin* soupirait,
Courbait son front, et ses mains élevait.

Urbin riant de lui voir tant de zèle,
Penche la tête, et s'inclinant vers elle,
Saisit la main qu'au ciel elle étendait.
Puis il lui dit : ne perdez point courage;
Venez, montez, jetez-vous dans mes bras :
Nos ennemis qui nous cherchent là bas,
Dans ces rameaux ne nous poursuivront pas.
L'arbre est touffu, la nuit et le feuillage
Nous cacheront; et je saurai trouver
Quelque moyen bientôt pour vous sauver.

Déja sa main l'entraîne et la soulève.
Mais à quel point la peur trouble l'esprit!
N'entendant rien de tout ce qu'on lui dit,
Palvoisin croit que *Belzébut* l'enlève,
Et cependant elle crie au secours.
Notre Amazone, en tremblant pour ses jours
Revient, la voit qui dans les airs s'élève.
Sa garde accourt. *Urbin* sous les rameaux
Bien à l'abri, repousse leurs assauts.

Malgré ses soins, son amante timide,
De sa main tombe aux mains de *Polémide*.
On abat l'arbre; et ce jeune héros,
Sans s'alarmer de ses périls nouveaux,
D'un saut léger redescend sur la terre;
Puis d'une main tenant son cimeterre,
L'autre à l'instant saisit un des flambeaux
Qu'on alluma pour le suivre à la trace,
Quand dans les airs il alla prendre place.

Son bras nerveux l'applique avec audace
Aux pavillons dressés sous ces berceaux.

Soudain les vents, en déployant leurs ailes,
Remplissent l'air de flammes, d'étincelles,
Et la fumée offusquant tous les yeux,
En tourbillons s'élève vers les cieux.
Chacun s'effraye et court à l'incendie.
Tout est troublé; *Polémide* en furie
Vole au secours : en même temps *Urbin*,
Tout au travers des tentes embrasées,
Des coups, des cris, des femmes effrayées,
Adroitement se frayait un chemin
Vers *Palvoisin*, qui, toujours éperdue,
Croit que du ciel la flamme est descendue
Pour la punir; que ces lieux consumés
Vont être en lac par le feu transformés.
Telle autrefois aux plaines d'Idumée,
Du feu du ciel une ville enflammée,
Fondit si bien, qu'à force de brûler,
En onde claire on la vit s'écouler.

Dans cet instant l'amante de Céphale
Ouvrant des cieux la porte orientale,
A chaque objet vint rendre sa couleur.
Le triste *Urbin*, pénétré de douleur,
Ne pouvant plus enlever cette belle,
Voulut d'abord qu'on l'immolât près d'elle :
Mais en pensant après tout que la mort
Le priverait pour jamais de sa vue,

Il résolut de conserver son sort.
Avant d'aller revivre au sombre bord,
Je veux, dit-il, qu'elle me soit connue.

Il ne fuit pas; il se retire, il part.
Ainsi rodant, quelquefois un renard
D'un villageois assiège la chaumière,
Guette son coq, sa poule ou son canard.
S'il voit saisir une arme meurtrière,
Ou s'il entend des chiens la voix guerrière,
Il se tient coi, tapis sous la bruyère,
Observant tout, et forcé de partir
Il ruse, il tourne, il s'éloigne sans fuir.

Tel est *Urbin* : son œil adroit épie
Tout ce qu'on fait; il soupire, il prétend,
Suivant de jour cette troupe hardie,
Avec la nuit retourner dans ce camp.
Mais le destin en ordonne autrement.

On eut bientôt appaisé l'incendie.
Chaque guerrière en hâte s'habillant,
Parle sans cesse, et dispute, et raisonne
Des accidens étranges et nouveaux
Qui, cette nuit, ont troublé leur repos.
De *Palvoisin* qui bien plus s'en étonne,
Le désespoir et le remords cuisant,
Par *Polémide* est calmé promptement.

Comme jamais cette auguste amazone

Ne s'opposait au plaisir de personne,
Elle voulut rendre au roi *Palvoisin*.
Elle estimait ce monarque de France,
Qui, franchissant le Rhône et l'Apennin,
Allait punir le brigand inhumain
Qui fait dans Naple abhorrer sa puissance.

Sans différer, dans ce noble dessein,
Servant de guide à sa guerrière troupe,
La lance en main, portant sa dame en croupe,
Vers les Français elle prend son chemin.
Et *Magdelaine*, en voyant ce grand zèle,
S'applaudissait d'avoir si bien sauvé
De *Charles huit* la maîtresse fidelle.
De mes projets, si l'un est achevé,
L'autre bientôt s'accomplira, dit-elle.
De Saint *Thomas*, pour la gloire de Dieu,
Et pour la mienne, il faut d'un trait de feu
Pénétrer l'ame, et montrer sans mystère
Ce qu'une Sainte est capable de faire.

Au bon Saint *Jean* elle commet soudain
Le doux emploi de guider *Palvoisin*;
Et ne voulant lui causer quelque ombrage,
Elle se tait sur son nouveau dessein;
Franchit les airs, et voit sur son passage
Les deux *Colonne* et *Gonzague* et *Marus*,
Qui rassemblaient, en fuyant, les vaincus;
Qui ravissaient du milieu des campagnes
Les courtisans de la blonde *Cérès*,

Et les amans de *Flore* et de *Palès*,
Et les époux à leurs jeunes compagnes;
Qui, pour chasser les vainqueurs ennemis,
Rendaient désert eux-mêmes leur pays:
Sforce percé d'une large blessure,
Par des soldats sur un cheval couché,
Craignant la mort, maudissant la nature,
Se repentant de n'avoir pas péché
Mille fois plus. La Sainte vit ensuite
Le long des bords où l'Arne au sein des mers
Porte ses flots et paisibles et clairs,
Le confesseur, le vieillard et l'hermite,
Qui, formant tous des vœux bien différens,
Guidaient *Maltide* au camp du roi des Francs.

Comme ils marchaient, au devant d'eux accourent
Six cavaliers qui bientôt les entourent.
C'est lui, dit l'un; je ne l'ai jamais vu,
Mais dès l'abord je l'ai bien reconnu.
Voilà ses yeux, son front, tous ses traits même,
C'est lui.... Non pas, répartit un second,
Notre vieillard a l'air moins moribond.
Prenons toujours, prenons, dit un troisième;
L'ordre est précis, et je tiens qu'il vaut mieux
Charger de fers cent hommes vertueux,
Cent inconnus, qu'on pourra très-bien rendre,
Que de manquer l'homme que l'on doit prendre.

A ce discours où brillait un grand sens,
Et repété depuis par vingt tyrans,

Trois cavaliers de cheval descendirent.
Le bon hermite et le vieillard s'enfuirent :
D'un pied léger *Maltide* les suivit.
Le confesseur, que l'Amour enhardit,
Des cavaliers veut fermer le passage,
Mais vainement. L'écho de ces forêts
Répète au loin le nom de *Bournarès*.
Tout est connu; c'est lui de qui la rage
A dans ce bois envoyé ces soldats;
Déja l'un d'eux poursuit, atteint, enlève
Sans s'arrêter, *Maltide* entre ses bras.
Le bon vieillard, saisissant un vieux glaive,
Veut la défendre, et reçoit le trépas.
Du corps sanglant sa tête séparée
Est mise au bout d'une lance acérée,
Et vers le fleuve on l'emporte à grands pas.

L'hermite pleure, et perd courage et prie,
Le moine jure et les excommunie;
Et ne pouvant arrêter ces brigands,
Ils maudissaient le sort et les tyrans.

Lorsque du fond des antres d'Hyrcanie,
Sur un troupeau deux tigres élancés
Portent la mort aux moutons dispersés,
Si le berger s'oppose à leur furie,
Il est leur proie, et ses chiens frémissans
Troublent les bois de leurs longs heurlemens.
Mais si ces cris du fond des bois attirent
Quelques lions, les tigres se retirent

Avec terreur, et le roi des forêts
Court les punir des meurtres qu'ils ont faits.
Tel à l'instant, aux clameurs redoublées
Que répétait l'écho de ces vallées,
A leurs regards un chevalier paraît,
L'air menaçant et la lance en arrêt.

Les ravisseurs qui craignent son courage,
En sont plus prompts à gagner le rivage.
Sur ce rivage une chaloupe était,
Un gros vaisseau sur mer les attendait.
Dans la chaloupe on entre en diligence :
Vingt matelots et quarante soldats,
Ont de *Maltide* entraîné les appas.
A son salut il n'est plus d'espérance.
Ivres de joie, et sur-tout de fureurs,
Le glaive en main ces cruels ravisseurs
S'écriant tous : oui, la voilà, c'est elle,
Forment un cercle autour de la nacelle.
On voit ainsi déployant leurs drapeaux
Mille soldats qui d'une citadelle
Bordent les murs et bravent les assauts.

Le Paladin, comme ils quittaient la rive,
Au même bord tout en courant arrive,
Pique, fend l'onde, et les suit sur les eaux;
Il les atteint; sa lance au fond des flots,
Du premier coup jette trois matelots,
En perce quatre, en renverse un huitième,
Sur deux soldats qui tombent aux pieds même

De la beauté que vengeait ce héros.

A ce grand coup chacun plein d'épouvante
Cherche à saisir cette lance sanglante,
Trente-deux mains s'y portent à la fois.
Il la retire, et loin de la nacelle
Seize guerriers emportés avec elle,
Au fond des eaux l'entraînent par leur poids.

Le Paladin la quitte; il prend son glaive :
Ses coup nombreux qu'accompagne la mort,
De cet esquif dégarnissent le bord.
Sur son cheval d'un pied ferme il s'élève,
Et dans la barque il saute au même instant.
Les matelots reculent en jurant.
Tous sont frappés d'une terreur subite.
Tous suspendus sur l'abîme des eaux,
Aucun chemin n'est ouvert à la fuite.
Les plus craintifs se jettent dans les flots.
Le reste tremble, ou se défend, et crie
Qu'à ce gendarme on arrache la vie.
Les nautoniers secondent les soldats.
L'un prend un croc, l'un saisit une rame,
L'autre un mousquet, et l'autre un coutelas.
Le chevalier que la colère enflamme
Prévient leurs coups, s'élance au milieu d'eux,
Frappe, déchire, et brise et coupe en deux
Tout ce qui s'offre au tranchant de sa lame.

Encor glacés de surprise et d'horreur,

Le vieil hermite et l'ardent confesseur
L'applaudissaient, l'excitaient du rivage,
Et priaient Dieu de servir sa valeur.
La Sainte Juive admirant son courage,
Pour le mieux voir suspendit son voyage,
Et de son bras affermit la vigueur.

De sang, de morts, de carnage entourée,
Malgré l'effroi, le trouble, la douleur,
Le désespoir de son ame attérée,
Cette beauté dont il était vengeur,
En contemplant son héroïque audace,
Ses grands exploits, sa noblesse, sa grace,
Cet air d'un Dieu confondant les humains,
Lançant la foudre et fixant les destins,
De quelque joie eut peine à se défendre.
Son cœur tremblait, son cœur était ému
D'un sentiment compatissant et tendre,
Qui jusqu'alors ne lui fut point connu.

NOTES DU CHANT IV.

(1) N'avez-vous pas été dans un couvent?

Cet épisode de *Polémide* a été composé pour détourner à jamais les mères de faire élever leurs filles dans des couvens. A cet égard il est très-moral. Ce qu'on dit ici des cloîtres n'est point une calomnie. Les femmes qui, jolies, sensibles et vives, ont passé leur première jeunesse chez des religieuses, le savent bien et n'en conviendront peut-être pas.

Un homme de lettres, mort il y a quelques années, doyen de la littérature, félicita l'auteur de ce poème d'avoir osé révéler ce secret des cloîtres. Ce doyen lui conta que dans sa jeunesse, environ soixante ans auparavant, vers l'an 1720 ou 1722, en entrant un soir dans la chambre de sa sœur, mariée depuis trois ou quatre jours, il l'entendit s'entretenant avec une de ses amies, mariée depuis aussi peu de temps. Il faisait presque nuit; il s'approcha sans bruit, curieux d'entendre si elles ne s'entretenaient pas des découvertes que le mariage avait dû leur faire faire. Il fut très-surpris de les voir comparer les plaisirs du mariage avec ceux du couvent, et s'avouer réciproquement qu'un homme leur paroissait préférable à sœur *Conception* ou à mère *Ste.-Perpétue*.

Ne pouvant se contenir dans son étonnement, il se montra, et après avoir essuyé les premières querelles que méritait son indiscrète curiosité, ils se parlèrent tous trois confidemment; sa sœur, qui l'aimait beaucoup, lui avoua que dans sept couvents où elle avait été, parce qu'on voulait la faire religieuse,

et qu'elle ne voulait pas l'être, elle s'était trouvée exposée à de semblables attaques.

Or, ce n'était ni des couvens de Paris, ni des couvens de nos provinces méridionales, mais des cloîtres d'une des provinces les plus septentrionales de la France.

Charlemagne se plaignait, dans le huitième siècle, que la vie claustrale était livrée à de semblables vices. Les capitulaires, les canons des conciles, les règles monastiques, les réformes des monastères, n'ont jamais pu empêcher les gens cloîtrés de se consoler de leurs privations par des jouissances dépravées.

Les vers de *Sapho*, dira-t-on, sont la preuve que les passions ont devancé les cloîtres, et que par-tout où le sang circule avec force dans les veines, il produit de semblables excès : c'est la faute de la nature. Je ne sais, mais il est sûr que les cloîtres ont fait connoître ces vices à des contrées et à des femmes qui les eussent toujours ignorés.

(2) Et le Boote, en chassant la grande ourse,
Vers l'horizon avait guidé sa course, etc.

On a fait plusieurs fois, dans ce poème, usage de l'astronomie. Les poètes de l'antiquité s'en servaient plus que les nôtres. La chaleur du climat engageait les peuples de la Grèce et de l'Italie à se promener souvent après le coucher du soleil. La sérénité du ciel accoutumait leurs yeux à contempler les astres. Ils connoissaient les constellations. Les noms de la plupart avaient du rapport avec les fables de la mythologie et la religion de leur pays. Les lecteurs ne demandaient pas ce qu'était *Andromède* ou *Cephée*, comme quelques personnes ont demandé à l'auteur de cet ouvrage qu'est-ce que le *Boote*?

Le *Boote* est le nom d'une constellation que les Grecs

représentaient sous la figure d'un *bouvier*, occupé à garder la grande et la petite ourse ; deux autres constellations, que les Grecs regardaient comme la nymphe *Calisto* et son fils, ainsi métamorphosés par le courroux de *Junon*, et placés dans le ciel par l'amour de *Jupiter*, auprès de l'étoile polaire, autour de laquelle elles semblent tourner.

Ces deux ourses ne se couchent jamais sur notre horizon : la grande ourse paraît quelquefois s'en approcher ; plus on va vers le midi, plus elle en paraît proche. Si l'on passe le tropique, elle se couche.

(3) Et qu'un vieux Grec échappé de Bizance
Avoit instruit

Bizance ou Constantinople fut prise, le 29 mai 1453, par les Turcs, qui l'on nommée Stamboul. Une foule de savans grecs se retira en Italie à cette époque, et y porta le goût des bonnes études qui se renouvellèrent bientôt après en Toscane. *Charles VIII* fit la conquête de Naples en 1495, quarante-deux ans après. Ainsi, *Urbin* que l'auteur représente comme un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, pouvait très-bien avoir été élevé par un Grec sorti de Constantinople, pour éviter le joug des Turcs.

(4) De *Cleveland*, de *Portmouth* et d'*Hortense*.

Noms de quelques maîtresses de *Charles II*, roi d'Angleterre, lequel en eut bien d'autres.

Ce prince, avant d'être reconnu pour roi, fut obligé, pendant les horreurs de la guerre civile, de se travestir souvent pour éviter d'être pris et mis à mort comme son père. Un jour, poursuivi de près, il monta sur un arbre touffu, et se cacha dans ses rameaux. Les soldats qui le cherchaient,

s'arrêtèrent et dînèrent sous cet arbre. C'était un chêne. Les astronomes anglais l'ont mis dans le ciel, en désignant sous le nom de chêne royale quelques étoiles qu'ils découvrirent quelque temps après.

CHANT V.

Bourbon de Vendôme est vainqueur. Il est pris. Histoire de Congobare. Tableau fidèle des mœurs depuis Archangel jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Combat naval.

O mort! ô mort! est-il vrai qu'on te craigne,
Toi que l'on brave à chaque instant du jour?
Dans les festins, aux combats, en amour,
L'homme par-tout t'affronte et te dédaigne :
En vain ta faux brille au milieu des airs ;
Ce n'est pas toi, c'est le plaisir qui règne
Aveuglément sur ce fol univers.
Dès qu'il nous parle, on devient intrépide :
Le fer, le feu, les batailles, les mers,
Et des poisons la liqueur homicide,
Et tous les traits forgés dans les enfers
Ne sont pas craints dès que sa voix nous guide.
J'ai vu souvent une femme timide,
Malgré cent yeux sur tous ses pas ouverts,
Te dédaigner, te braver avec joie,
En goûter mieux les charmes du plaisir,
Et dans son cœur en secret s'applaudir
D'être exposée à devenir ta proie.

O déïté de l'infernal séjour,
Qui peut te craindre est indigne du jour.

Des malheureux si l'on prend la défense,
Si l'on combat le vice ou l'ignorance,
Il faut franchir les piéges que tu tends,
Au nom des sots, par la main des méchans.

Le cours du fleuve et le souffle des vents
De plus en plus éloignaient du rivage
La frêle barque et les fiers combattans,
Et la beauté que disputait leur rage,
Et le vainqueur qui vengeait son outrage,
Et dont encor je n'ai pas dit le nom;
Mais mon lecteur, à son mâle courage,
A ses grands coups, voit bien que c'est *Bourbon*.

Frappant, tuant, chassant de la nacelle
Tous ces forbans, soldats ou matelots,
Et les forçant à sauter dans les flots,
Il fut bientôt seul avec cette belle.

Dans les combats livrés pour sa querelle,
Il n'avait point fixé les yeux sur elle;
Car ce guerrier, sensible et généreux,
Sans intérêt servait les malheureux.
La pauvreté, la laideur, la vieillesse
Trouvaient toujours un défenseur en lui.
Il secourait d'autant plus leur faiblesse,
Que rarement elles ont quelqu'appui.

Il croyait donc en cette grande affaire
N'avoir sauvé qu'une femme ordinaire:

Mais quand il vit des charmes plus parfaits,
Plus attachans qu'il n'en trouva jamais,
Ravi, touché, long-temps il reste en proie
A la surprise, aux transports, à la joie;
Puis il jura par ses rares appas
De la servir par-tout comme aux combats.

A sa valeur, à sa noble assurance,
Très-aisément *Maltide* reconnut
Que ce guerrier était né dans la France;
Son jeune cœur fortement s'en émut;
Et, concevant une douce espérance,
Elle accepta qu'il conduisît ses pas
Près de ce roi l'honneur des potentats.

En lui jurant pour elle de tout faire,
Il s'aperçut que la barque légère
Qui les portait sur la cime des eaux
Voguait sans guide, errante au gré des flots,
Et que, suivant le cours de la rivière,
Ils allaient être entraînés tous les deux
Au sein des mers qui s'ouvraient devant eux.

Des matelots les rames dispersées
Nageaient au loin sanglantes ou brisées;
De tout secours il se trouvait privé;
Son dernier jour paraissait arrivé.
Mais son grand cœur n'éprouvait des alarmes
Que pour l'objet qu'ont défendu ses armes.

Ah! chevalier, disait *Maltide* en larmes,

Si contre moi réservant son courroux,
Le ciel sauvait un héros tel que vous,
Je recevrais le trépas sans me plaindre.
La mort pour moi, la mort n'est point à craindre.

Non, croyez-moi, non, vous ne mourrez pas,
Lui dit *Bourbon* : ce bras, ce même bras
Qui défendait vos jours dans les combats
Peut vous sauver de la fureur des ondes.
Ces instrumens, par les arts inventés
Pour nous guider sur leurs masses profondes,
Malgré les flots et les vents irrités,
Sont loin de nous par le fleuve emportés :
Eh bien! je puis les rejoindre à la nage,
Et remontant sur ce fragile esquif,
Des flots émus rompre le cours trop vif,
Et préserver vos beaux jours du naufrage.
Braver la mort, est l'art de l'éviter.
Tant qu'on respire, et qu'on a du courage,
Rien n'est à craindre, on peut tout surmonter.

Tandis qu'il parle, et que ses mains détachent
Tous ces cordons de qui les nœuds attachent
Et la cuirasse et ces légers remparts
Qu'on inventa contre les traits de *Mars*,
Que *Magdelaine* admirant sa vaillance,
Et son génie, et sa rare prudence,
Le secondait par ses soins complaisans,
Ce dur *Janvier* qui jura que les Francs,
Ivres d'amour, privés de jouissance,

S'enfuiraient tous, ou mourraient d'abstinence,
Ne souffrit pas que ce guerrier français
Au camp du roi conduisît tant d'attraits.

Du gros vaisseau qui vomit sur ces rives
Les ravisseurs punis par ce héros,
Il inspira les hardis matelots.

De leur vieux chef les prunelles actives,
En dirigeant leurs regards enflammés
Par deux cristaux d'un long tube enfermés (1),
Virent très-bien, malgré l'espace immense
Qui du combat séparait son vaisseau,
Le fier *Bourbon* précipitant dans l'eau
Tous ces brigands : il crie aux siens vengeance ;
Il les rassemble ; et, pour mieux l'obtenir,
Sur deux esquifs en hâte il fait partir
D'autres brigands. L'air et les flots frémissent
Des mots affreux que leurs bouches vomissent.

Le chevalier, d'un bras terrible et prompt,
Reprend son glaive en disant : ils mourront.

Les deux esquifs, qu'il suit d'un œil fidèle,
Des deux côtés abordent sa nacelle ;
Un trait de feu brille sur le vaisseau,
Et du canon le bruit se fait entendre.
Des deux amans le fragile bateau
Chancèle, s'ouvre, et s'abyme sous l'eau.
Le chevalier veut en vain se défendre ;

Le bois rompu qui s'enfonce sous lui
N'offre à ses pieds qu'un inutile appui.
Ses coups sans force au hasard se répandent.
Pour l'arrêter sur lui vingt bras s'étendent :
Pris, désarmé, lié par les soldats,
Tranquille et fier, il attend le trépas.
Il plaint *Maltide :* une troupe inhumaine
Sur l'autre esquif et l'enlève et l'emmène.

On rame, on vogue, on aborde au vaisseau ;
Tel que dans l'air on élève un fardeau,
Au bout d'un cable on l'emporte mourante,
Les pieds flottans et la tête pendante.
Ses longs cheveux dans les airs dépliés,
Exprimaient l'eau dont ils étaient mouillés.

Bourbon la suit. Dans leur féroce joie,
Ces nautonniers environnent leur proie ;
L'ancre déja sort du milieu des eaux,
Et dans les airs la voile se déploie ;
Les vents légers emportent sur les flots
Bourbon, *Maltide* et ces noirs matelots ;
La terre fuit, les rives disparaissent,
De l'Apennin les montagnes s'abaissent ;
L'œil parcourant l'immensité des airs
Ne voit plus rien que les cieux et les mers.

O sort affreux ! *Maltide* frémissante
Au pied du mât paraissait expirante.
Debout, près d'elle, accablé de douleur,

Le chevalier étouffant sa fureur,
Observant tout, cherche encore en lui-même
Tous les moyens de sauver ce qu'il aime,
Et de punir ces infames brigands,
D'habits, de traits, de cultes différens,
Noirs, blancs, bronzés, jaunes, roux, olivâtres,
Chrétiens, hébreux, musulmans, idolâtres,
Ramas honteux de cent peuples divers,
Et l'abrégé de ce vaste univers (2).

De cette troupe un suranné mulâtre
Etait le chef. Sa peau flasque et jaunâtre
Laisse germer sur son horrible front,
Non des cheveux, mais une laine épaisse,
Noire, crêpée, avec un sourcil blond;
Sa barbe rousse à longs replis s'abaisse
Sous son menton; son visage inhumain
Au nègre, au blanc, à tout mortel terrible,
Réunissait, par un mélange horrible,
Les traits saillans d'un blanc Européen,
Au large nez du plus noir Africain.
Féroce, ardente, avare, sanguinaire,
Son ame sent toutes les passions
Qu'aux habitans de ces deux régions
Donna le ciel pour tourmenter la terre.

L'affreux Cyclope, habitant de l'Etna,
Fit moins de peur aux compagnons d'*Ulysse*,
Qu'à nos amans ce monstre n'en causa.
Il ne veut pas que sa faim s'assouvisse.

En les mangeant ; mais il leur déclara
Qu'à *Bournarès* il prétendait les vendre.
— Si c'est de l'or, s'écria le héros,
Que vous cherchez, arrêtez, matelots ;
Au camp français daignez plutôt nous rendre.
— Non, de par Dieu, dit le monstre en riant.
Quoi ! vous seriez un paladin de France ?
Ah ! quelle joie ! ah ! quelle récompense !...
Vive la mort, et l'enfer qui m'attend !
Je l'avoûrai, j'aime le soldat franc ;
Il tue, et pille, et viole gaîment.
Buvons nous deux, et faisons connaissance.
La mer est calme, et les vents et les flots
Aux nautoniers promettent du repos.

Il dit : soudain vingt esclaves parées
Des riches dons que ces heureux brigands
Avaient ravis à diverses contrées,
Posent près d'eux vingt flacons différens,
Montés en or, et pleins des doux présens
Que Syracuse et Chypre tous les ans
Vont recueillir sous leurs treilles dorées.

Prenez, buvez, rappelez vos esprits,
Dit le corsaire ; et, plein de confiance,
De votre roi contez-moi la vaillance.
Rien ne l'arrête ; il bat ses ennemis,
Franchit les monts, renverse les murailles.
Racontez-moi ses exploits si hardis :
J'aimai toujours les récits de batailles.

— Non, faites mieux ; armez, armez mon bras,
Repart *Vendôme*, et vous verrez vous-même
Comme un Français se conduit aux combats.
— Cette réponse est d'un mérite extrême,
Dit le brigand ; *Bournarès* la saura,
Et votre prix encor s'en accroîtra.
— Par quel excès de zèle ou de colère
Aimez-vous mieux préférer, sans raison,
L'or de ma vente à l'or de ma rançon ?

— Pourquoi ? grand Dieu ! pourquoi je le préfère ?
Ah ! chevalier, ce cruel *Bournarès*
Est le seul homme assez vil sur la terre
Pour protéger les crimes que j'ai faits.

Parlant ainsi, son épaisse paupière
Devint humide, et la rougeur perçant
Les longs replis de son front jaunissant,
On vit briller sur son affreux visage
Le désespoir, et la honte, et la rage.

Bourbon frémit, et prompt à s'attendrir,
Il espéra que ce monstre sauvage,
Frappé d'horreur, ému de repentir,
Le rendrait libre, et pourrait consentir
A délivrer la beauté qui l'engage ;
Quand repoussant sa prière et ses vœux,
Il répartit : vous me trouvez barbare ;
Ah ! chevalier, connaissez *Congobare*,
En bute aux traits du sort le plus affreux,

Né pour haïr, et sa propre existence,
Et les humains qui, depuis son enfance,
L'ont tourmenté, persécuté, trompé.

Loin d'eux pourtant, sur un roc escarpé,
Au sein des mers j'ai reçu la naissance.
Sur ce rocher les flots s'amoncellans,
Avaient jeté ma mère évanouie.
Mais la nature, en ces tristes momens,
Active encor, m'arracha de ses flancs.
Mon premier cri la rendit à la vie.
La nuit, les vents, la foudre, les éclairs,
Fendant les cieux, répétés par les mers,
Versaient par-tout l'horreur et l'épouvante.
Ma mère, hélas! déchirée et sanglante,
Veillait sur moi : ses larmes m'inondaient,
Et dans le temps même où ses mains nouaient
Ce long cordon, source de notre vie,
Et de mon sang empêchaient la sortie,
Ses yeux cherchaient si l'onde en s'élançant
N'offrirait point à sa vue affaiblie
Le corps glacé de son époux mourant.

Or son époux, ou plutôt son amant,
Noir, plein de feu, plus luisant que l'ébène,
Né roi des Noirs, voisins des Hottentots,
A l'autre bout de la terre Africaine,
N'eut jamais dû rencontrer sur les flots
Près de l'Asie, aux rochers de Paros,
Une beauté de race européenne;

Fille d'un Czar, née au sein des frimats,
Près d'Archangel : la neige éblouissante,
Et les glaçons de ces tristes climats
N'égalaient point sa blancheur éclatante.

Le jour brillant qui fait évanouir
La sombre nuit, beaucoup moins en diffère
Que de ce roi ne différait ma mère.
Jamais amans ne durent moins s'unir.
Mais vous savez que la main de la guerre
A confondu les peuples de la terre :
De son pays elle arracha mon père.
Surpris, vaincu, vendu par ses voisins,
Et revendu, passant de maître en maître,
Il parcourut cent États Africains;
Vers l'Équateur, esclave d'un vieux prêtre,
Qui fait au Nègre adorer un serpent,
Il fut chargé de garder l'éléphant
De ce pontife, et bientôt son courage
En disposa pour sortir d'esclavage.

Monté sur lui, dans des déserts brûlans,
Il s'avançait, et cherchait un passage
Vers le midi. Des fleuves, des torrens,
Des monts, des lacs, des sables trop ardens,
Sur-tout la peur de retrouver encore
L'infâme joug d'un maître qu'il abhorre,
Malgré ses vœux le contraignent enfin
A diriger vers le nord son chemin.

Bientôt tout change au ciel et sur la terre.

Il voit la nuit des astres inconnus,
Et du soleil la brillante lumière
Incline l'ombre en un sens tout contraire (3).

Il cherche en vain; il ne reconnaît plus
Le nord, le sud, le couchant, ni l'aurore.
Marchant toujours, et s'égarant encore
Dans ces déserts, il ne trouva long-temps
Que des lions, des singes, des serpens.
A ses regards il vit enfin paraître
Des hommes blancs, ou plutôt basannés,
D'épais turbans et de robes ornés.
Il ne put donc d'abord les reconnaître
Pour des humains : les peuples qu'il a vus
Jusqu'à ce jour sont noirs et vont tout nuds.
De gros mulets, chargés d'un lourd bagage,
Étaient près d'eux : leurs rapides chameaux
Au col si long, aux bosses sur le dos,
Aux larges pieds, l'étonnent davantage.
L'effroi le prend, il s'éloigne, on le suit,
De vingt éclairs la clarté l'éblouit;
Son éléphant tombe mort sur la terre :
A cette chute, à la flamme, à ce bruit,
Il crut ouïr les effets du tonnerre.
On le garotte, on entraîne ses pas
De ces déserts aux rochers de l'Atlas.

S'il vit alors d'un œil plein de surprise
Entre des tours une cité comprise,
Plus de surprise encor troubla ses sens,

Lorsque, bientôt vendu par ces marchands,
Les fers aux pieds, conduit sur un navire,
Il vit ses mats, ses voiles, ses canons,
Sa banderolle et tous ses pavillons;
Lorsqu'au milieu du maritime empire,
Jouet des vents, il vit pour se voler
Ces vils humains déployant leur génie,
Se déchirer, se noyer, se brûler,
Et cultiver l'art d'arracher la vie.

Dans un combat livré près de l'Asie,
On mit aux fers vingt chevaliers chrétiens,
Deux moines turcs, six femmes assez belles.
Plaignant leurs maux, partageant leurs liens,
Les consolant, il apprit qu'une d'elles
Naquit d'un Czar, dont la rare valeur
Prit, détrôna, tua l'usurpateur
Qui fit mourir le Czar empoisonneur
D'un autre Czar, qui, pour monter au trône,
Avait d'un autre envahi la couronne.
La fille enfin de ce dernier vainqueur,
Près d'Archangel vit égorger son père,
Et violer et sa sœur et sa mère.
Dans un traîneau sur la neige volant,
Pendant la nuit ses amis la sauvèrent.
Aux Polonais leurs mains la confièrent.
Les Polonais bientôt s'entr'égorgèrent
Au nom des lois, pour choisir librement
Un roi sensé, qui régnât justement.
Mais tout-à-coup arrivent les Tartares;

Tout est ravi soudain par ces barbares,
Coupant les bois, abattant les maisons,
Détruisant tout, ne laissant que la terre.
Chiens, chevaux, bœufs, femmes, filles, garçons,
Saisis, liés par leurs mains sanguinaires,
Jetés ensemble, ensemble confondus,
Restent long-temps sur la terre étendus.

A leur départ, avec eux entraînée,
Du triste Czar la fille infortunée
Est mise en vente au milieu d'un marché,
Près d'Oczacow, sur les antiques rives
Du Borysthène, entre mille captives.
L'eunuque noir d'un prêtre débauché,
La voit, l'observe, et long-temps examine
De ce beau corps tous les appas naissans,
Qu'on offre nuds à ses regards perçans.

Content de tout, le marché se termine,
Et dans les murs par *Constantin* bâtis,
Il la conduit au sérail du dervis (4).
Or ce dervis voulant, selon l'usage,
Faire à la Mèque un saint pélérinage,
La belle Russe aussi fut du voyage.
Il s'embarqua pour passer à Memphis.
Ces chevaliers, des Imans ennemis,
Les ayant pris, sont pris par le corsaire
Qui, sur son bord, avait mon triste père.

Le prince Caffre et la fille du Czar

S'étant ainsi l'un à l'autre fait part,
Et des grandeurs que tous deux possédèrent,
Et des malheurs qui les leur arrachèrent,
Tous deux d'abord maudirent leurs destins,
Et la nature, et ces rois dont la rage,
Du monde entier fait un champ de carnage,
Et plus encor tous ces lâches humains,
Laissant régner de pareils souverains.

A leur courroux des plaintes succédèrent;
Puis de leurs yeux des larmes s'échappèrent;
Puis de leurs maux tous deux se consolèrent :
Puis je naquis. De ce rocher affreux,
Où commença mon destin malheureux,
Deux jours après des chrétiens m'enlevèrent :
Leurs aumôniers soudain me baptisèrent.
Deux jours après un Arabe nous prit,
Et sans délai l'Iman me circoncit.
Au port d'Alger un marchand nous vendit.
Le gouverneur dans son sérail nous mit,
Ma mère et moi. Le cruel prétendit
Me faire eunuque, et ses gens disposèrent
Les instrumens. O bonheur imprévu !
Quand tout fut prêt, ses sujets l'égorgèrent;
Tout son sérail fut bientôt revendu.

Mes premiers ans ainsi se consommèrent
Dans l'esclavage. Enfin désespéré,
Las de souffrir, et de rage enivré,
Fuyant les fers d'un tyran abhorré,

Je résolus d'être tyran moi-même.
Pour me venger de mon malheur extrême,
Je dévastai les rivages d'Alger.
Bientôt après j'attaquai tout sur mer,
Des bords du Nil aux confins de l'Espagne.

Avez-vous vu des aigles, des milans,
Du haut des airs fondre dans la campagne,
Sur des troupeaux, et dans leurs nids sanglans
Porter leur proie, et braver la colère
D'un peuple entier, levant les mains aux cieux,
Et les suivant vainement de leurs yeux?
C'était ainsi qu'avides de mal faire,
De notre bord nous descendions sur terre,
Ravissant tout alors qu'on nous fuyait,
Et prompts à fuir lorsqu'on nous résistait.

Mais ce vaisseau, bois léger et fragile,
S'use et se brise; il nous faut un asyle
Où nous puissions le radouber en paix.
Je n'en ai plus qu'auprès de *Bournarès*.
J'évite donc de m'attirer sa haine.
Il m'a chargé de remettre à ses vœux
Cette beauté dont il est amoureux.

O chevalier! vainement généreux,
Vous la suivrez dans sa nouvelle chaîne.
Vos maux sont grands; les miens sont plus affreux.
Moi qui jamais n'eus un seul jour heureux;
Bravant les flots, et le fer, et les flammes,

Toujours armé, toujours cherchant en vain
A triompher des rigueurs du destin,
J'ai possédé plus de trois mille femmes;
J'ai sur mon bord cent compagnons ardens,
De mes plaisirs témoins ou confidens;
J'ai dans cent lieux remporté la victoire:
Et cependant, ô fureur! ô regrets!
O désespoir! je n'ai connu jamais
Ni l'amitié, ni l'amour, ni la gloire,
Et je maudis ma vie et mes succès.

Comme il parlait, une voix de tonnerre,
Du haut des mâts leur cria: guerre, guerre.
Chacun se lève, et l'œil perçant les airs,
Avec effroi parcourt les flots déserts.
Vers l'horizon où la liquide plaine
Touche la nue et s'en distingue à peine,
On aperçoit un point flotter sur l'eau.
Ce point blanchit, il s'élève, il s'augmente;
On reconnaît les voiles d'un vaisseau,
Ses mâts, sa poupe et sa proue écumante.
Tel un vautour qui plane au haut des cieux,
Paraît d'abord un point noir à nos yeux;
Mais s'il s'abaisse, on distingue ses ailes,
Son bec terrible, et ses serres cruelles.

Déja des vents le soufle impétueux,
De ce corsaire approche le navire,
Prêt à combattre, armé pour le détruire.
Un long éclair s'élève sur son bord;

D'acier brûlant une masse pesante
Franchit les airs, arrive avec la mort.
On lui renvoie une masse effrayante
De plomb, d'airain, de salpêtre, de fer,
Qui vole au loin, qui s'écarte dans l'air,
Qui sur les mâts, les voiles, les cordages,
Porte la flamme et répand les ravages.

Le fer, le feu, la mort volaient sur l'eau.
Le chef prudent de la troupe homicide
Fait enfermer et *Bourbon* et *Maltide*
Loin du combat, dans le fond du vaisseau.
Elle pâlit, et *Vendôme* s'écrie :
Quoi! Ces Français prodigueront leur vie
Pour nous sauver, et pendant ces combats
Mon bras oisif ne les défendra pas!
Il veut briser la porte qui l'enferme,
Il la saisit déja d'une main ferme.
Le retenant, le pressant dans ses bras,
Sa tendre amante, effrayée, éperdue,
Et d'une voix craintive, interrompue,
Lui répétait, ne m'abandonnez pas.

Dans ce moment, frappé d'un coup terrible,
Le vaisseau tremble et frémit sous leurs pas.
Des cris plus grands, un fracas plus horrible
Se font ouïr. L'un par l'autre heurtés,
Les deux vaisseaux, en passant arrêtés,
Sous cent grapins jetés des deux côtés,
Restent unis sur les flots agités,

Et par les vents sont emportés ensemble.
Des deux côtés le soldat se rassemble,
Bravant, lançant, et recevant la mort.
Avec fureur chacun défend son bord :
Sur l'autre bord chacun cherche un passage;
La ruse et l'art secondent le courage.
C'est peu des traits et des glaives croisés
Dont les soldats par-tout sont repoussés :
L'air est rempli de grenades volantes,
Versant le feu, se brisant en éclats,
Sur ces guerriers en foule retombantes,
Et répandant le trouble et le trépas.
Nul ne peut fuir : la peur se tourne en rage;
Des ennemis et des flots entourés,
Les combattans s'acharnent davantage.
Le désespoir augmente le carnage.
Ces matelots, ces soldats massacrés,
Ces traits brûlans et coupant les cordages,
Ces mâts rompus, ces voiles qui tombaient,
Le bruit aigu des pompes qui jouaient,
Les cris, les vents, les armes, les ravages,
Les flots couverts de débris et de feux,
Réunissaient ce qu'ont de plus affreux
Tout à la fois la guerre et les naufrages.

Dans ces dangers, *Bourbon* désespéré,
Entre la mer sous ses pieds entr'ouverte,
Et ce combat sur sa tête livré,
N'attend plus rien qu'une infaillible perte.
Il s'indignait; son œil étincelant

Parcourt cent fois l'étroite et sombre enceinte
Qui l'enfermait, et bientôt se fixant
Sur la beauté, tendre objet de sa crainte,
Par la terreur dont elle était atteinte,
Il sent encor redoubler son horreur.

Il essayait de calmer ses alarmes;
Entre ses bras, la pressant sur son cœur,
Par ses baisers il essuyait ses larmes.
— Ah chevalier!... Ah! nous allons périr,
S'écriait-elle. — Objet rempli de charmes,
Pour vous sauver que ne puis-je mourir!
Mais enfermé, sans liberté, sans armes,
J'attends la mort. Que dis-je? Justes cieux!
M'en croirez-vous? Ne perdons point courage;
Que ces momens de trouble, de carnage,
De désespoir, soient des momens heureux.
Qu'importe ici les combats et la rage
De ces brigands l'un sur l'autre acharnés?
Mon cœur brûlant respire la tendresse;
S'il faut mourir, mourons, mais dans l'ivresse
Des doux transports des amans fortunés.

Disant ces mots, il l'embrasse, il la presse,
Il veut jouir. Ce Dieu tendre et puissant
Qui trouble tout, qui mêle en se jouant
Aux voluptés la fureur et les armes,
Les ris aux pleurs et l'espoir aux alarmes,
Le rend encor plus vif et plus pressant;
Et *Magdelaine*, en ce péril extrême,

Applaudissant à sa valeur suprême,
A cet esprit incapable d'effroi,
Toujours présent, toujours maître de soi,
Pour récompense attendrit son amante,
Calme ce cœur que glace l'épouvante,
Des doux desirs y répand la chaleur,
Et d'une main adroite, bienfaisante,
Elle découvre et ce sein enchanteur,
Et ces appas dont sa jeune innocence,
Ignore encor l'usage et la puissance.
Ils sont livrés sans voile, sans défense,
Aux attentats du Dieu déprédateur
De ce trésor que garde la pudeur.

Janvier frémit, il redouble en sa rage,
Les cris, les feux, les meurtres, le ravage,
Et tous les maux qui règnent à l'entour.
N'entendant rien, n'écoutant que l'Amour,
L'heureux *Bourbon*, rempli d'impatience,
Fier, intrépide, animé, plein d'ardeur,
De son amante attendrissait le cœur,
Calmait l'effroi, forçait la résistance,
Et bravait tout, près d'entrer en vainqueur
Dans ce beau sein, séjour de l'innocence,
Où n'a jamais pénétré le plaisir,
Et dont à peine approcha le desir.

NOTES DU CHANT V.

(1) En dirigeant leurs regards enflammés
Par deux cristaux d'un long tube enfermés.

Ceci est un anachronisme. Les lunettes d'approche n'étaient point encore inventées. Elles ne le furent qu'au commencement du dix-septième siècle. *Galilée* les perfectionna, et on lui en attribua l'invention : après bien des recherches, le nom de l'auteur de cette belle invention est resté inconnu, ou du moins très-problématique.

(2) Ramas honteux de cent peuples divers.

La plupart des vaisseaux corsaires qui courent la Méditerranée, offrent ce mélange d'hommes de toutes les nations et de tous les cultes.

Un philosophe est bien étonné de la facilité avec laquelle les brigands se rassemblent et s'associent pour se livrer à tous les crimes. Ils ont plus de mal, ils courent plus de dangers, ils mènent une vie plus dure et plus pauvre que s'ils vivaient honnêtement sur terre d'un travail journalier ; ils périssent presque tous misérablement et long-temps avant d'avoir atteint la vieillesse ; cependant, ils s'attachent à cette vie. La paresse et la débauche semblent les dédommager de toutes leurs peines.

(3) Il voit la nuit des astres inconnus,
Et du soleil la brillante lumière
Incline l'ombre en un sens tout contraire.

Peu de lecteurs ignorent sans doute que dans nos climats,

ainsi que dans les autres pays situés entre le tropique du cancer et le pole arctique, tous les jours, à midi précis, l'ombre est inclinée au nord; tandis que dans tous les climats situés entre le tropique du capricorne et le pole antarctique, l'ombre est tous les jours à midi inclinée au sud. L'ombre, entre les deux tropiques, varie d'une saison à l'autre, tandis que sous l'équateur, le jour des équinoxes à midi, il n'y a point d'ombre : parce que, les corps étant éclairés perpendiculairement, l'ombre se cache sous eux. De sorte que si l'ombre était inclinée la veille vers le sud, le lendemain elle l'est vers le nord. Ainsi ce prince Caffre est supposé avoir passé l'équateur vers le temps des équinoxes. Quant au vers,

Il voit la nuit des astres inconnus,

tout le monde sait que quand on a passé l'équateur, on voit se coucher toutes les constellations du pole dont on s'éloigne, et se lever toutes celles du pole dont on s'approche. Ainsi ce roi vit briller pour la première fois les deux Ourses, le Dragon, Persée, Céphée, Andromède, et il perdit de vue la Dorade, le Poisson-Volant, l'Hydre, le Caméléon, la Colombe, le Pan, etc. Ce qui dut d'autant plus l'étonner, que dans les plaines de sable dont presque toute l'Afrique est couverte, on se conduit comme sur mer par l'observation des étoiles.

(4) Il la conduit au sérail du dervis.

L'auteur aurait dû dire au *Harem* du dervis, car les dervis n'ont point de sérail : le sérail est le palais du grand-seigneur, le louvre de Constantinople. Mais tout le monde a un harem, puisque le harem est l'appartement des femmes. Comme ce

mot est dur, les poètes français ont pris le mot de *sérail* dans l'acception de *harem*. Ainsi *Piron* a dit :

Mais c'est l'eunuque au milieu du sérail.

Ainsi *Voltaire* a dit :

Allons, que le sérail soit fermé pour jamais.

Et *Racine*, qui a bien strictement placé dans sa tragédie de *Bajajet* la scène dans l'appartement des femmes, a fait dire à Roxane :

Sortez ; que le sérail soit désormais fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

L'auteur de ce poème a dit *au sérail du dervis*, malgré l'opinion où l'on est dans notre occident que les moines turcs ne se marient pas plus que les moines chrétiens. Il est bien vrai que des quatre ordres de dervis ou dervishes, il y en a trois qui ne se marient pas. Les *mevelevi* se contentent, pour mériter le ciel, de pirouetter avec une telle agilité et une telle force, qu'ils en deviennent extrêmement agréables à Dieu, et qu'ils gagnent beaucoup d'aumônes. Les *kadri* jeûnent, ils se macèrent, ils dansent en criant *dieu*, *dieu*, ou plutôt *alla*, *alla*, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigues et trempés de sueur. Les *seyahs* courent les champs ; ils mendient sur les chemins et à l'entrée des villages, avec un zèle et une vigueur qui ne permet pas toujours de refuser ce qu'ils demandent. Mais les *bektashi* croient qu'on peut très-bien plaire à Dieu, en couchant avec une femme, ou même avec quatre. Ils se marient, ils vivent paisibles, ils sont les plus sages de tous les moines mahométans. Donc le dervis dont il est ici question était de l'ordre des *bektashi* ; donc notre auteur n'a point de tort : c'est ce qu'il fallait démontrer.

CHANT VI.

Fin du combat naval. Charles s'approche de Rome. Maltide et Bourbon de Vendôme sont sauvés par un pêcheur. Séjour dans sa cabane.

Jeunes beautés qui lisez cet ouvrage,
Ecoutez-moi : si par bonheur encor
Vous conservez ce bijou, ce trésor,
Qu'on connaît peu, qu'on nomme pucelage,
N'en faites pas étourdiment usage.

Ce beau trésor est un vrai talisman ;
Le sort du monde et le vôtre en dépend.
Ainsi jadis, au temps du premier homme,
L'arrêt sensé du maître des destins
Avait voulu que le sort des humains
Fût à jamais dépendant d'une pomme.
L'exemple d'*Eve* est toujours séduisant ;
Nous aimons tous ce que le ciel défend :
Mais vous savez que fille, pour bien faire,
Très-rarement doit imiter sa mère ;
Sur ce bijou veillez donc prudemment.

Vous me direz : le garder, c'est folie ;
A quoi sert-il ? sa perte est son emploi :

Nul ne le nie. Oui ; mais écoutez-moi,
Jeunes beautés : si la vestale *Ilie*,
De son saint temple observant mieux la loi,
Avait toujours gardé son pucelage,
Rome jamais n'aurait détruit Carthage.
Si *Jeanne d'Arc* avait perdu le sien,
Au joug anglais la France assujettie
N'eût de ses lis vu la tige fleurie
Sous les enfans de son roi très-chrétien,
Couvrir au loin l'Espagne et l'Italie ;
Et si *Marie* eût employé le sien,
Tout l'univers serait encor païen.
Que faire donc ? Je ne décide rien :
Mais si long-temps on ne peut le défendre ;
De vos amans choisissez le plus tendre,
Le plus discret, non pas certainement
Pour lui donner ce bijou si charmant.
Mais pourquoi donc ? Pour le lui laisser prendre ;
Car on prétend que ce bijou de prix
Vaut moins donné, qu'il ne vaut étant pris.
Je n'en sais rien : peu furent mon partage,
Ceci soit dit. Poursuivons mon ouvrage,
Et reprenons le fil de mes récits.

Dans le péril où se trouvait *Maltide*,
Saint *Nicolas* était son protecteur.
Gardien zélé de la pudeur timide,
Il a l'emploi de conserver l'honneur
De toute belle, et d'en livrer la fleur
Intacte et pure au Dieu de l'hyménée,

Qui doit lui seul, comme on sait, la cueillir.
Or cet emploi n'est facile à remplir ;
Car, en s'ouvrant sur sa tige inclinée,
Premier amour des Zéphirs caressans,
La primevère est moins environnée
Des ravisseurs qu'éveille le printemps.

Pour la sauver de leur troupe obstinée,
Souvent le Saint jette un œil curieux
Sur ces feuillets obscurs, mystérieux,
Où des humains on lit la destinée.

Or dans le temps où le roi des Français
Osa franchir des Alpes les sommets
Pour subjuguer l'Italie étonnée,
Le Saint y lut que le cultivateur
Qui de *Maltide* enleverait la fleur,
Chéri, vanté, vainqueur dans cent batailles,
De Naple un jour forcerait les murailles,
Et que ses fils, montés au rang des rois,
Tiendraient rangés vingt peuples sous leurs lois.

Mais vous savez que le destin s'explique
Assez souvent en style énigmatique ;
Si qu'en tout temps on discerna fort mal
Le contenu de ce livre fatal.

En vain le Saint sur chaque mot s'applique ;
Il ne peut voir si la plaine italique
Engendrera ce héros dans son sein,

Ou si, naissant de quelque ultramontain,
Il sera Turc, ou Français, ou Germain;
Si cette belle à la vertu nourrie,
Victime un jour d'un moment de folie,
Aura sa fleur par quelque amant ravie,
Soit au sortir d'un festin ou d'un bal;
Ou si toujours à la raison soumise,
Passant en pompe et d'un pas très-légal,
Des saints autels dans le lit nuptial,
Elle en fera le présent virginal,
Conformément aux ordres de l'église,
En s'acquittant du devoir conjugal.

N'en pouvant pas apprendre davantage,
Le Saint jura que jamais cette fleur
Ne s'ouvrirait qu'à la douce chaleur
Des saints rayons d'un benoît mariage;
Qu'aucun héros, quel que fût son labeur,
De la cueillir n'aurait jamais l'honneur,
A moins que l'Arne, ou le Tybre lui-même,
Ou quelques-uns des fleuves dont le cours
De l'Apennin arrose les contours,
N'eût fourni l'eau versée à son baptême.
Car il prétend que de si grands destins
Ne sont pas faits pour des ultramontains;
De cette fleur les parfums symboliques,
En s'exhalant, doivent rendre aux Romains
Et leur splendeur et leurs vertus antiques.

Depuis qu'il eut proféré ce serment,

Le Saint devint encor plus vigilant.
Pour préserver sagement cette belle,
Tout étranger fut banni d'auprès d'elle;
Il l'arracha des mains de *Bournarès*:
Dans un désert il cacha ses attraits.
Or s'il sauva son aimable innocence
En tous les temps, en toute circonstance,
On peut juger que sa rare prudence
Ne permit pas qu'en ce jour un Français
Introduisît le goût de la science
Dans ce cœur neuf privé d'expérience,
Et détruisît ainsi tous ses projets.

De ce Français en contemplant l'audace,
A peine il peut modérer son courroux :
De vingt canons il dirige les coups
Contre les flancs du vaisseau qu'il fracasse;
Si qu'au moment où *Bourbon* dans ses bras
Tient tant d'attraits, les ondes élancées
Entre les joints de deux planches brisées,
De son amante inondent les appas.
Au même instant, d'une épaisse fumée
Il sent venir la vapeur enflammée,
Et sur sa tête étincellent des feux.
Ainsi, dit-on, dans ces jours trop affreux
Où de l'Etna la fureur se ranime,
Le voyageur, en parcourant sa cime,
Voit sous ses pieds des sources s'entr'ouvrir,
Et sur son front, où siége l'épouvante,
Rouler la flamme, et les cieux se couvrir

Des noirs torrens d'une cendre brûlante.

Nul voyageur dans ce triste séjour,
Ne s'enivra des douceurs de l'Amour.
Et du héros l'ardeur impatiente
Cède au desir de sauver son amante.
Entre ses bras il l'emporte soudain;
De ce réduit la porte consumée
N'oppose plus un terme à son chemin....:
Entouré d'eau, de flamme, de fumée,
Il court, il monte : ô ciel! ô jour affreux!
Spectacle horrible! amans trop malheureux!
Que ferez-vous? quelle main salutaire
A ce péril, hélas! peut vous soustraire?

Le vaisseau franc, en cent endroits brisé,
Fuyait au loin ce navire embrasé.
Dans un esquif le cruel *Congobare*
S'en éloignait avec vingt matelots;
Tous les soldats quittés par ce barbare,
De peur du feu s'élançaient dans les flots;
Tous à la nage ils suivaient la nacelle :
Les plus dispos l'entouraient, l'empoignaient,
Et d'y monter en foule s'efforçaient.
Le noir pirate et sa troupe cruelle,
Sourds à leurs cris, frappaient, les poignardaient,
Morts ou vivans dans l'eau les rejetaient,
Et du navire en hâte s'écartaient.

Sur ce vaisseau *Vendôme* et son amante

Sont restés seuls. La flamme dévorante
Autour des mâts et des vergues s'étend,
Fait écrouler les hunes, les cordages,
Et jusqu'au ciel en fureur s'élevant,
Noircit les airs et rougit les nuages.

Les pavillons, les voiles s'embrasans,
En longs replis agités par les vents,
Sèment au loin d'étincelles brûlantes
Les noirs sillons des ondes frémissantes.
Le feu s'anime; il gagne en serpentant
Les magasins de la poudre fatale
Qu'un moine noir sur la rive infernale
A dérobée au foyer de Satan.
Moine toujours fut docte en l'art de nuire.

En mille éclats ce fragile navire
Allait sauter : mais le héros français,
Qu'aucun péril n'embarrassa jamais,
De ses deux mains saisit soudain sa belle,
L'élève en l'air, la jette au sein des flots,
La suit des yeux, et se lance auprès d'elle;
Son bras tendu la soutient sur les eaûx,
Le vaisseau part; et les cieux s'obscurcissent
Par ses débris dont les airs se remplissent,
Et qui bientôt, sur l'onde, en retombant,
Couvrent de feu *Maltide* et son amant.
Un mât brisé, brûlant, éteint à peine,
Fumant encor sous le flot qui l'entraîne,
Poussé près d'eux, est saisi par *Bourbon*.

Sur cet appui *Bourbon* place sa belle,
Et de ses yeux l'inquiète prunelle
Parcourt cent fois le tranquille horizon.

Aucun rocher ne se montre à sa vue;
Des vastes cieux la superbe étendue
Par-tout des mers couvre l'amas profond;
De toutes parts règne au loin le silence;
Déja la nuit rapidement s'avance,
Et sur la terre étend son voile obscur;
L'air est serein, le ciel brillant et pur.
L'une et l'autre *Ourse*, *Andromède*, *Céphée*,
Et le Dragon que combattit *Persée*,
D'un pas égal s'élevant sur les airs,
Et réfléchis par le cristal des mers,
Font un spectacle et pompeux et paisible,
Qui remplit l'ame, et qui, dans d'autres temps,
Par sa douceur eût charmé nos amans,
Mais qui pour lors ne leur parut qu'horrible:
Le calme même était pour eux terrible.

Anéantis dans cette immensité,
Tous deux croyaient la mort inévitable:
Mais du héros le courage indomptable
Songe à soustraire encor cette beauté
A cette fin déplorable et cruelle.
Il la soutient, il est assis près d'elle,
Et détachant d'une hâtive main
Le voile blanc qui couvre son beau sein,
Son bras qu'il tend, pour ressource dernière,

L'élève en l'air ; il se flatte, il espère
Que des Français ce signal étant vu,
Par eux bientôt il sera secouru.

Il se trompait ; toujours prompt à leur nuire,
Janvier loin d'eux entraînait ce navire.
Pour leur trépas à tout il a pourvu.
Fier de leur perte, et ne pouvant s'en taire,
Il monte au ciel s'en vanter à Saint *Pierre*.
Puis d'un vol prompt, autour du camp Français
Il court, il rode, il écarte les belles,
Des tendres cœurs il fait des cœurs rebelles ;
Et tels étaient son art et ses succès,
Qu'il a rendu, jusqu'aux laides, cruelles.
De *Palvoisin* redoutant les appas,
Bien loin de *Charle** il arrête ses pas.

De ses attraits conservant la mémoire,
Ce jeune roi désespéré, confus,
Avec dépit remportait la victoire,
Mettait aux fers ses ennemis vaincus,
Et tristement acquérait de la gloire.

Pour dissiper un peu son humeur noire,
Un antiquaire avec soin lui montra
Le champ qui fut la cour de *Porsenna*,
Un médaillon, des châsses, des reliques,
Et les débris de cent palais antiques :
Puis dans Sienne un dévot le conduit ;
Il fut logé dans ce couvent bénit,

*

Où *Catherine* épousa *Jésus-Christ*,
Où ne voulant se faire reconnaître,
Ce bon *Jésus*, sans scandale et sans bruit,
Dans sa cellule entra par la fenêtre,
Pour consommer cet hymen clandestin,
Et s'incarner dans son pudique sein.
Un peut plus loin *Charles* vit la chapelle
Où Dieu lui-même, en arsenic changé,
Par *Henri sept* fut aussitôt mangé.
Saint *Bernardo*, des dévots le modèle (1),
Fit ce miracle; et *Charle* édifié,
Voyant le peuple applaudir à son zèle,
Parut content, et n'était qu'effrayé.

Mais son grand cœur peu capable d'alarmes,
N'en fait pas moins tout trembler sous ses armes.
Déja le Tibre a, du fond de ses eaux,
De nos Français aperçu les drapeaux;
Autour de lui ses nymphes sont en larmes.
Rome frémit; le Saint Père à l'autel,
Et prêche, et prie, et ment au nom du ciel.
Ses trois bâtards, et la jeune maîtresse
Qui depuis peu ranima sa vieillesse,
Au fort Saint-Ange en hâte s'enfuyaient.
Les cardinaux avec eux s'enfermaient.
Près de ce fort déja se rassemblaient
Tous les héros dont la mâle énergie
Voulait chasser les Français d'Italie.

Surpris encor d'avoir été vaincus,

Ces grands guerriers, pour n'être plus battus,
Se retranchaient; opposant pour barrière
Des pieux épais, ou quarrés, ou pointus,
De longs fossés, peu creux, mal défendus,
Par un rempart de cailloux et de terre.
Les habitans de la céleste sphère,
Que le destin dès long-temps divisait,
S'intéressaient à cette horrible guerre.

L'ardent *Janvier*, dont le sang bouillonnait,
Les assurait que les guerriers de France,
Blêmes, défaits, maigris par l'abstinence,
Périraient tous avant de parvenir
Aux murs de Rome, et d'avoir du plaisir;
Qu'on ne devait douter de son oracle,
Que *Nicolas* du sexe répondait,
Et que déja lui-même il préparait
D'autres ressorts exprès pour ce miracle.
La Jalousie à sa voix s'avançait
Pour enlever aux guerriers de la France
Ce qui soutient leur virile espérance.

Le bon *Denis*, qui près de *Charle* était,
Pleurait de voir une si belle armée
Languir de soif et mourir affamée.
Des généraux, du roi, des grands seigneurs,
Il guide en vain les adroits pourvoyeurs.
Janvier trompant toujours sa vigilance,
Prive le camp de toute subsistance;
Et *Prentatous* fit en cette occurrence

Fort à propos un sermon sur les mœurs,
Sur le martyre et sur la continence.

Des pavillons qu'ornaient les lis de France,
L'Amour s'était quelque temps écarté.
Sensible et tendre, il n'avait pas quitté
Dans leur danger et *Bourbon* et *Maltide*;
Car il aimait cette beauté candide,
Dont le cœur simple, exempt de passion,
Ne connaissait rien de lui que le nom.
Il chérissait ce héros intrépide,
Dont l'ame ferme avait avec fierté
Plus d'une fois à ses traits résisté.
Il s'était donc promis de les soustraire
A Saint *Janvier*, sur-tout à *Nicolas*,
Ce dur geolier des féminins appas.

Avec les Saints s'il fut toujours en guerre,
En paradis il n'en habite aucun
Qui soit pour lui plus dur, plus importun,
Que ce gardien de la tendre innocence,
Dont tout le soin et toute la science
Est de garder ce qu'on doit perdre un jour:
Trésor charmant que réclame l'Amour,
Dont la nature avait fait son partage,
Dont à lui seul on devrait faire hommage,
Et que ce Saint, ennemi du plaisir,
Toujours surveille et cherche à lui ravir,
Pour en doter le Dieu du mariage.

Voulant sauver ces amans du naufrage,

Le tendre Amour profite du moment
Où de la Nuit le char à l'occident
Se précipite ; où l'aube en se montrant
Blanchit les cieux, éclaire l'orient,
D'un peu de brume épaissit l'atmosphère ;
Où cent pêcheurs de leur barque légère,
En divers sens sillonnent l'onde amère.
Ce Dieu fait voir à l'un, dans le lointain,
Un objet vague ; il s'élève, il s'abaisse,
Va, vient, tournoie, et ne suit nul chemin.
O Dieu du ciel ! si c'était quelqu'humain
Prêt à périr ! Il dit, cingle, s'empresse
D'aller vers lui ; mais bientôt discernant
Sur des débris un homme soutenant,
Contre la vague, une femme mourante,
Il rame ; il veut de sa voile trop lente
Hâter la course : il atteint le héros ;
Avec sa dame il l'enlève des flots.

Bourbon à peine est retiré des eaux,
Que n'ayant plus besoin de son courage,
De tous ses sens il perd enfin l'usage.
Des siens *Maltide* aussi depuis long-temps
Était privée ; et tous deux expirans,
Ils sont conduits au plus prochain rivage.
Le bon pêcheur les descend sur la plage.
Il crie, on vient ; sa femme, ses enfans,
Dans leur cabane emportent ces amans.
De leurs habits qu'une eau pesante mouille,
Tous deux d'abord en hâte on les dépouille.

On les réchauffe, on les soigne tout nuds,
Mais sans blesser la plus pure décence;
Et quand chez eux revint la connaissance,
Tous deux déja se trouvaient revêtus,
Non pas de soie, ou de pourpre, ou d'hermine,
Mais du tissu d'une laine peu fine,
Que le pêcheur et sa femme portaient
Les jours de fête alors qu'ils se paraient.

O bonnes gens! dignes du premier âge,
Vous donniez tout, et vous vous excusiez
De n'avoir pas à donner davantage.
Tous deux sentaient les soins que vous preniez.

Vêtue ainsi, cette beauté touchante,
Plus naturelle, en est plus attrayante.
Ce vieux mouchoir, mal noué, de ses nœuds
Laisse échapper ses blonds et longs cheveux;
Ce corset blanc d'une gorge mutine,
Qui le repousse et l'entr'ouvre toujours,
Montre la forme; et ces jupons trop courts,
A découvert laissent sa jambe fine:
Par-tout le nud se sent et se dessine
Sous cet habit qui marque les contours.

Elle en paraît mille fois plus jolie,
Et rien n'impose à la témérité.
Saint *Nicolas* en est épouvanté:
L'Amour en rit, *Vendôme* est enchanté;
Et dans l'ardeur dont son ame est saisie,

A ses genoux il voudrait s'élancer :
Devant son hôte il n'ose l'embrasser ;
Et ne pouvant résister à sa flamme,
Il embrassait le pêcheur et sa femme,
Et leurs enfans. Sous les traits de l'un d'eux,
Le dieu d'Amour caresse cette belle,
Qui se livrait sans scrupule à ses jeux.
Sur ses genoux il est placé par elle ;
Contre son sein, qu'il remplit de ses feux,
Elle le presse ; et plus il la domine,
Plus avec lui l'imprudente badine.
Déja vingt fois de baisers amoureux
Elle a couvert et son front et ses yeux.
L'enfant malin sort de ses bras, s'échappe,
Vole à *Bourbon*, le caresse, le frappe
D'un nouveau trait, plus sûr, plus dangereux,
Revient vers elle, et les charme tous deux.

Puis du pêcheur, des enfans, de la femme
Qui préparaient un rustique repas,
Avec adresse il écarte les pas.
Les deux amans, enivrés de leur flamme,
Sont restés seuls. O jour ! ô *Nicolas !*
Sacré gardien de la fleur féminine,
Viens la couvrir ; viens de ta main divine
En écarter le frelon ravisseur ;
Viens empêcher que d'une aile badine
Le dieu d'Amour n'agite cette fleur.

Pour la sauver promptement tu ramènes

Ce bon vieillard; il trouvait peu poli
De laisser seuls ses deux hôtes ainsi.
Tous ses enfans arrivent les mains pleines
Des plus exquis, des plus précieux dons
Que la nature ait faits à ces cantons.
Quelques poissons, du lait, des coquillages,
Un vin grossier, des fruits demi-sauvages,
Voilà, dit-il, tout ce que nous avons;
C'est de grand cœur que nous vous le donnons:
Ces simples mets, pour nous si desirables,
A votre goût seront-ils agréables?

Notre héros les trouva tous fort bons;
Maltide aussi les trouva délectables.
Outre la faim qui les assaisonnait,
Sur tous ces mets le dieu d'Amour versait
Une faveur si douce et si piquante,
Que l'ambroisie est moins appétissante.

Vendôme ayant ranimé ses esprits,
Maltide et lui reprirent leurs habits.
Du bon pêcheur et la femme et la fille
Aidaient *Maltide*; et nos jeunes amans,
Après avoir par mille embrassemens
Payé les soins qu'eurent ces bonnes gens,
Prenaient congé d'eux et de leur famille,
Allaient partir. L'Amour, en souriant,
Toujours caché sous les traits d'un enfant,
Dans ces déserts s'offre d'être leur guide.
Bourbon l'accepte avec joie, et *Maltide*

Tantôt refuse, et tantôt y consent.
Saint *Nicolas* la trouble et l'intimide;
Il fait dessein de retenir ses pas
Sur ces rochers: car il ne voulait pas
Que ce héros au camp du roi de France
Vînt ramener l'espoir par sa présence.
Telle autrefois *Thétis*, loin des combats,
Voulut d'*Achille* enchaîner la jeunesse,
Sauver Pergame, et ravir à la Grèce
Tous les succès réservés à son bras.

Pour attacher *Bourbon* à ce rivage,
Déja du Saint la malice répand
Sur les beaux yeux de *Maltide* un nuage.
Le froid aigu du frisson la surprend:
Son corps frémit sur son pied chancelant.
Chacun s'empresse, et l'aide et la supporte:
Dans la cabanne aussitôt on l'emporte.
On la secourt; et dans ce mal subit
Nul ne voit rien que l'effet ordinaire
Du vent, du froid, de l'exécrable nuit
Que sur les flots elle a passée entière.
Voilà *Bourbon* captif près de son lit.
En vain son prince et son devoir l'appelle;
En vain son cœur si fier et si fidèle
Voudrait combattre et suivre *Charles huit*;
Il ne peut pas pourtant s'éloigner d'elle.
Dans ces déserts, privé de tout secours,
Il croit devoir veiller sur ses beaux jours.

Le Saint, content de causer ses alarmes

Et d'enchaîner ses invincibles pas,
De cette belle écarte le trépas.
D'un feu céleste il embellit ses charmes,
Non par bonté, mais pour que ses attraits
Soient quelque jour funestes aux Français.

Dans cet espoir il met toute sa joie.
Par ses beaux yeux *Hélène* perdit Troie;
Il le sait trop : il sait que, par les siens
Armide en feu mit le camp des chrétiens;
Qu'en oubliant les travaux de Carthage,
Didon long-temps tint *Énée* au rivage;
Que *Cléopâtre*, aux bords sanglans du Nil
Par son amour mit *César* en péril,
Perdit *Antoine*, et périt elle-même;
Que la beauté qu'on envie et qu'on aime
Verse en secret un poison corrupteur,
Que le regard distille au fond du cœur,
Et qui, dans l'ame apportant le ravage,
Subjugue enfin et le brave et le sage.

Si pour dompter, dit-il, les guerriers Francs,
Pierre et *Janvier* arment les élémens,
Si de leur camp aux querelles en proie,
Par leur adresse ils bannissent la joie,
Il me suffit d'employer une enfant,
Simple, ingénue, au regard innocent,
Au maintien calme, au cœur exempt d'alarmes,
Et ces Français, impétueux amans,
Dans leurs desirs si vains, si confians,

Troublés, séduits, divisés par ses charmes,
N'obtiendront rien dans leurs égaremens,
Qu'un faux espoir, qui croîtra leurs tourmens.
A ses genoux déja *Vendôme* oublie
Son camp, son roi, sa gloire et sa patrie.

Vantant ainsi sa féconde industrie,
Saint *Nicolas* est bien loin de douter
De ses succès : il croit qu'il va dompter
Tous les Français ; il pense l'emporter
Par son adresse, en ruse, en artifice,
Sur l'Amour même, et pouvoir aujourd'hui,
Pour le surprendre, employer contre lui
Ses propres traits et sa propre malice.

NOTES DU CHANT VI.

(1) Saint-Bernardo, des dévots le modèle.

Frère Bernard de Montepulciano, moine dominicain, communia l'empereur *Henri VII* avec tant de zèle, que ce prince en mourut aussitôt. L'Allemagne et l'Italie furent si persuadées que ce moine avait mêlé du poison au vin consacré, que les Dominicains se virent dans la nécessité, trente-trois ans après la mort de cet empereur, d'arracher à son fils des lettres-patentes par lesquelles ce prince déclarait que tout ce qu'on avait écrit à ce sujet était faux. Cette manière de s'exprimer fut regardée par les moines comme une justification complette. Elle prouvait seulement que trentre-trois ans après le décès de cet empereur, le public s'obstinait encore à croire qu'il avait été empoisonné par un fanatique comme tant d'autres princes.

Le fanatisme s'est permis des crimes semblables dans tous les siècles, et doit être combattu dans tous les temps, comme les autres fléaux qui assiégent l'humanité. Malheur à toute nation où le fanatisme, de quelque espèce qu'il soit, ne sera pas contenu par la main sage du magistrat, par la plume énergique des écrivains courageux, et par l'esprit public bien dirigé !

CHANT VII.

La Jalousie va chercher la Discorde. Troubles dans l'Italie. Famine et désolation dans le camp des Français. Polémide ramène Palvoisin. Ce qui lui advient dans une chapelle.

Dans ce marais dont les stagnantes eaux
Et les brouillards défendent le Parnasse,
Du faible effort des pédans et des sots,
Aux pieds des murs du temple de la Thrace,
Et sur les mers où s'élève Paphos,
La Jalousie incessamment croasse,
Et de sa langue attaque à tout propos
Les beaux esprits, les belles, les héros.
De tout succès cette maigre ennemie,
De chardons secs et de poissons nourrie,
Est très-active, ignore le repos,
Et du sommeil redoute les pavots.
Son aile noire et de griffes garnie
N'est qu'un long rets, un tissu membraneux,
Semblable au crêpe, et son vol ténébreux
Fendant les airs en sillons anguleux,
Suit mal l'objet que son œil louche épie.
La souris-chauve a l'aspect moins hideux.

Elle abhorrait de *Charle* et de ses preux,

Et les exploits et la galanterie;
Pour les confondre et pour nuire à leurs vœux,
Elle va, vient, parcourt de l'Italie
Les champs, les bourgs, les cités, les couvens.
A son aspect l'effroi naît dans les ames.
Moines, abbés, pères, maris, amans,
De tous les lieux où paraissent les Francs,
Font enlever les filles et les femmes.
La vieille abbesse, et les jeunes nonains,
Et ces beautés dont les charmes mondains,
Sans foi, sans loi, passent de mains en mains,
Tout disparaît; et par-tout où s'avance
Le camp brillant du monarque de France,
Quiconque cherche un être féminin,
N'aperçoit rien qui ne soit masculin.

Charle en regrette encor plus *Palvoisin*.
Le désespoir, l'ennui, l'impatience,
De toutes parts étaient près d'éclater.
Tous les soldats cherchaient à déserter.
Les officiers s'assemblent en tumulte;
On délibère, on propose, on consulte.
La Jalousie, avec un rire amer,
Qui fit frémir et le ciel et l'enfer,
Marque sa joie en voyant leur détresse;
Puis, pour combler l'horreur qui les oppresse,
A la Discorde elle veut les livrer.
Elle le veut; mais où la rencontrer?
Fille d'enfer et du monde habitante,
Pour nuire à l'homme, elle est sans cesse errante.

La Jalousie en cents divers climats
Jette et promène une vue inquiète.
Les Polonais assemblaient leur diète (1),
Séjour de noise et de sanglans débats;
Elle y courut, et ne l'y trouva pas.
Puis d'un vol prompt passant sur l'Allemagne,
Ce monstre noir arrive en tournoyant
Au parlement de la Grande-Bretagne,
Où la Discorde a siégé si souvent;
Elle en était absente en ce moment.
Très-étonné, ce monstre au vol oblique,
Fond dans Paris sur la Sorbonne antique;
Elle venait à l'instant d'en sortir,
En promettant bientôt d'y revenir.

Impatient, le monstre avec colère
Cherche, et sillonne au hasard l'atmosphère.
S'arrête-t-il à la cour près des rois,
Il voit l'intrigue avec la zizanie;
Aux tribunaux pour expliquer les lois,
Sont la chicane et la pédanterie;
Chez les auteurs règne la pâle envie;
Chez les acteurs c'est la tracasserie,
Et la cabale au sifflets aguerrie.
Race difforme, exécrables enfans,
Que la Discorde a conçus dans ses flancs,
Et que renie, en rougissant, leur père,
Cet intérêt, vil tyran de la terre.

Las de sa course et de ses vains travaux,

Le monstre veut goûter quelque repos;
Et s'asseyant sous des arbres antiques,
Près d'un couvent fondé pour des réclus,
Il crut d'abord qu'au milieu des reliques
La paix régnait sous ces voûtes gothiques.
Les moindres bruits, dit-il, en sont exclus,
Sur-tout le chant, hors celui des cantiques,
Qu'on psalmodie en l'honneur des élus.

Ce calme heureux blessant la Jalousie,
De le troubler elle eut la fantaisie;
Elle franchit le seuil de ce couvent,
Du cloître au chœur passe dans un moment,
Et cherche en vain dans ce vaste édifice
La piété, la paix, l'humilité.
Au temps jadis elles l'ont habité:
Mais aujourd'hui haine, astuce, avarice,
Fainéantise, orgueil, lubricité,
Et goinfrerie y chantent seuls l'office.

Le monstre en rit avec malignité,
Et contemplant cette foule insensée,
Trouve au milieu la Discorde placée.

Il reconnaît ses pas entortillés, (2)
Son nez au vent, sa posture insultante,
Sa robe large, inégale, flottante,
Où cent morceaux diversement taillés
Offrent entr'eux cent couleurs différentes,
Qui troublent l'œil, et qui semblent changeantes.

Quelques-uns d'eux de sang étaient souillés.
D'un rouge vif sa chevelure ardente,
Où des poils noirs, gris et blancs sont mêlés,
Moitié nouée et moitié retombante,
Est par derrière et par devant pendante;
De longs serpens par d'effroyables nœuds,
Ou relevaient, ou bouclaient ses cheveux.

De ce moutier en ce jour les bons pères
Tenant chapitre, élisaient un prïeur.
Tous pour ce choix formaient des vœux contraires;
Tous disputaient avec beaucoup d'aigreur;
Ou même au nez se jetaient leurs bréviaires,
Et la Discorde en riait de bon cœur.

La Jalousie à ses yeux se présente :
Eh! que fais-tu, lui dit-elle, imprudente?
A quels vils soins te livres-tu céans?
Laisse pourrir ces pieux fainéans.
Viens nuire, viens. Tu dois punir l'audace
De ces Français dont la valeur menace
Le Vatican, d'où l'on te vit cent fois
Troubler l'Europe, et détrôner ses rois.

En l'écoutant, la Discorde grondante
Lui cède, et cherche à la contrarier :
Elle saisit sa pierre fulminante,
Son amadou, puis son briquet d'acier,
Puis ce soufflet qui, du fond de nos ames,
Fait du courroux jaillir les promptes flammes.

Elle s'envole, et part, et d'un coup d'œil,
Elle se fait précéder par l'Orgueil,
Son compagnon, son précurseur fidelle;
En tous les temps il marche devant elle.

De son départ on s'aperçevra peu;
Car du couvent, pendant sa courte absence,
L'Hypocrisie aurá la présidence,
Et semera le trouble au nom de Dieu.

Ainsi tous trois, l'Orgueil, la Jalousie,
Et la Discorde, allant de compagnie,
De *Charles huit* atteignirent le camp.
En approchant, la Discorde cruelle,
Son amadou sur ces guerriers étend,
Frappe sa pierre, en tire une étincelle,
Et de l'Orgueil le soufre aussitôt prend.
La Jalousie est en flamme à l'instant.
Dans tous les cœurs la dispute s'éveille,
Et chaque mot semble insulte à l'oreille.
Tout autour d'eux la Discorde volant
Souffle le feu, l'anime, le répand,
Et porte au loin ce grand embrasement.

Avec fureur chacun criait, des femmes;
Guise voulait qu'on pendît à l'instant
Les pourvoyeurs du nocturne aliment.
Blac prétendait qu'on les livrât aux flammes.
Lornai disait, il faut sortir d'un camp
Ensorcellé pas quelque négromant.

Les cris, l'effroi, le trouble allaient croissant.

En vain le roi commande qu'on s'appaise.
Les rois, par Dieu, sire, ne vous déplaise,
Lui dit *Aimart*, pour les peuples sont faits;
Donc à leur gré, sire, gouvernez-les.
— Ah, scélérat! est-ce ainsi que tu traites
Ton propre roi, lui répart *Montpensier*;
Je vais te faire un tel crime expier.
— Ce n'est pas vous, tout prince que vous êtes,
Qui m'en pourriez imposer, dit *Percy*.
— Ce sera moi, lui répart d'*Aubigny*.
A ce propos la Discorde charmée
Rit de lui voir lever sa main armée.
Déja *Ligny*, la *Châtre*, *Châtillon*,
Sully, *Rohan*, *Rieux* et *Baraton*,
A son exemple avaient tiré l'épée.
Déja *Bayard* entr'eux s'était jeté,
En invoquant l'Amitié, la Concorde:
Vous l'eussiez vu, d'un courage indompté,
Chasser l'Orgueil, combattre la Discorde,
Briser ses traits, étouffer les serpens
Que, dans leurs cœurs, lançait la Jalousie;
En imposer à ces monstres méchans,
Et de tous trois repousser la furie.

Mais si le feu s'appaise en quelque coin,
Par-tout ailleurs la Discorde prend soin
De l'attiser, de souffler dans les ames
Un air impur qui ranime ses flammes.

Tout étourdi de ses noirs vapeurs,
La plume en main le célèbre *Comine*
Parmi ces fous gravement s'achemine,
En leur criant : D'où naissent vos fureurs ?
Instruisez-moi, j'en dois tracer l'histoire.
Tremblez ! ma plume à la postérité,
De vos forfaits peindra l'énormité,
Et flétrira vos noms et votre gloire.

Tous ces guerriers, privés de leur raison,
Au mot d'histoire éclatent en murmure,
Prennent ce nom pour une grosse injure,
Et dans l'orgueil et la prévention,
Dont en secret leurs ames sont surprises,
Veulent, pour prix de sa sincérité,
Tuer l'auteur dont la véracité,
A leurs neveux transmettrait leurs sottises ;
Contre *Comine* ils lèvent tous le bras.

Du haut du ciel, observant ces combats,
Janvier triomphe ; il ordonne aux archanges
De rassembler les élus et les anges,
Sans différer : il veut que *Gabriel*,
De ses succès instruise tout le ciel ;
Que le tonnerre annonce sa victoire,
Et que *Thomas* soit forcé de la croire.
J'ai triomphé, disait-il, en ce jour,
Et des Français et même de l'Amour :
Nul Saint jamais n'eut un tel avantage.
Ce qui s'est fait lui semble son ouvrage.

Tandis qu'il parle, et que son cœur gonflé
D'un vain poison par l'Orgueil est enflé,
Non loin de lui la Discorde insultante,
Rit de ses vœux, cherche à l'humilier;
Sa seule joie est de contrarier,
Sur-tout de nuire à qui l'ose employer.

Pour tout brouiller, de son aile bruyante,
Avec fracas elle passe soudain
Du camp français au camp napolitain.
Le vieux *Pescaire* à *Ferdinand* s'oppose;
Marus insulte à tout ce qu'on propose.
Le jeune *Urbin* et les raille et prétend
Qu'un seul Français plus qu'eux tous est galant.
Le bel *Hermos*, qui se croit né pour plaire,
Fond sur *Urbin*, l'attaque avec colère.
Croyant calmer ce tumulte naissant,
Le cardinal, digne fils du Saint-Père,
Tonne et menace au nom du Dieu vivant.
Il est traité de bâtard et d'athée
Par l'impie *Osse* et l'emporté *Dinant*.
De cent guerriers la foule ensanglantée
Veut le venger. La Discorde enchantée
Leur applaudit, et l'Orgueil indigné
Verse sur eux son soufre empoisonné.
Le feu jaillit; l'altière Jalousie
Répand la flamme, et l'excite et l'étend
De ville en ville; et presque en un moment,
Des monts aux mers, embrase l'Italie.

Pour contempler de son œil inhumain

Tous les malheurs qu'aux mortels elle cause,
Dans sa fureur la Discorde se pose
Sur le plus haut des rocs de l'Apennin.
Puis, appelant les vents et les orages,
Et s'excitant à de nouveaux ravages,
Elle emboucha sa trompette d'airain.
Le Ténérif, l'Etna, les Pyrénées,
Le Mont-Atlas, les Alpes étonnées,
Et le Caucase aux rochers menaçans,
De toutes parts répètent ses accens.
La terre en tremble et produit des armées.

Contre ses chefs, en tout petit Etat,
Le peuple gronde, et s'ameute et se bat.
A Pise, à Lucque, à Sienne, à Florence :
L'un veut livrer sa ville au roi de France ;
L'autre prétend égorger son Sénat,
Son archevêque et jusques à ses femmes,
Pour mourir libre entre ses murs en flammes (3).
Moines, nonains, prêtres et cardinaux
Sont divisés autant que les héros.

En observant ces désordres nouveaux,
De Saint *Janvier* le sang se liquéfie.
Quoi ! disait-il, ces monstres infernaux
Que j'appelai pour servir mes complots,
Troublent l'Église, et portent leur furie
Des mers de Naple aux monts de l'Helvétie !
La terre entière est en proie à leurs jeux :
Ils oseront pénétrer dans les cieux.

Ainsi jadis l'infernale Discorde
Surprit l'Olympe, en bannit la Concorde,
Et vint s'asseoir dans le conseil des Dieux.

Deja les Saints et de France et d'Espagne,
Ceux d'Albion et ceux de l'Allemagne,
D'un œil jaloux semblaient se menacer.
Tels sont les cieux au moment où l'orage,
N'éclatant pas, est prêt à commencer.
Un sombre feu rougit chaque nuage.

Or, vous saurez que le patron du sage,
De la Discorde est toujours ennemi.
Jamais *Thomas*, dans son cœur, n'a senti
Ses froids poisons : il se plaît, au contraire,
A réparer les maux qu'il lui voit faire.
Il rend déja *Maltide* à la santé,
Et son amant à son activité.

Il veut encor calmer ce trouble extrême
Qui s'étendait de la terre au ciel même.
Plus que *Denis*, il veille sur le roi
Et sur le camp de ces Français qu'il aime.
A *Magdelaine* il a commis l'emploi
D'en éloigner la colère et l'effroi;
Et cette Sainte y conduit sur ses traces
Les trois Vertus beaucoup plus efficaces
Sur les esprits des vertueux chrétiens,
Que ne l'étaient sur les cœurs des païens,
Au temps passé, les charmes des trois Graces.

La Charité, par sa douce onction,
De ces guerriers calme la violence :
La Foi, dans tous versant la confiance,
Leur fait prêter l'oreille à l'Espérance,
Qui doucement flatte leur passion.

Du vieux *Comine* on goûte l'éloquence.
Messieurs, dit-il, je sais que les Romains,
Ainsi que vous, pressés par la disette,
Un beau matin, par une ruse *adrette*,
Ont enlevé les femmes des Sabins ;
D'où je conclus qu'en donnant quelque fête,
On pourrait faire une telle conquête ;
Car du passé l'exemple nous apprend
Comme on se doit conduire au temps présent.

Charle aussitôt en fait préparer une
Allégorique, où leur triste infortune
Devait offrir un tableau très-touchant.

L'espoir revient, et *Charle* en attendant,
Chaque matin galopant dans la plaine,
Errait sans suivre une route certaine,
Tout occupé du fatal changement
Que la famine a causé dans son camp.

Quoi ! mon armée est presque anéantie,
S'écriait-il, par un jeûne effrayant,
Et *Palvoisin*, *Palvoisin* m'est ravie !
Il en soupire ; il craint à chaque pas

Qu'on ne lui vienne annoncer son trépas :
Il fait des vœux pour qu'elle soit fidelle.

Il n'était pas pourtant éloigné d'elle.
Par le chemin qui, du pays Toscan,
Conduit aux murs vantés du Vatican,
Elle revient, le cœur plein d'espérance,
De rencontrer le bon roi de la France.

O dieu d'Amour ! dis-moi, lorsqu'elle vit
Du haut d'un mont le camp de *Charles huit*,
Quels sentimens dans son ame naquirent ?
Son front d'albâtre en cet instant rougit ;
Ses yeux brillans de larmes se remplirent ;
Et de son cœur que le remords troubla,
Un long soupir avec peine échappa.
Elle n'osait regarder *Polémide*,
Que sur son sein pourtant elle pressa.
En l'embrassant, sa voix faible et timide
Incessamment disait : je l'ai trahi. . . .
Je l'ai trahi. . . . Juste ciel ! . . . et pour qui ?
Je n'en sais rien. . . . O regrets ! ô faiblesse !
O roi des Francs ! ai-je encor ta tendresse ?
Cet autre est mort, ne crains plus rien de lui.

Disant ces mots, *Palvoisin* vit près d'elle
L'étroit portail d'une antique chapelle ;
Et rappelant sa terreur et son vœu,
De son coursier elle quitte la selle,
Se proposant, dans l'ardeur de son zèle,

De commander au desservant du lieu,
De célébrer dès ce jour deux cents messes
Pour le défunt, auteur de ses faiblesses.

L'esprit rempli de ce pieux projet,
Elle entre et prie, et de sa conscience
Fait l'examen ; s'accuse, se promet
De n'avoir plus tant de condescendance.

Le dieu d'Amour rit de sa piété,
De ses remords, de la sécurité
Qu'elle éprouvait dans ce saint domicile ;
Veut lui montrer que, pour bien éviter
Les coups perçans qu'il se plaît à porter,
Le plus saint lieu n'est pas un sûr asyle.

Tandis que l'œil à la terre attaché,
Genou plié, mains jointes, col penché,
Elle priait, l'indulgente amazone,
Qui, dans ses goûts, ne contraignait personne,
Parcourt au loin la colline et le bois,
Où la chapelle était bâtie en croix,
Selon l'usage. A sa troupe guerrière
Elle fait voir la ville du Saint-Père,
Le Colisée et les pompeux débris
Des murs païens par les chrétiens détruits;
Et les deux camps où l'art et le courage
Également préparaient le carnage.

En s'élevant sous ses jeunes ormeaux,

Sa blanche armure et ses brillans drapeaux
Viennent s'offrir à la perçante vue
Du jeune *Urbin*, qui d'un combat sortant,
S'acheminait pour rejoindre l'Infant.
Il les regarde ; il sent son ame émue ;
Un feu subit fait bouillonner son sang.
C'est lui, dit-il ; c'est cet escadron blanc
Qui m'enleva mon aimable inconnue.
La retient-il toujours ? Je veux savoir
Si je pourrais aujourd'hui la revoir.

Il part, il vole, il monte la colline,
Gagne le bord d'une vigne voisine,
Suit l'escadron. Vous savez qu'il bravait
Toujours gaîment les périls qu'il trouvait.
Audacieux, l'Amour le favorise.
Près du portail de cette obscure église,
Il le conduit, il lui montre en passant,
Devant l'autel à genoux, une belle
Qui, dos courbé, priait dévotement.

Ou je me trompe, ou bien, dit-il, c'est elle
Qu'on me ravit, que mon cœur va cherchant.
Il ne faut pas ici qu'elle m'échappe.
Il entre en hâte ; il pousse avec fracas
L'épaisse porte ; elle tourne, elle frappe
Contre le mur et ne se ferme pas.

O Dieu d'Amour ! veille sur tous ses pas,
Écarte au loin l'œil de tout téméraire !

Les yeux fermés, *Palvoisin* en prière,
Frappant son sein, et ne pensant, hélas!
Qu'aux doux péchés commis entre les bras
D'un inconnu, du roi, de la guerrière,
Au repentir se livrait toute entière.

Dans le plus fort de ce recueillement,
Le bruit des gonds de la porte en tournant,
Pour son oreille est un coup de tonnerre;
Et, dans sa peur, elle ne doute pas
Que sur sa tête il ne fonde en éclats.
Plus humblement elle baise la terre,
Demandant grace et n'en obtenant pas.
Jamais *Urbin* n'en fit en pareil cas.

Quand on a peur, on se laisse tout faire.
A peine osant regarder en arrière,
Elle croit voir un prodige nouveau.
Ciel! est-ce un être, un vain fantôme, une ombre?
Vient-il du ciel, ou sort-il du tombeau?
De sentimens une foule sans nombre,
L'espoir, l'effroi, la joie et la douleur,
Troublent ses sens, rendent sa voix mourante.
Urbin pourtant n'agit en ombre errante;
Et *Palvoisin*, deux fois jusqu'à son cœur,
Sent du plaisir pénétrer la chaleur,
Sans recouvrer la parole ou la vue;
Tant de frayeur sa belle ame est émue.

Urbin alors et l'embrasse et l'assied

Sur les degrés de l'autel qu'elle presse.
Par cent baisers il couvre en son ivresse
Son sein, sa joue, et sa jambe et son pied,
Et mille appas et mille autres encore,
Qui dans ses sens rallument le desir.
Bien moins rapide est l'amoureux Zéphir
En parcourant tous les appas de *Flore*.
Et *Palvoisin*, à force de plaisir,
Perdant l'effroi dont elle était saisie,
Respire un peu, reprend un peu de vie.
Mais lorsqu'enfin son esprit revenu
Lui laisse voir le charmant inconnu
Qu'elle crut mort, et pour qui ses tendresses
A cet autel voulaient qu'on dît des messes;
Son cœur éprouve un tel ravissement
Qu'elle se croit un moment trépassée,
Et dans le ciel auprès de lui placée.
Elle lui veut parler, mais vainement:
Sa voix s'éteint, ses lèvres sont tremblantes;
Elle ne peut, dans son saisissement,
Que le presser de ses mains caressantes,
Que le fixer de son regard touchant,
Et que lui rendre, en versant quelques larmes,
Tous les baisers dont il couvrait ses charmes.

Le jeune *Urbin*, se voyant reconnu,
Sent aussitôt renaître sa vertu;
Et dans ses bras reprenant sa maîtresse,
Du tendre amour il goûte encor l'ivresse.
O *Palvoisin!* dans ces momens si doux

Tu te livrais toute entière à ses flammes ;
La volupté confondait vos deux ames.
De temps en temps tu disais : Est-ce vous ?
Est-ce bien vous ?.... Arrêtez !.... Je vous aime....
Je meurs de joie.... — Oui, c'est moi, c'est moi-même,
C'est votre amant, reprit le chevalier,
Dès que l'Amour lui permit de parler ;
Beauté charmante, adorable, adorée,
Deux fois ravie à ma brûlante ardeur !
Pour éviter un semblable malheur,
Apprenez-moi quel lieu, quelle contrée
Vous a vu naître, et quel nom fortuné,
Pour désigner des beautés aussi vives,
Des traits si fins, des graces si naïves,
Des yeux si doux, vous put être donné ?
Instruisez-m'en. — Je voudrais vous le dire ;
Mais, mon ami, je n'oserai jamais ;
Trop aisément je vous livrai l'empire
De tout mon cœur, de mes faibles attraits....

— Ah ! dit *Urbin*, je vous croyais Française ;
Mais ce scrupule est d'un autre pays.
Pardonnez-moi ; rassurez vos esprits,
Que le remords en votre ame s'appaise ;
Du temps perdu je ne fis jamais cas :
Dans la beauté je prise les appas,
Un esprit vif, une ame douce et tendre,
Des sentimens nobles et délicats,
Et non les jours perdus à se défendre.
Vous ne pouviez trop promptement vous rendre ;

Si vous m'aimez, ne me refusez pas.

— Hélas! hélas! je n'ose vous répondre,
Mon front rougit, mon cœur se sent confondre.
En disputant, leurs lèvres se touchaient;
Mille baisers sur ces lèvres volaient;
Si que bientôt tous deux, loin de comprendre
Le sens des mots qu'à peine ils proféraient,
Ne purent plus se parler ni s'entendre.

Le jeune *Urbin*, dans ce fortuné jour,
Déja trois fois couronné par l'Amour,
Voulut encor l'être une quatrième.
On va plus loin pour la beauté qu'on aime.
Urbin aussi, touché de tant d'appas,
Fut bien plus loin : *Urbin* prouva sa flamme
Par tant d'exploits qu'il en surprit sa dame.

Transports charmans! je ne vous peindrai pas;
Ma Muse est chaste, et je crains d'en trop dire.
Je me tais donc : mais malgré les censeurs,
Qui vont toujours tourmentant les auteurs,
Il vaudrait mieux mille fois vous décrire
Que de chanter ces grands assassinats
Que les héros appellent des combats.

Nous nous vantons, dans nos mœurs insensées,
De renverser des villes embrasées,
De nous baigner dans le sang et les pleurs.
On porte en pompe, on couronne de fleurs

Les étendards, les lances, les épées ;
Sur des tombeaux on dresse des trophées,
Et nous cachons sous des voiles épais
De la beauté les plus piquans attraits ;
Nous renfermons dans l'ombre et le mystère,
Et ce qui plaît et ce qui régénère :
Si qu'on croirait qu'un démon destructeur
A pris plaisir, pour dépeupler la terre,
A nous former et l'esprit et le cœur.

NOTES DU CHANT VII.

(1) Les Polonais assemblaient leur diète.

Lorsqu'on fit ces vers, la *République royale* de Pologne existait dans toute son intégrité. Cependant elle était déja livrée à des dissentions qui présageaient sa ruine.

Sans ces dissentions mal-adroites, les grands Etats seraient indestructibles. C'est toujours par elles qu'ils périssent.

La *République aristocratique* de Venise existait aussi.

La révolution de France a hâté la perte de la Pologne, et a livré le territoire de Venise aussi bien qu'une partie de la Pologne à la maison d'Autriche-Lorraine. Ces acquisitions contiguës aux anciens domaines de cette maison, lui seront par cela même plus avantageuses que la possession de la Belgique, qui en était séparée par une assez grande distance.

Je crois que dans l'état actuel des choses, dans la nouvelle forme que prend l'Europe, il est utile à beaucoup d'Etats que la Belgique appartienne à la France.

Malgré le voile qui couvre l'avenir et qui fait de la politique une science conjecturale, il est certain que l'étude de l'histoire, une connaissance profonde du passé, donne quelques présages de l'avenir; les hommes, les passions, les positions géographiques, les intérêts que ces positions apportent, restent éternellement les mêmes.

Il se forme aujourd'hui de grandes nations dans le nord; elles s'affermissent et s'enrichissent des pertes du midi, où les peuples sont maintenant dans un état de trouble et d'anxiété qui ajoute la pauvreté et la dépopulation à la faiblesse habi-

tuelle où les tient la mollesse et l'indolence occasionnées par le climat.

L'idée de la balance politique est détruite ; les projets de conquêtes renaissent, et ils peuvent ramener l'ignorance et la barbarie.

Le midi n'aura bientôt plus aucune force à opposer aux peuples du nord. Les nations qui habitent entre le cinquante-cinquième et le soixantième degré de latitude, se jetteront alors sur l'Allemagne, sur la France, sur l'Italie, sur l'Espagne, qu'elles dévasteront comme elles les ont ravagées autrefois, après la destruction de l'Empire Romain, qui ne périt aussi que par ses propres dissentions, et comme elles avaient déja ravagé ces contrées avant l'établissement de la République romaine ; avant que les *Scipions*, les *Metellus*, les *Maximus*, les *Marius* eussent fermé les Alpes et les Apennins aux Gaulois, aux Cimbres, aux Teutons, à toutes les hordes des contrées septentrionales.

Jamais, depuis la destruction de cet Empire, les Italiens n'ont pu fermer leurs pays aux armées des peuples du nord.

Il y a certainement un instinct secret qui entraîne les habitans du nord vers le midi, et il n'y a aucun espèce d'attrait qui puisse engager ceux du sud à se porter vers le septentrion. A peine la curiosité peut-elle déterminer quelque savans à visiter ces contrées.

Toutes les conquêtes, soit en Asie, soit en Europe, se sont toujours faites du nord au sud.

Les Scythes, les Tartares, les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Normands descendirent des antres du nord pour dévaster le midi.

Les Perses vainquirent toujours les Indiens et les Egyptiens ; les Macédoniens conquirent la Perse, la Syrie, l'Egypte.

Les croisades se firent aussi du nord au sud.

Les Francs, qui conquirent les Gaules, venaient aussi de pays plus septentrionaux.

Je ne connais guère que trois peuples qui aient fait de véritables conquêtes en sens opposé : car les Carthaginois qui portèrent leurs armes au nord de leur pays, en Espagne, en Sicile, furent bientôt subjugués par les *Scipions*. Ces trois peuples, dont je veux parler, sont les Romains, les Arabes et les Chinois.

Les Romains qui étendirent leurs conquêtes en allant vers le nord, depuis le Tybre jusqu'à l'embouchure de l'Elbe ; les Arabes qui remontèrent de la Mèque à la mer Caspienne ; et les Chinois qui chassèrent les Tartares Hiong-nou au-delà du Jaik, en marchant à l'occident et au nord.

Encore les conquêtes de ces trois peuples ne furent-elles que des efforts de peu de durée. Les Goths, les Gépides, les Hérules, les Lombards fondirent bientôt après sur l'Italie, et s'y établirent. Les Francs et les Germains y firent depuis des excursions dans tous les siècles.

Les Tartares, sous le nom de Turcs Selgioucides et Ottomanides, chassèrent les Arabes de la Perse et de la Syrie, et les forcèrent à rentrer dans leurs anciens déserts de sable.

Les Mogols et les Mantchoux asservirent la Chine quelques siècles après qu'elle eut détruit le vaste Empire des Tartares Hiong-nou.

Les Ottomanides prirent Constantinople et la Grèce.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* voulut abaisser la maison d'Autriche, il la fit attaquer par le peuple le plus septentrional de l'Europe, et *Gustave Adolphe* entra dans l'Empire.

Charles XII a depuis battu les Danois, les Polonais, les Russes, tous moins septentrionaux que lui, et ne fut défait que par sa propre imprudence. Depuis, *Frédéric* aggrandit son royaume aux dépens de l'Autriche et de la Pologne,

pays plus méridionaux que ses Etats. On peut toujours parier dans une guerre de dix ans en faveur du peuple le plus septentrional, si les forces des combattans sont à peu près pareilles.

Les peuples du midi ont besoin d'une puissance qui les protège.

La rivalité de l'Autriche et de la France a long-temps préservé l'Italie d'être conquise par l'une ou par l'autre.

La protection de la France a toujours empêché le corps germanique d'être dissous ou asservi par les empereurs. Ainsi la France qu'on a vue pendant plusieurs siècles la protectrice des petits états d'Italie et des petits princes d'Allemagne, peut être destinée à devenir un jour le bouclier du midi.

L'impossibilité de traverser la France a mis depuis long-temps l'Espagne et le Portugal à l'abri des excursions des peuples septentrionaux.

L'intérêt de tous les peuples de l'Europe, particulièrement de ceux du midi, est donc que la France conserve son intégrité, de quelque manière qu'elle soit gouvernée ; il est même avantageux pour eux qu'elle ait acquis la Belgique et reçu par là un plus grand degré de forces.

Elle seule est capable de rétabir l'équilibre ; d'arrêter les torrens qui se forment dans le nord, et qui, en le dépeuplant, inonderaient le midi, et entraîneraient tous les Etats, si cette digue ne les arrêtait.

L'Angleterre, enrichie par le commerce, mais dépeuplée par l'émigration perpétuelle de ses hommes les plus industrieux qui passent dans les Etats-Unis de l'Amérique ; l'Angleterre a trop de richesses, et peut-être trop peu de population pour n'être pas pillée un jour par de nouveaux Saxons, de nouveaux Danois, de nouveaux Normands : et si le continent n'avait plus de balance, elle serait beaucoup plus exposée,

malgré ses flottes, aux incursions des barbares. La barbarie la gagnerait à son tour.

Son intérêt a pu l'engager à vouloir affaiblir les forces de la France, comme celui de la France a été de diminuer les siennes, en concourant à rendre ses colonies indépendantes.

Mais l'intérêt bien entendu de chacune de ces deux nations, est la conservation de l'autre. L'intérêt de l'Europe est qu'elles soient émules ; qu'elles se balancent, s'envient, cherchent à se surpasser dans les arts et dans les sciences, éclairent tous les autres États par leurs lumières, et contiennent l'ambition des conquérans par leurs forces.

N. B. Cette note a été écrite peu de temps après le traité de Campo-Formio ; et quoique tout ait changé depuis, on la laisse subsister, vu son importance.

(2) Il reconnait ses pas entortillés.

Ce portrait de la Discorde est pris et traduit presque littéralement de l'*Arioste*, dans son admirable poème de l'*Orlando furioso*.

L'Arioste a plus étendu la description de ce monstre; il y ajoute une strophe qu'on avait traduite ainsi :

Sa main crochue, et d'encre encor noircie,
D'ajournemens, de contrats, de billets,
D'appointemens, d'exploits était remplie,
Et dispersait ces rôles, ces arrêts,
Par qui du faible et les biens et la vie
Servent aux grands si souvent de jouets.
Clercs, procureurs, avocats et notaires,
A ses côtés embrouillaient les affaires.

On a retranché cette strophe du poème français, par le conseil de quelques personnes d'un goût sévère, qui ont craint qu'elle ne fît longueur dans la situation où on l'avait placée.

Les lecteurs qui connaissent la poésie italienne s'apercevront aisément que ces endroits imités de l'*Arioste* avaient été traduits primitivement en strophes de huit vers, tels que l'*Arioste* les a composés en original; mais de crainte qu'elles ne fussent disparates, et ne fissent une espèce de dissonnance avec le reste de l'ouvrage, on en a fait disparaître la forme de stances qui eût paru affectée.

L'*Arioste* donne à la Discorde un briquet, une pierre fusil, un soufflet et de l'amadou. Ces objets sont bien petits, diront quelques critiques français : l'*Arioste* le savait aussi bien qu'eux; mais, comme il aggrandit, comme il annoblit tout ce qu'il touche ! comme il dit,

> Sans s'avilir, les plus petites choses,
> Fait des plus secs chardons des œillets et des roses !

(3) L'autre prétend égorger son sénat,
Son archevêque et jusques à ses femmes,
Pour mourir libre entre ses murs en flammes.

Rien de plus commun que ces dissentions dans les petits Etats. L'archevêque de Pise *François Salviati* fut pendu en habits épiscopaux aux fenêtres du palais de Florence, pour avoir conspiré contre les Médicis. Les grandes Républiques sont exposées à la guerre civile; mais on n'en a vu de grandes que Rome et Carthage : l'une fut bientôt détruite et l'autre soumise à des empereurs. C'est ce qui a fait croire à *Montesquieu*, à *Voltaire*, à *Rousseau* et à quelques autres, que les Républiques devaient être fort petites.

La Suisse, la Hollande étaient et les Etats-Unis de l'Amérique sont encore composées chacune d'une multitude de petites républiques confédérées, comme la ligue des Achéens chez les Grecs; cette indépendance de chacune, et cette alliance de tous, leur donnent une force qui les rend respectables.



Au reste, l'Amérique étant un grand désert, où il n'y a guère de cultivé que le bord des fleuves, où les habitans sont tous propriétaires, où il y a très-peu d'ouvriers, de manœuvres, de gens sans propriété, ne ressemble point à notre Europe où le nombre des gens *sans avoir* est immense, où toutes les terres cultivables ont des propriétaires, et appartiennent à des familles qui les possèdent pour la plupart de père en fils depuis plusieurs siècles. On n'en doit pas conclure comme les barbares de l'antiquité, qu'il faut rendre esclaves les non-propriétaires, ni comme les barbares modernes, qu'il faut égorger les riches.

CHANT VIII.

Maltide et Bourbon de Vendôme s'égarent. Combat de Sforce et de Vendôme. Maltide retrouve son père, et Charles retrouve Palvoisin.

Toi qui du monde as chanté l'origine,
Toi dont la plume indiscrète et divine
Aux vieux Romains enseigna l'art d'aimer,
Et dont les vers des plus chastes Déesses
Nous ont transmis les secrètes faiblesses;
Aimable *Ovide*, esprit né pour charmer,
Que tes leçons encor sont efficaces!
Que tu nous plais et que tu nous instruis!
Eh! qui sans toi, qui nous aurait appris
Du tendre Amour, des Muses, des trois Graces,
De tous les Dieux dans la Grèce adorés,
L'histoire sainte et les combats sacrés?

Long-temps avant que ta verve élégante
Eut enfanté tes chants harmonieux,
De gens dévots une foule pédante,
Prêtre, Pontife, Augure, Hiérophante,
Avait écrit l'histoire de tes Dieux.
On n'a point lu leurs livres ennuyeux;
Ensevelis au fond du sanctuaire,
Ils sont pourris, inconnus à la terre.

Les plus savans de nos vieux érudits,
Deux fois au Louvre assemblés par semaine (1),
Ont pu connaître et débrouiller à peine
Quelques lambeaux de leurs pesans écrits.

Des bords du Tybre aux rives de la Seine
La main du Temps a semé des débris;
Les monumens des Césars sont détruits;
Peuples et Rois, jusqu'à la cour céleste,
Tout a changé; c'est un autre univers;
Et de tes Dieux si le souvenir reste,
S'ils sont connus, ce n'est que par tes vers.

Peut-être un jour les miens à la mémoire
Conserveront les actes et la gloire
De tant de Saints aujourd'hui célébrés,
Et peindront mieux leur mémorable histoire,
Que ne l'ont fait dans leurs tomes sacrés
Tant de Docteurs aux crânes tonsurés,
Moines, Prélats, Prêtres de l'Oratoire,
Enfans d'*Ignace*, et gros Bénédictins,
Tous gens sensés, tous pieux écrivains,
Instruits et vrais, et que nous devons croire.

A mes lecteurs, de tes beaux vers épris,
Je dirai donc que le fils de Cypris,
Qui, sur tes Dieux, remporta la victoire,
Et divisa l'Olympe au temps jadis,
A des Chrétiens troublé le Paradis;
Que je ne puis souffrir que l'ombre noire

Du froid oubli le cache à l'avenir,
Et que je veux, par une œuvre notoire,
En conserver l'éclatant souvenir.

O mes lecteurs! afin que j'y parvienne,
A tous les Saints adressez quelque antienne.

Le chef sacré de l'Eglise chrétienne,
Pierre, au front chauve, est armé de filets;
Il a deux clefs, et sa ligne flexible,
De son génie est l'emblême sensible.
Son coq le suit, et nous peint la fierté
Dont il soutint toujours sa dignité.

Il approuvait que le Saint d'Apulie,
Voulant chasser les Français d'Italie,
Eût appelé l'Orgueil, la Jalousie,
Et la Discorde, et privé nos héros
Du pain béni qu'on pétrit à Paphos.

Aux bataillons emplumés des Archanges,
Aux Séraphins, aux Chérubins, aux Anges,
Sa voix prescrit d'observer, nuit et jour,
Tout ce que fait ou veut faire l'Amour.

L'Enfant ailé, ce fils de la nature,
Des Saints du ciel malin persécuteur,
Et des Français bénigne protecteur,
Rit, et craint peu la foule qui conjure
Contre ses traits; il est seul; il est nu;

Sa nudité le sert mieux qu'une armure.
Pour qu'il triomphe, il suffit qu'il soit vu.

Du chef des Saints il brave la vengeance,
De Saint *Janvier* trompe la vigilance ;
Malgré leurs soins, ramène au camp français
L'escadron blanc dont les nombreux attraits
Doivent bientôt y verser l'abondance ;
Puis, confondant la jalouse prudence
De *Nicolas*, vers ce même canton
Il reconduit et *Maltide* et *Bourbon*.

Dans ces déserts mal connus qui séparent
Le camp du Roi de cet asyle heureux
Où le Pècheur les reçut tous les deux,
Nos deux amans incessamment s'égarent.

Tout en marchant, *Vendôme* contemplait
Les traits piquans de son aimable amante,
Ses blonds cheveux, et sa gorge naissante,
Que couvrait mal une gaze mouvante.
De temps en temps son beau bras il serrait,
Et de ses feux sans cesse il lui parlait.

Au bord d'une eau large, claire, profonde,
Au pied d'un roc, sous d'épais peupliers,
Nos deux amans, par de petits sentiers,
S'étaient rendus, se croyant seuls au monde :
Cette eau, ce bois, le calme, la fraîcheur,
Ce tapis verd, et cet épais feuillage,

Et des oiseaux l'amoureux gazouillage,
Tout parle aux sens, tout agite le cœur.

Bourbon s'arrête, et sur l'herbe fleurie
Il fait asseoir cette beauté chérie,
Dont le cœur pur et de soupçons exempt,
A ses conseils se livre ingénûment.
Ce calme heureux, ce fruit de l'innocence
Etait, lecteur, un don de *Nicolas*,
Sur ce grand point, que je ne dirai pas,
Il a bouché sa noble intelligence;
Car vous savez que sur tout autre objet
Elle montrait beaucoup de connaissance :
Ce qu'elle sait à son âge étonnait.
Esprit, beauté, chez elle tout est fait,
Tout, hors son cœur, demeuré dans l'enfance.

O *Nicolas!* telle est ton influence,
Que cette belle, après tant d'incidens,
N'éprouve pas le tumulte des sens,
Et ne croit pas qu'entre elle et ses amans,
Outre l'habit, il soit de différence.

Lorsque la rose et s'ouvre et s'arrondit,
Et se parfume et devient plus vermeille,
Que son éclat auprès d'elle conduit
Le moucheron, le papillon, l'abeille;
Sans défiance, elle s'offre à leurs yeux;
De ses trésors elle ignore l'usage;
Elle est bien loin de soupçonner qu'un d'eux,

Sous les replis de son brillant feuillage,
Puisse introduire un aiguillon perçant,
Et dans son sein, livré sans artifice,
Ivre d'orgueil, pomper, en se jouant,
Les plus doux sucs qu'enferme son calice.

Maltide, ainsi ne voyant nul danger,
Pouvait très-bien périr sans y songer.
Mais le patron qui sur elle préside,
Qui ne veut pas qu'aucun ultramontain
Sur tant d'appas ose porter sa main,
Dans ce vallon amène à toute bride
Un cavalier, né près de l'Apennin,
Guerrier farouche, et secret adversaire
De tout Français; c'était, mon cher lecteur,
Des Milanais le ducal oppresseur.

Vous connaissez ses mœurs, son caractère;
Vous savez bien que par-tout, en tout temps,
Il fit toujours tout le mal qu'il put faire.
Il ne vit pas plutôt nos deux amans,
Que de *Maltide* il convoita les charmes.
Bourbon près d'elle était assis sans armes:
Car le Pècheur qui le tira des flots,
Armé pour nuire aux habitans des eaux,
N'avait de quoi revêtir un héros.
Sforce en conçut beaucoup plus d'espérance,
Et lui cria d'un ton plein d'arrogance:
Tu vas mourir, ou tu me céderas
Cette beauté qui sera dans mes bras.

Mieux qu'avec toi. La pointe de sa lance
Était déja sur le sein de *Bourbon*.
Bourbon, tranquille en toute occasion,
Pare le coup, le détourne avec force;
Puis s'élançant, il fond sur *Louis Sforce*,
Saisit son pied, l'ôte de l'étrier,
Le fait tourner sur le dos du coursier,
Et sur la terre étend le cavalier.

Lors empoignant la crinière isabelle,
D'un léger saut *Bourbon* se met en selle:
D'acier tranchant deux glaives sont sur elle
Bien attachés, et sur l'arçon d'icelle
Deux pistolets. Tandis qu'il s'en saisit,
Le Milanais se relève et s'enfuit;
Et, maudissant les guerriers de la France,
Pour mieux courir, il a jeté sa lance.

Bourbon d'abord quelque temps le poursuit.
Il était loin d'abandonner *Maltide;*
Mais, quand vers elle il veut tourner la bride,
Bourbon ne peut, quoique bon écuyer,
Faire obéir l'indocile coursier.
Levant sans cesse ou la croupe ou la tête,
Il rue, il tourne, il se cabre, il s'arrête,
Saute et bondit. En vain le cavalier
Reste toujours ferme sur l'étrier,
Vous l'eussiez vu balotté sur sa bête,
Plus qu'un navire au fort de la tempête.
C'était encore un tour que lui jouait

Le saint Patron qui *Maltide* gardait.
De ce coursier il endurcit la bouche,
Le rend fougueux, et rétif et farouche,
Lui met enfin le mord entre les dents,
Si qu'il s'enfuit, et, plus prompt que les vents,
Porte *Bourbon* juste au milieu des gens
Du Milanais; ils couraient hors d'haleine,
Suivis de près par cent cavaliers francs.
De toutes parts la mort couvrait la plaine.
Vendôme, sabre et pistolet en main,
Et tire, et frappe, et pare, et blesse, et tue.
Et *Nicolas*, d'un ris très-inhumain,
Marque sa joie à cette horrible vue.
Il s'applaudit; mais, pour conserver mieux
Le beau trésor qui fait tant d'envieux,
Le Saint médite un projet bien plus rare.

Lorsque *Maltide* eut vu partir *Bourbon*,
Se trouvant seule en cet étroit vallon,
Un prompt effroi de son ame s'empare.
Elle regarde, elle écoute, elle attend,
Et du combat le fracas elle entend.
O Dieu des cieux! conservez-le, dit-elle:
Ma destinée est-elle assez cruelle?
Que deviendrai-je? Hélas! je n'ai que lui.
Dans l'univers il est mon seul appui.
Dom *Bournarès* a fait périr mon père.
Le bon vieillard dont l'utile secours,
Au fond des bois, a conservé mes jours,
Est mort, frappé d'une main meurtrière.

Et mon soutien, ce Français, ce héros
Qui me sauva des brigands et des flots,
Qui me jurait une amitié si tendre,
Me laisse ainsi pour courir aux combats!
Non, juste ciel! il ne me trahit pas;
S'il est parti, s'il détourne les pas
Des ennemis, c'est pour mieux me défendre.
O chevalier! — En proférant ces mots,
Elle aperçoit un casque sur les eaux;
C'est un guerrier; il se débat, il nage,
Il cherche en vain à gagner le rivage.

Ah ciel! c'est lui, dit *Maltide*, c'est lui.
Devant mes yeux il mourrait aujourd'hui!
Je dois..... Je veux..... — La lance ensanglantée
Qu'en s'enfuyant *Louis Sforce* a jetée,
A ses regards s'offre sur le gravier.
Elle la prend vers l'homicide acier.
Puis, se tenant au tronc d'un peuplier,
Sur l'eau se panche, étend son bras, présente
L'extrémité du long bois au guerrier
Qui la saisit. Cette beauté tremblante
Retient ce bois, avec un grand effort.
Puis tire à soi, puis conduit sur le bord
Ce chevalier. Elle le considère.
Ce ne sont point les traits de son amant.
Elle aperçoit un nez bien plus saillant,
Des yeux plus noirs, un regard plus sévère.
O juste ciel! lecteurs, c'était son père.

Elle en resta sans couleur et sans voix.

Je peindrais mal l'affliction, la joie,
L'étonnement qu'elle éprouve à la fois,
Et les combats dont son cœur est la proie.

—Quoi! vous vivez! Quoi! mon père, on disait
Que d'un brigand l'audace criminelle,.....
Qu'une mort prompte, exécrable, cruelle......
Disant ces mots, elle s'embarrassait.
En soupirant, son père elle embrassait.
Et le guerrier, en revoyant sa fille,
Non moins surpris, dans ses bras la pressait.
La voix lui manque, et la tendresse brille
Dans leurs regards que des pleurs offusquaient.
Des mots coupés de leur bouche échappaient,
Des mots touchans, et doux, et pleins de charmes,
Qui redoublaient leurs transports et leurs larmes.

Après la joie et les saisissemens,
Et le désordre, et les épanchemens,
Qu'on a toujours dans ces premiers momens,
Chacun demande à l'autre son histoire.
Calmant ses sens, rappelant sa mémoire,
Se recueillant et voulant obéir,
Maltide conte une part de la sienne,
En peu de mots, et se hâte d'ouïr
Comment son père a pu ne pas périr
Sur l'échafaud qu'une foule inhumaine
Avait dressé pour le faire mourir.

Nous y marchions, lui répartit son père,
Lorsque des gens cachés sous leur visière,

Couverts d'acier, et le glaive à la main,
Vinrent chasser la horde meurtrière
Qui m'entourait. C'était le jeune *Urbin*,
Et cent guerriers tous armés par lui-même.
J'ai su depuis à quel excès il t'aime.
Environné de ses amis sanglans,
Vivez, dit-il, et fuyez vos tyrans.
Disant ces mots, il me donna ses armes.
Au lieu de fuir, je courus au palais;
Devant le roi j'accusai *Bournarès*.
Eh quoi! lui dis-je, est-ce en ces jours d'alarmes,
Quand les Français fondent sur vos Etats,
Quand vos sujets méconnaissent leur maître,
Que ce ministre imprudent, s'il n'est traître,
Ose envoyer vos guerriers au trépas?
Dans les dangers que sert la flatterie?
Par des bourreaux défend-on la patrie?
Ce qu'il vous faut, c'est nos cœurs et nos bras.
Par des forfaits ne vous en privez pas.
Employez-les, et sauvez l'*Italie*.

En m'écoutant, le roi reste interdit.
Bournarès tremble, et la cour qui l'observe,
Baissant les yeux, se tait avec réserve.
Ferdinand seul hautement m'applaudit.
Avec son père il me réconcilie;
Et pour l'armée en hâte nous partons.
J'apprends ta fuite : alarmé pour ta vie,
De *Bournarès* craignant les trahisons,
Je parcours Naple, et Rome et l'Apulie.

Tous mes couriers visitent l'*Italie*.
Le jeune *Urbin* partageait ma douleur.
De *Bournarès* redoutant la vengeance,
Je me taisais sur mon libérateur:
Je le niais; et par reconnaissance,
Sur ses bienfaits je gardais le silence.
J'userai bien du jour que je lui doi:
Je lui promis ta main pour récompense.
Je te retrouve, et ton obéissance,
Avec plaisir, va dégager ma foi.

Or tout à l'heure, au bord d'une éminence,
Nous combattions quelques guerriers de France,
Quand mon cheval, heurté d'un coup de lance,
En se cabrant, s'est renversé sur moi,
Et m'a jeté, presque sans connaissance,
Dans cette eau vive, où j'expirais sans toi.
Mais je perds trop de momens en paroles,
Viens, suis ton père, et voyons si je pui (3)
Au jeune *Urbin* me rejoindre aujourd'hui,
Ou si mes vœux seront toujours frivoles.

Ainsi parlant, il ne connaissait pas
Combien *Urbin* avait l'ame légère,
Combien pour lui *Palvoisin* eut d'appas.
Il emmenait *Maltide* sur ses pas.
Qui ne plaindrait son cruel embarras?
Elle ne sait que résoudre et que faire.
Si son hymen en effet doit payer
L'heureuse main qui délivra son père,

Quel prix doit-elle à cet autre guerrier
Qui la sauva des flots et des corsaires?
Elle eût voulu remplir tous ses devoirs;
Mais quand ils sont l'un à l'autre contraires,
Quand sur le cœur agissent deux pouvoirs,
Qu'au paternel celui d'amour s'oppose,
A bien des maux leur combat nous expose.

Pour concevoir tous ceux qu'elle éprouvait,
Sachez, lecteurs, que pour père elle avait
De son pays l'homme le plus austère,
Le fier *Marus*, cet antique Romain,
Qui, des vieux temps gardant le caractère,
Sous des tyrans était républicain.
N'estimant rien au prix de la patrie,
Il détestait, encor plus que les rois,
Les guerriers francs, qu'il appelait Gaulois.
Il prétendait les chasser d'Italie.
Avec raison sa fille appréhendait
Que si *Vendôme* en ce lieu revenait,
Malgré ses cris, ses larmes, sa prière,
Il ne se vît attaquer par son père.

Dans sa terreur, en hâte elle sortait
De ce vallon; et *Marus* lui disait:
Si des Gaulois quelque horde légère
Nous atteignait au fond de ces forêts,
Cache ton nom, ton pays et ton père;
En les nommant, tu serais prisonnière.
Tu me rendrais suspect à *Bournarès*.

Si l'on te croit de naissance vulgaire.
Tu seras libre, et pourras joindre *Urbin*,
Et m'acquitter en lui donnant ta main.
Mais c'est en vain que son père lui parle.
Maltide pleure, et ne l'écoute pas.
C'est en plein bois qu'il faut porter nos pas.
Ajoute-t-il, car le camp du roi *Charle*
De ces forêts borde les champs voisins:
Tous ses soldats occupent les chemins.
Tournons à droite. Une secrète issue
Étroite et sûre, et qui m'est bien connue,
Doit nous mener vers un poste avancé
Qu'hier au soir j'ai moi-même placé.

Pressant la mousse, ou de sèches bruyères,
Tous deux allaient de buissons en clairières;
Maltide suit, marche péniblement,
Et se fatigue, et soupire souvent,
Et fait aller son père lentement.

Bientôt la nuit vient, par d'épaisses ombres,
Chasser le jour de ces bois déja sombres.
Elle ne peut faire un pas plus avant.
Prenons, ma fille, un repos nécessaire,
Lui dit *Marus*; en dormant près de moi
Sur ces gazons, n'éprouve aucun effroi.
Il prend sa main, lui dit adieu, l'embrasse;
Ote son casque, et gardant sa cuirasse,
La tête nue et les cheveux épars,
S'étend sur l'herbe, et s'endort auprès d'elle.

Ainsi jadis, au sortir des hasards,
Hercule, *Achille* et même le dieu *Mars*,
Couchaient à terre à côté d'une belle.

D'un corps nerveux de fatigue épuisé,
Le doux sommeil fort aisément s'empare;
Mais un cœur tendre, et que l'amour égare,
D'un tel repos n'est pas favorisé.
Maltide en vain s'arrange pour en prendre,
Et sous son front fait courber l'herbe tendre;
Son œil fermé lui présente *Bourbon*;
Quelquefois même elle pense l'entendre.
A son esprit, sa fragile raison
Fait bien sentir que c'est illusion:
De cette erreur rien ne peut la défendre.
Elle se lève avec saisissement,
Va, vient, s'arrête, et s'avance, et recule;
Ainsi l'on voit osciller le pendule.
Mais d'un coursier le long hennissement
Fait frémir l'air; à ce son véhément,
Qui l'épouvante à l'égal du tonnerre,
Elle veut fuir du côté de son père.
Beaucoup plus loin, la terreur la conduit;
Désespérée, au hasard elle fuit.

D'armes, de gens, de chevaux un grand bruit
Soudain s'élève et semble assez près d'elle;
Et de *Marus* aussitôt elle entend
La forte voix qui, dans le bois, l'appelle.
Pour le rejoindre, elle part en courant.

Quelque clarté bientôt fait place à l'ombre ;
Elle se voit hors de la forêt sombre,
Non loin d'un pont, sur un large chemin,
Qui de ce bois conduit à l'Apennin.

Par cette route, en toute diligence,
Vingt cavaliers, dévorés d'abstinence,
Rodaient de nuit pour appaiser leur faim ;
Mais quand *Maltide* à leur regard enfin
Vint présenter un être féminin,
Sans s'informer que ce soit laide ou belle,
Comme vautours ils fondent tous sur elle.
Maltide crie et se débat en vain.

Aux doux accens de ce ton argentin,
Un pourvoyeur de la royale couche
Pique des deux, arrive tout exprès ;
Et lui voyant de si piquans attraits,
Un teint si blanc, un coloris si frais,
Dit : ces baisers sont dignes de la bouche
Du Roi des Francs ; que nul de vous n'y touche ;
Je la retiens pour le Roi. — Sur-le champ
Il s'en rend maître ; il la prend, il l'emmène,
Franchit le pont, et traverse la plaine,
Et du Roi *Charle* il court chercher le camp.

Habilement, dans sa course rapide,
Il évitait celui de *Ferdinand*.
Par des chemins détournés il la guide.
Il passe au pied de ce coteau riant

Qu'ornait un bois, et sur-tout la chapelle
Où *Palvoisin*, toujours modestement,
A l'inconnu qui la trouva si belle,
Taisait son nom, voulait savoir le sien,
Le demandait, et n'en obtenait rien,
Que des baisers, dont l'amoureuse flamme
Redouble encor l'ivresse de son ame.
Tous deux livrés à ces tendres ébats,
Oubliant tout et leurs rois et la guerre,
Ne s'occupaient que d'eux seuls sur la terre.

Dans cet oubli, du clairon les éclats
Frappent soudain leur oreille surprise.
Près du portail qui décore l'église,
Vingt cavaliers ont arrêté leurs pas.
Un d'eux s'avance; il tenait dans ses bras
Une captive éplorée et tremblante.
A ce spectacle, *Urbin* et son amante
Se sont levés : et, tout quatre étonnés,
Se parcourant de leurs yeux enflammés,
Jettent des cris. Quoi! c'est vous..... quoi! c'est elle.....
Chaque guerrier quittant soudain sa belle,
Et droit vers l'autre accourant à grands pas,
Tombe à ses pieds, ou s'élance en ses bras.

Dans ce moment et si vif et si tendre,
Mon doux ami... Mon amante... Mon roi...
Vous en ces lieux.... Vous ici.... sauvez-moi....
Sont les seuls mots qui se fassent entendre.

Le Roi des Francs; (car mon lecteur sensé

A son abord a dû le reconnaître,
Sans que son nom ait été prononcé ;)
Le Roi des Francs en son cœur sentit naître
Quelques remords; car il avait enfin
Été tout près d'oublier *Palvoisin*.
Il en pleurait, et cette aimable belle,
En rajustant d'une discrète main
De son collet les plis et la dentelle,
Qu'avait froissés et dérangés *Urbin*,
Disait au roi : Vous m'étiez infidèle,
Vous me trompiez. Le bon roi s'excusait ;
Et *Palvoisin*, en l'embrassant, lorgnait
Le bel *Urbin*, et plus encor la dame
Qui doublement inquiétte son ame.

Impatient de réparer ses torts,
Et ne pouvant modérer ses transports,
A haute voix le bon monarque appelle
Tous ses guerriers. Ma maîtresse, ma belle
Est retrouvée ; accourez, venez tous.
Ces bons Français tombent à ses genoux.
Avec respect le pieux *Lornai* baise
Le falbala qui borde son jupon.
Comine, *Aimart*, *Montpensier*, *Baraton*
Baisent sa robe, et l'ardent *Châtillon*
Baise sa main. Le roi se pâmant d'aise,
Et de son rang oubliant la fierté,
Baise sa bouche et vante sa beauté.

Au bruit qu'ils font, tout tremble en la chapelle ;

L'orgue en gémit; la cloche, au son d'airain,
En retentit; du vieux toit qui chancelle
Un hibou fuit vers un antre prochain:
L'écho s'éveille au fond du bois voisin.
Notre amazone et sa troupe fidelle,
S'imaginant qu'on ravit *Palvoisin*,
Entre à cheval et la lance à la main.
Chaque Français prompt à tirer son glaive,
Dès qu'il la voit, et s'arme et se relève:
Mais *Polémide* osant les défier,
Et retenant le frein de son coursier,
Crie, ou mourez, ou rendez cette belle.
Charle répart, je périrai pour elle;
Et *Palvoisin*, en levant ses beaux bras,
Leur répondait, vous ne vous battrez pas:
Galans Français, ces guerriers sont des femmes.

A ce beau nom, si cher, si révéré,
Si digne d'être en effet adoré,
On vit tomber les redoutables lames
De nos Français. Leur œil étincelant
Voudrait percer le casque et la cuirasse,
Et pénétrer sous ce déguisement.
De son cheval *Polémide* descend,
Et *Palvoisin* la présente avec grace
Au jeune Roi, qui l'admire et l'embrasse.
Chaque guerrier aussitôt l'imitant,
A chaque belle en fait soudain autant.
Déja le bruit en vole jusqu'au camp:
Le tambour bat et la trompette sonne,

Le canon gronde, et l'air au loin résonne
De cris de joie. — A ces chants, à ces cris
Le Pape tremble, il croit Rome conquise,
Et Rome croit que le Saint-Père est pris;
Et *Ferdinand*, qui craint une surprise,
Fait dans son camp armer tous ses soldats;
Mais nul Français ne songeait aux combats.

Dans ces transports dont aucun n'est le maître,
Charle et sa belle, et mon lecteur peut-être,
Loin d'y penser, ne s'aperçurent pas
Qu'avec *Urbin* a disparu la Dame
Que *Charle* a prise, et qui troubla son ame.
Ainsi, dit-on, le second roi des Francs
Dans une noce, aux campagnes de Lens,
De son ami laissa ravir la femme (4),
Sans le savoir, sans même s'en douter.
O mon lecteur! si j'aimais à citer,
J'en trouverais cent autres dans l'histoire.
Papes ou rois, magistrat, chevalier,
Le plaisir presse, il vous fait oublier
Votre intérêt, et même votre gloire.

Urbin pourtant n'oublia rien alors;
De nos Français remarquant les transports,
Il en profite, et promptement s'élance
Sur le cheval qui fut au roi de France.
La Dame en croupe, il s'éloigne soudain.
Pour s'affermir, pressant le paladin,
Sur son épaule elle appuyait sa main.

Le chevalier et la baise et soupire,
Pique des deux, tourne la tête, admire
Tant de beautés, et se promet tout bas
De posséder en secret tant d'appas.

De son cheval, tout en pressant les pas,
Il lui disait : je saurai vous soustraire,
Ma douce belle, à ces galans Français,
Au dur *Alfonse*, au lâche *Bournarès*.
De votre absence à Naples l'on s'étonne.
Étrangement sur vous chacun raisonne.
Dom *Bournarès*, d'abord dans son courroux,
A prétendu, qu'heureux dépositaire
De vos attraits, j'aspirais à vous plaire;
Et j'ai déja pensé mourir pour vous.

O Muse ! eh quoi ! toi dont la voix préside
A mes écrits ! Quoi ! ces appas naissans
Qu'*Urbin* ravit au monarque des Francs,
Sont les appas de la jeune *Maltide !*

Oui, ce sont eux ; oui, lecteurs, et jamais
Le saint Patron, gardien de ces attraits,
N'eut tant d'effroi qu'en les voyant conduire
Au jeune roi du plus galant empire
Qui soit au monde. Il crut dans sa terreur
Naples conquise : il pensa que l'oracle
Allait déja s'accomplir sans obstacle.
Ce voile blanc, signe de la candeur,
Qu'il tient toujours pour voiler la pudeur,

Échappa presque à sa main défaillante,
Tant son bon cœur fut frappé d'épouvante.
Mais quand il vit, qu'épiant sa douleur,
Le dieu d'Amour riait de son malheur,
Il s'avisa d'une ruse nouvelle :
Il engagea le monarque vainqueur
Subitement à porter cette belle
Au fond sacré de l'étroite chapelle
Où *Palvoisin*, qui n'était pas pucelle,
Venait d'entrer. Il n'appréhendait pas
De confier ces innocens appas
Au jeune *Urbin*. Malgré l'ardent courage
Et les talens de ce cœur trop volage,
Le Saint sait bien qu'après les grands exploits
Dont *Palvoisin* s'étonna tant de fois,
Pour ce jour-là, du moins, il sera sage.

Il sait sur-tout, il sait que cet *Urbin*
Si séduisant n'est pas ultramontain.
Il le protège, il l'estime, il présage
Que si jamais il cueille cette fleur,
Ce ne sera qu'en tout bien, tout honneur,
Après la messe, au jour du mariage.

Le bon roi *Charle* et tous ses courtisans,
Dans les excès de leurs ravissemens,
Ne pensent point à ces jeunes amans.
Chacun rend grace à l'amazone altière,
A cette troupe et femelle et guerrière,
Par qui chacun prévoit que tout le camp

Sera fourni de vivre abondamment.
Le Roi charmé l'y conduit promptement.

Des longs malheurs que souffrit sa maîtresse,
En arrivant le bon Roi s'informa.
Modestement *Palvoisin* raconta
Par quelle horrible et détestable adresse,
Au bord de l'Arne un brigand l'enleva,
Et par quel bras le ciel la délivra.
Mais elle tut beaucoup moins par finesse
Que par pudeur et par délicatesse,
Et les plaisirs qu'*Urbin* lui déroba,
Et les faveurs que sa reconnaissance
A *Polémide* en secret accorda.
A ce récit le jeune roi de France,
De l'amazone admira la prudence.
D'un feu subit pour elle il s'embrasa,
Et *Polémide* obtint pour récompense
Ce que jadis la reine de Saba
A *Salomon* sagement demanda,
Ce que jadis, pour prix de la vaillance,
A *Thalestris* *Alexandre* donna.

Palvoisin même avec art excita
Le doux monarque à livrer sa grande ame
A cette prompte et passagère flamme.
Ce ne fut point défaut de sentiment,
Ce fut excès : son cœur trop promptement
D'un inconnu partagea la tendresse;
Elle en rougit, et par délicatesse,

Pour s'excuser elle-même à ses yeux,
Elle voulut que son amant comme elle,
Pour un moment du moins fût infidèle :
Et quand ce prince eut satisfait ses feux,
Elle se crut un peu moins criminelle.

Ainsi j'ai vu, disent ces favoris,
Qui de l'Amour et des Graces chéris,
N'ont rencontré ni prude ni cruelle;
Ainsi j'ai vu quelquefois une belle
Se récrier en se livrant à moi :
Si mon époux avait trahi sa foi,
Si je croyais qu'il eût quelque maîtresse,
Je n'aurais pas le remords qui me presse !

NOTES DU CHANT VIII.

(1) Les plus savans de nos vieux érudits
Deux fois au Louvre assemblés par semaine.

Les savans qui composaient l'Académie des inscriptions et belles lettres ne s'assemblaient que deux fois par semaine. Ceux de l'Académie française et ceux de l'Académie des sciences avaient trois séances.

Lorsque la révolution était dans toute sa force, on détruisit les Académies. Ceux qui gouvernaient alors semblaient ne vouloir que des paysans, des ouvriers et des soldats. Dès qu'ils furent décapités, on rétablit les Académies. On les appela *Institut* : nom moins sonore, moins harmonieux, moins propre à entrer dans un discours oratoire, et presque impossible à mettre dans un vers, sans en détruire l'harmonie. On avait donné ce nom à quelques Académies en Italie.

Avant de détruire celles de France, on les calomnia ; *Champfort* fit une diatribe contre elles. Cependant, sans les Académies, nous serions retombés dans une absolue barbarie ; et si nous n'y retombons pas, ce seront elles qui nous en préserveront sous leur nouveau nom.

Voici ce que pensait des Académies le célèbre et malheureux *Bailly*, qui les connoissait bien, étant de toutes les trois. Ses paroles sont mémorables ; il les imprima en 1779, dix ans avant qu'on soupçonnât qu'il fût possible de faire en France une révolution. « Les premiers instrumens pour les progrès » des sciences furent les Académies. Au milieu des opinions

» diverses qui naissent et meurent sur la terre, qui se com-
» battent et se détruisent, la vérité trouva des asyles. On dit
» tout ce qu'on veut dans le silence du cabinet, on y parle
» sans contradicteurs : il n'en est pas de même dans une as-
» semblée de savans, dont on craint le regard pénétrant et
» la censure éclairée. Les opinions ne s'établissent point sans
» combat; les vérités ne sont admises qu'après avoir été re-
» connues : le dépôt qui s'y forme croît avec les années, et
» s'épure à tous les momens. Un avantage non moins grand
» de ces corps est celui de leur unité et de leur durée; ils
» sont toujours vivans : les hommes se succèdent, le même
» esprit demeure. Le feu sacré n'est plus confié aux soins
» des particuliers, il est conservé dans le temple de Vesta :
» tant que ces temples subsisteront, l'ignorance ne se mon-
» trera pas; l'instruction demeurera autant que ces dépôts
» de lumière. Si l'esprit humain est le résultat des travaux
» de nos ancêtres et des efforts de la génération subsistante,
» c'est sur-tout dans les Académies que les vérités nouvelles
» s'ajoutent aux vérités connues; c'est là que l'esprit humain
» réside : il y est vivant dans un nombre d'hommes réunis;
» il y parle; il y rend ses oracles par leur organe; et sous
» cette forme humaine, animé des passions de la liberté et
» de la gloire, il est unique comme l'individu et durable
» comme l'espèce ». Hist. de l'astronomie, l. VI, parag. I.

« L'illustre *Fontenelle*, dit-il encore, liv. IV, nous a con-
» servé le résultat de ces conférences savantes » (que l'Aca-
démie des sciences tint en 1669, pour connaître quels progrès
l'esprit humain avait faits jusqu'alors, et quelles routes il de-
vait s'ouvrir pour en faire d'autres). « On croit voir les Etats-
» généraux d'une grande nation, assemblés pour discuter ses
» intérêts; s'éclairant par les abus du passé, et s'occupant du
» bonheur de l'avenir. Cette nation, c'était l'espèce humaine

» les intérêts discutés étaient ceux de l'esprit humain;
» l'Académie tenait dans ses mains l'héritage des générations
» passées et la fortune des générations futures. Dans ces mo-
» mens de paix et de repos, où la voix du génie peut se
» faire entendre, dans ces momens de fécondité où plusieurs
» grands hommes réunis sont capables d'un grand effort,
» l'Académie disposa tout pour élever l'esprit humain, et le
» placer à une hauteur et à un degré de lumière où l'on
» n'eût plus à craindre les rechutes de l'ignorance, et où
» l'on pût se passer du mouvement qui manque aux siècles
» stériles. »

Voilà ce que faisait l'Académie des sciences : l'étude de la nature était son objet. Celle des *belles lettres* recueillait les travaux de l'antiquité, et rassemblant les débris de toutes les espèces de monumens, elle arrachait aux ravages du temps tout ce qu'il était possible de conserver.

L'Académie française éveillait les talens qui tiennent à l'art de manifester les sentimens de l'ame par le don de la parole; qui les anoblissent, qui les aggrandissent, qui les rendent l'objet de l'admiration publique. Son génie était élevé, ses principes étaient la liberté et l'égalité. Elle n'avait point voulu admettre dans son sein des protecteurs sous le nom d'académiciens honoraires : tout grand seigneur, tout prince qui briguait l'honneur d'y être reçu, devenait l'égal des autres, et laissait à la porte ses titres, ses prérogatives, ses distinctions.

L'Académie française refusa l'avantage d'avoir, comme les autres, un certain nombre de pensions distribuées entre ses membres, ce qui eût détruit l'égalité entr'eux.

Je ne sais quel cardinal, sous prétexte qu'il était vieux et malade, voulut qu'on lui donnât un fauteuil; car dans le temps où l'Académie fut fondée, l'usage était de s'assoir sur

des chaises : les fauteuils étaient un meuble assez rares. Les académiciens ne furent point sa dupe, et virent bien qu'il n'était malade que de vanité; ils pensèrent qu'un refus pourrait le guérir. Il insista : *Louis XIV* en fut informé, il approuva l'Académie qui ne déviait point de ses principes; et il ordonna, pour lever toute difficulté, qu'on mît dans la salle quarante fauteuils.

Cette anecdote très-connue, n'a pas empêché que, dans le temps où l'on ne parlait que d'établir dans toute la nation la liberté et l'égalité, on n'ait détruit le corps qui le premier avait été fondé sur ces deux principes, et le seul qui en donnât alors l'exemple.

Ajoutons encore, que *J. J. Rousseau*, qu'on n'accusera pas d'avoir flatté les Académies, convient qu'elles ont servi à conserver la pureté des mœurs chez les gens de lettres, par la certitude qu'elles n'admettraient jamais dans leur sein un homme mal famé.

Beaucoup de gens n'en disaient du mal que par la conviction intime qu'ils avaient qu'on ne leur en ouvrirait jamais les portes.

L'Académie française faisait encore un grand bien d'un autre genre. Elle servait de véhicule à tous les jeunes gens qui étudiaient : il y en avait bien peu qui, dans les illusions de leur jeunesse, ne tournassent les yeux vers elle, et ne s'appliquassent à bien savoir leur langue, à l'écrire avec quelque pureté, dans l'espoir d'entrer un jour dans ce sanctuaire, où il y avait tant d'appelés et si peu d'élus; où tout le savoir du monde ne pouvait faire avoir place, si on ne savait pas s'énoncer avec correction ou du moins avec cette élégance, avec cette grace qui couvre en littérature une grande multitude de péchés.

Il régnait une grande émulation entre les trois Académies.

Elle a beaucoup servi aux progrès de l'esprit humain. J'espère que la même émulation s'élevera entre les classes de l'Institut, et que leur réunion procurera un grand bien, celui d'engager les savans à parler avec plus de précision, à employer les mots dans leur véritable acception, à les mieux définir; et qu'elle déterminera les jeunes littérateurs, ceux qui ne cultivent que la poésie, à s'instruire davantage, à mieux connaître la nature; à la peindre plutôt de ses propres couleurs, que de raviver sans cesse celles que lui ont prêtées les Grecs ou les Romains, dont il ne faut pourtant pas négliger d'étudier les ouvrages.

(2) Viens, suis ton père, et voyons si je *pui*
Au jeune *Urbin* me rejoindre aujourd'hui.

Vaugelas, dans ses excellentes remarques sur la langue française, dit que *quelques-uns ont cru qu'il fallait ôter l'*s *finale de la première personne, et écrire* je croy, je fay, je dy, je crain, *changeant l'*i *en* y, *selon le génie de notre langue qui aime fort l'usage des* y *grecs à la fin de la plupart de nos mots terminés en* i; *et qu'il fallait écrire ainsi la première personne, pour la distinguer de la seconde.* .... *Mais*, ajoute-t-il, *on pratique le contraire. Ce n'est pas que ce fût une faute, quand on ôterait l'*s, *mais il est beaucoup mieux de la mettre toujours dans la prose.*

Nos poètes se servent de l'une et de l'autre manière à la fin du vers, pour la commodité de la rime. M. de Malherbe *a fait rimer au prétérit parfait définy*, couvry *avec* Ivry.

N'ai-je pas le cœur assez haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut,
Un aussi grand desir de gloire,
Que j'avais lorsque je *couvry*
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques et d'*Ivry*?

C'est, ajoute encore Vaugelas, *contre l'usage de notre langue, qui ne le permet qu'à la première personne du présent de l'indicatif, et non pas aux autres temps. Aussi ne faut-il pas en cela suivre son exemple.*

Thomas Corneille, qui a fait des notes très-bonnes et très-curieuses sur les remarques de *Vaugelas*, rapporte l'opinion de *Chapelain*, qui était un bon grammairien, quoiqu'il fût un mauvais poète.

Chapelain observe *que ce qui a fait prendre l'*s *aux premières personnes de l'indicatif des verbes, c'est que la syllabe est longue : et ce sont les poètes qui, pour la commodité de la rime, l'ont faite courte ou brève contre sa naturelle prononciation. JE CROY, JE DOY, pour JE CROIS, JE DOIS. Cela se justifie par la manière d'écrire la première personne du prétérit plusqueparfait JE VOUDROIS, JE SEROIS; que personne n'a jamais écrit ni prononcé, JE VOUDROY, JE SEROY, parce que ces dernières syllabes étant longues, ont besoin d'une* s *finale pour marquer leur longueur. La raison est pareille pour le tems présent, et si les poètes y dérogent, c'est pour la rime. Celle de je* connoy *est* énorme.

Thomas Corneille ajoute à ces observations, *que c'est pour la rime seule que les poètes se sont autorisés à ôter l'*s *finale dans JE CROIS, JE VOIS, JE CONNOIS, J'APPERÇOIS, JE CONÇOIS.*

Il pense que *cette licence ne doit pas s'étendre jusqu'aux verbes FAIRE, DIRE, CRAINDRE, PRENDRE. Quant à la première personne de l'aoriste ou du prétérit indéfini, elle a toujours une* s *dans tous les verbes dont l'infinitif n'est point en ER. JE FIS, JE LUS, JE CUEILLIS, J'APPRIS, JE COURUS. Ainsi Malherbe n'a pu faire rimer JE COUVRY avec IVRY que par une licence très-condamnable,*

puisqu'on ne peut se dispenser de dire et d'écrire JE COUVRIS.

Je remarque d'abord que *Chapelain* et *Thomas Corneille*, qui faisaient des vers, ont été tous deux plus sévères que *Vaugelas*, qui n'écrivait qu'en prose.

Les *Remarques de Vaugelas* sont extrêmement instructives; les notes de *Thomas Corneille* indiquent les petits changemens que la langue avait éprouvés depuis *Vaugelas* jusqu'à lui : et il serait très-curieux qu'un bon grammairien ajoutât des notes à celles de *Corneille*, pour montrer les variations que la langue a éprouvées, et sur-tout les hardiesses qu'elle a acquises depuis *Corneille* jusqu'à nos jours.

On voit sur-tout dans cet ouvrage combien de choses autorisées par l'usage, ont été proscrites insensiblement, et combien l'usage s'est rapproché de la règle : combien la construction est devenue plus grammaticale et par conséquent plus claire.

Par exemple, le goût des *y* grecs a passé; on n'écrit plus *ny*, *indéfiny*, et autres mots par cette lettre; on y met l'i français tout simplement.

L'orthographe de *Dumarsais* et de *Voltaire*, où l'on écrit par un *a* les verbes terminés en *ois* et se pronoçant en *ais*, est un changement plus considérable, et qui donne aux poètes moins d'occasion de retrancher l'*s* dans ces verbes, et de faire à l'oreille de fausses rimes.

Il est certain que les syllabes des verbes cités par *Vaugelas*, *Chapelain* et *Thomas Corneille* étant longues, doivent dans la prose être écrites par une *s*; mais la poésie peut et doit se permettre de la retrancher, le pronom *je* indiquant assez la première personne et par conséquent la prononciation.

Je ne vois pas trop pourquoi on ne pourrait pas prendre avec la première personne de l'aoriste une licence qu'on se

permet avec la première personne du présent. *Chapelain* et *Thomas Corneille*, qui la condamnent si fortement, n'allèguent aucune raison qui fonde leur opinion.

La poésie française a si peu de licences, qu'il ne faut pas lui ôter le peu qui lui en reste; et dans une langue qui a peu d'inversions et peu de hardiesses, si on ne permettait pas aux poètes d'alléger un peu le joug de la rime, les tournures seroient bientôt épuisées.

Quelques poètes ont supprimé l'*s* à la seconde personne du verbe, comme *Perrault* dans ces vers de son conte de l'*Esprit fort*.

> Rien ne me déplaira, pourvu que tu GUÉRISSE.
> Quoi! faut-il qu'un secret te donne la jaunisse?

C'est une faute plutôt qu'une licence, parce que l'*s* est la marque caractéristique de la seconde personne du verbe dans tous les temps et dans toutes les conjugaisons, hormis à l'impératif de la première déclinaison.

Perrault n'est pas un assez grand poète pour faire autorité: aucun de nos grands maîtres n'a fait cette faute que je sache. Mais La Fontaine, pour rimer et pour éviter l'*hiatus*, a mis une *s* a *fourmi*.

Voici comme il commence sa fable de *la Colombe et la Fourmi*.

> L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
> Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
> Quand sur l'eau se penchant une FOURMIS y tombe;
> Et dans cet océan on eût vu la FOURMIS
> . . . .
> Ce fut un promontoire où la FOURMIS ARRIVE.

On peut reprendre les *licences* de *La Fontaine*, on peut éviter ses fautes: mais comment égaler ses beautés? Or, en

poésie, ce sont les beautés qui excusent tout, et qui donnent l'immortalité.

(3) Ainsi, dit-on, le second roi des Francs,
Dans une noce aux campagnes de Lens,
De son ami laissa ravir la femme.

Clodion le chevelu allait se mettre à table avec la nouvelle mariée, quand tout-à-coup le brave *Aetius* fondit sur eux, enleva la jeune épouse; et dîna avec elle du même festin qui avait été préparé pour la noce. Cette mémorable aventure se passa au village d'*Eléna*, que nous appelons la ville de *Lens*, taut nous avons l'oreille harmonique!

CHANT IX.

Les deux Temples. Saint Janvier se rend à celui de l'Impuissance, et Saint Pierre à celui de l'Opinion.

De tous les dons que le ciel fit à l'homme,
La Poésie est le plus doux pour moi.
Jeune beauté, grand festin, riche emploi,
Et tous ces biens qu'on cherche et qu'on renomme,
Ne valent pas l'heureux talent des vers.
Dans trop de soins ils engagent sans cesse;
Et moi, tout seul, errant dans les déserts,
Sans bien, sans titre, ou même sans maîtresse,
Je puis jouir de cent plaisirs divers,
Me consoler des plus cruels revers,
Et me plonger dans la plus douce ivresse.

O Poésie! ô puissante Déesse!
De tes attraits qui défendrait son cœur?
Fille du ciel, belle, vive, coquette,
Aux doux regards, au sourire enchanteur,
Parlant de tout dans ta verve indiscrette,
Changeant sans cesse et de goût et d'humeur;
Capricieuse, indépendante, altière,
Et tour à tour libertine et sévère;
Réunissant, pour n'en pas dire plus,

Tous les défauts et toutes les vertus;
Mélange heureux, agréable assemblage
Qui te fait plaire au plus fou comme au sage.
C'est vainement qu'on connaît tes rigueurs,
Ta vanité, tes fourbes, tes caprices,
On est toujours pris par tes artifices :
Ceux de l'Amour ne sont pas plus trompeurs.

Or cette belle a deux charmantes sœurs :
L'une aux yeux noirs, à l'air pensif et sage,
Au maintien triste, et qui pourtant engage.
Nul ornement n'embellit son visage.
Franche et modeste, elle enchaîne les cœurs.
L'autre aux yeux bleus, à l'air vif et volage,
Tenant toujours quelques propos flatteurs,
Aimant le fard, les pompons, l'étalage,
De l'artifice empruntant ses couleurs,
En séduisant l'esprit par des erreurs.
De ces deux sœurs d'un goût si dissemblable,
L'une est l'Histoire; et l'autre? c'est la Fable.

Du Dieu des vers les brillans favoris,
De toutes trois sont les amans chéris.
Tel on nous peint à la cour de Cypris
Le dieu d'Amour caressé des trois Graces,
Et tel on vit près des murs de Paris,
Entre les jeux, les plaisirs et les ris,
Un Roi des Francs, par des vœux efficaces,
Du tendre Amour obtenir les faveurs,
Et posséder tour à tour les trois sœurs (1).

Comparaison indiscrète et notoire,
Que me fournit et la Fable et l'Histoire.

A ces trois sœurs j'ai consacré mes jours ;
Entre leurs bras sans soins et sans envie,
Content, heureux, je passe en paix la vie.
De mes plaisirs rien n'interrompt le cours.

O don des vers! doux talent, noble ivresse,
Présent d'un dieu qui voulut mon bonheur,
Vous m'apprenez, aux jours de ma jeunesse,
L'art séduisant de vanter ma maîtresse,
De la convaincre, et de fixer son cœur;
Vous m'apprendrez, aux jours de ma vieillesse,
L'art de chanter la nature et les Dieux,
De célébrer la gloire et la sagesse :
En tous les temps vous me rendrez heureux.

De ces trois sœurs, que la chaste *Minerve*,
Dans les transports d'une amoureuse verve,
Sous des lauriers dans les bras d'*Apollon*,
Conçut un jour aux champs de l'Hélicon,
J'implore ici le secours favorable.
La Poésie et l'Histoire et la Fable,
Qui rarement se montrent à la fois,
Doivent pourtant, s'embrassant toutes trois,
Dicter mes vers, et, dans un doux délire,
Guider ma main errante sur ma lyre.

Graces, Amour, et vous Dieux des forêts,

Nymphes des bois, du fond de vos bocages,
Vous regardiez de vos yeux satisfaits
Le Roi des Francs prodiguer ses hommages
Tout-à-la-fois à deux jeunes beautés;
Et ses soldats, ses chevaliers, ses pages,
Non moins ardens et non moins agités,
Solliciter ces fières héroïnes,
Aux voluptés comme à la guerre enclines.

Plus irrité qu'il ne le fut jamais,
Janvier s'emporte; il damne ces attraits
Vermeils, charnus, appétissans et frais,
Qui dans ce camp ramènent l'abondance
A ces guerriers languissans d'abstinence.

Bien résolu de troubler les succès
Du Dieu vainqueur qui nuit à ses projets,
Il part; et loin de la plaine arrosée
Par les flots d'or que le Tibre répand,
Il prend son vol. La rapide pensée
Du voyageur, qui, dans un même instant,
Parcourt le monde, et soudain lui retrace
Les monts, les mers, les déserts inconnus,
Et les cités et les rois qu'il a vus,
Et les périls qu'a bravés son audace,
N'est pas plus prompte à parcourir l'espace
Qui du tropique aux deux pôles s'étend.

Le Saint de Naple arrive en un moment
Au fond du Nord; vers ces tristes contrées,

Vers ces rochers des mers hyperborées,
Où des marais, des lacs et des déserts,
Sous un ciel noir, de frimas sont couverts,
Où l'hiver règne, où la nature expire.
Là, l'Impuissance a fondé son empire,
Son vieux palais à peine commencé;
Car dans ces lieux il n'est rien d'achevé.

En approchant de ce séjour tranquille,
Le Saint volant sent son aile immobile;
Il ne peut plus poursuivre son chemin:
Tel un oiseau d'un plomb mortel atteint,
Frappe les airs de son aile mourante.
Ainsi du Saint la force défaillante
Retient son vol; il ne peut s'élever.
Avec horreur son œil au loin contemple
Les monstres froids habitans de ce temple,
Auquel il veut et ne peut arriver.

Sur une terre aride et desséchée,
Ne pouvant pas marcher ni se lever,
Nonchalamment la Paresse est couchée.
Toujours parlant, sans choix et sans objet,
Dans un marais croupissait l'Ignorance,
Qui ne sait pas même en quels lieux elle est.
Entr'elles gît la stupide Impuissance.
Un peuple entier d'eunuques l'entourait;
La Pauvreté près d'elle conduisait
Un triste essain de vieux célibataires:
Là, se trouvaient les talens éphémères

Qui s'éclipsaient dès qu'on les observait ;
Et ces beautés qui craignent d'être mères,
Et tous ces rois dont le bras indolent
Cherche un appui pour leur sceptre tombant.
Là, s'agitaient avec inquiétude
Ces beaux esprits que fatigue l'étude,
Dans la misère et la honte avilis,
Et qui toujours prompts à s'en faire accroire,
N'inventant rien et n'ayant rien appris,
Ne disent rien dans leurs faibles écrits,
Et cependant prétendent à la gloire ;
De la Déesse ils sont les favoris.

Près d'eux l'Ennui s'attachant à leur livre,
Lit en bâillant, et veut en vain poursuivre.
Sa lourde main, recueillant des pavots,
En couronnait le crâne mal dispos
De ces auteurs dont la verve compose
Très-sensément des poèmes en prose ;
Les vers pour eux étaient trop peu de chose,
Et l'Impuissance était de cet avis.

Là, des journaux les auteurs mercenaires
Critiquaient tout, excepté leurs amis.
Un peu plus loin sont les folliculaires
Qu'on ne voit point, mais dont les cris perçans
Et la morsure affligent les passans.
Ainsi les airs en été retentissent
Du bruit aigu que forment par leurs cris
Les grillons noirs, insectes trop petits

Pour que les yeux sous l'herbe les saisissent.

Là sont enfin tous ces gens à projets
Qui commençant ne finissent jamais.
Si mon lecteur y fait un jour voyage,
Il pourra bien trouver dans ce palais,
Son livre en main, l'auteur de cet ouvrage.
Mais poursuivons, et voyons dans ces murs
Si je perdrai, sans force et sans courage,
Mes jours flétris et mes écrits obscurs.

Le saint patron de Naple et de Sicile,
En contemplant la Déesse stérile
De ce palais, sent au fond de son cœur
Que son courroux a perdu sa vigueur.
Prêt à parler, sa faible voix expire;
Et *suis.... suis-moi*, fut tout ce qu'il put dire.

Loin de ces bords il fuit avec horreur;
Lente à le suivre, et se mouvant à peine,
La Déité de ce séjour affreux,
Avec effroi sur ses traces se traîne:
Tel qu'en rampant un serpent suit des yeux
L'oiseau léger qui traverse les cieux.
En répandant les langueurs en tous lieux,
Ils s'avançaient vers l'Italique plaine.

Or, dans le temps où Saint *Janvier* formait
Contre les Francs ce funeste projet,
La Volupté, résidant sous leurs tentes,
Multipliait, variait les désirs,

Et prolongeait avec art les plaisirs.
Nos chevaliers, de leurs mains caressantes,
A ces beautés braves, mais indulgentes,
Avaient ôté ces casques, ces brassards,
Ces durs hauberts, ces cuirasses pesantes (2),
Contre l'Amour inutiles remparts,
Qui ne servaient qu'à nuire à leurs regards.

Au sein des airs volent mille fusées;
Sur le gazon cent tables sont dressées;
On soupe, on chante, on boit, et les bons mots
Cent fois redits paraissent tout nouveaux.
L'éclat des ris, les fanfares bruyantes,
Frappant l'oreille et troublant les cerveaux,
Favorisaient de ces vives amantes
Les doux larcins et les tendres propos.

Certains de vaincre, et pleins de confiance
Dans leurs talens, les chevaliers de France,
A ces beautés, dans un transport soudain,
Font le serment de donner dès demain,
Rome étant prise, un bal au Capitole.
Pour accomplir dignement leur parole,
Vingt messagers par eux sont députés
Pour inviter les romaines beautés
A ce grand bal. Les maris qui s'irritent
D'un tel message, à combattre s'excitent;
De vieux mousquets ils ont chargé leur bras;
Ils vont aux murs, et leurs tendres épouses,
De plaire aux Francs secrètement jalouses,

Leur font réponse, et volent à grands pas
Vers leur toilette y parer leurs appas.

Fier d'éprouver une double tendresse,
A l'Amazone, à sa belle maîtresse,
Le Roi disait : je veux ouvrir ce bal ;
Pour un héros, je ne danse point mal.
Je n'ai pas lu que le vieil *Annibal*
Ait proposé d'en donner aux Romaines :
Mais sous ces murs on sait que les Gaulois
Font toujours mieux que les Carthaginois.
Nous danserons. O mes deux souveraines !
De ce beau bal vous serez les deux reines.
Déja la nuit est au tiers de son tour :
L'heure s'avance, et je prétends encore
A toutes deux prouver avant l'aurore
Ce qu'un Français peut avec tant d'amour.

Tout en parlant, dans le fond de sa tente
Il les conduit ; là, d'une main galante,
Le Dieu du goût, les arts, la volupté
Ornaient un lit. Celui que la mollesse
A fait depuis pour flatter la paresse,
Du saint prélat par *Despréaux* chanté,
Fut bien moins doux. Quatre lances dorées,
De nœuds, de fleurs, de myrthe décorées,
Autour du lit suspendaient les drapeaux
Pris aux Romains, et servant de rideaux.
Des ennemis les armes enlevées
Brillent auprès, et forment vingt trophées.

Notre Amazone et *Charles* au chevet
De ce beau lit attachent leurs épées,
Et *Palvoisin* y met le bracelet
Où du roi *Charle* était peint le portrait.
Prompte à quitter une vaine parure,
Qui des amans gêne toujours les feux ;
Son corset blanc, sa jupe, sa ceinture,
Jetés sans soin, reposent sur l'armure
Que vient d'ôter le monarque amoureux.
Tous les trésors dont l'orna la nature
Presque sans voile, et s'échappant aux yeux,
Du roi de France enflamment tous les vœux.
Son cœur palpite ; et soudain transportée
Entre ses bras, son amante enchantée
Se met au lit, rougit en s'y plaçant.
Pour *Polémide*, elle y monte en riant,
Sans être aidée ; et le roi *Charle* entr'elles,
D'un œil de feu leurs appas parcourant,
Était si sûr, si ferme, si pressant,
Qu'il croit pouvoir contenter ces deux belles.

Ciel ! le dirai-je ? O nuit ! fatale nuit !
Qui peut tracer un semblable récit ?
Ma voix s'éteint, et ma main engourdie
Ne peut porter ma plume appesantie.
Déja brillait l'instant où *Palvoisin*
Ouvrait à *Charle* et son cœur et son sein,
Où du plaisir allait naître l'ivresse.
Janvier arrive ; il entre, et la Déesse
Qui suit ses pas, de ses débiles mains

Laisse tomber ces fleurs, ces fruits mal sains,
Nés en dépit de *Pomone* et de *Flore*.
Le nénuphar aussi blanc qu'inodore,
L'endive amère et plus nuisible encore,
Ces froids pepins qu'enferme loin des yeux
La vaste courge en ses flancs caverneux:
Fruits détestés, qui seuls peuvent éclore
Aux champs glacés de son empire affreux.

Du Roi soudain les forces s'affaiblissent;
Son front pâlit, ses muscles s'engourdissent;
Ses sens flétris, succombant sous l'effort,
Trompent ses vœux; il gémit, bâille et dort.

De ce malheur *Polémide* plaisante;
Mais *Palvoisin*, toujours compatissante
Aux maux du Roi, songe à le secourir.
Malgré son art, sous sa main complaisante,
Elle le sent, hélas! s'évanouir.
Tantale, ainsi près d'une onde abondante,
Pressé de soif et dévoré de faim,
Vit les rameaux se flétrir sous sa main,
Et l'onde fuir de sa bouche brûlante.
Combien alors, ô noble *Palvoisin!*
Tu regrettas le beau talent d'*Urbin!*
Mais la Déesse à tout amant nuisible,
S'insinuant dans ton ame sensible,
Glace tes sens, et ton cœur affadit.
Sur tout le camp le même charme agit.
L'un s'apprêtant à jouir de sa belle,

Soudain perclus, tombe et languit sur elle;
L'un commençant, l'autre prêt à finir,
Jusques au bout ne peuvent parvenir.

Les grands efforts, et l'art et le courage,
Ne sauvent pas toujours d'un tel outrage.
L'histoire dit qu'auprès de *Dalila*
Le fort *Samson* autrefois l'éprouva.
Cruellement *Dalila* se vengea.
En pareil cas peu de beautés pardonnent,
Et cependant le coupable jamais
Assurément ne les offense exprès.

Dans tout le camp nos guerriers s'abandonnent
Au désespoir, aux plus touchans regrets.
Pour eux, hélas! nulle excuse n'est bonne.
Le fer en main déja chaque amazone
Cherche à venger l'honneur de ses appas;
Mais l'Impuissance appesantit leur bras.
Les Saints du ciel si fortement en rirent
Que l'Univers sur son axe en trembla,
Et que le bruit jusqu'aux enfers alla.
Modestement les Saintes en rougirent;
Et, détournant leurs beaux yeux de ce camp,
Du coin de l'œil le lorgnaient seulement.

Ce grand succès, cet applaudissement,
Que de *Janvier* eut l'heureuse industrie,
Fit élever beaucoup de jalousie
Au cœur du Saint, président des élus,

Soutien du Pape, et de tout Roi le maître.
Eh quoi! dit-il, mes droits sont méconnus?
Un Saint nouveau qui n'eut pas l'honneur d'être,
Ainsi que moi, compagnon de *Jésus*,
Ce lourd *Janvier*, successeur de *Janus*,
Aura l'honneur de vaincre seul la France?
Et moi qui suis cent fois plus révéré
Chez les humains, moins que lui je ferai?
Toujours oisif, bientôt je passerai
Pour un sujet de la triste Impuissance?...

Du haut du ciel aussitôt il s'élance;
Il vole, il plane; et l'aigle qui fend l'air,
Le boulet rouge, et la bombe, et l'éclair,
Et ces rayons si pressés dans leurs chutes,
Qui du soleil viennent en sept minutes (3),
N'égalent point dans leur rapidité
L'agile vol de ce Saint irrité.

Il a franchi l'Euxin et le Caucase;
Il laisse au loin derrière lui le Phase,
Et le Jourdain et l'Euphrate et l'Indus,
Célèbres lieux que n'ont jamais vaincus
David, *Jason*, ou *Nembrod* ou *Bacchus*,
Ou *Sésostris*, quoique chacun le pense;
Il sent déja dans ces lieux l'influence
Que prend sur nous souvent l'Opinion.

Il la cherchait. Cette Déesse est mère,
En tout pays, de la Religion (4).

De Dieux jadis elle a peuplé la terre ;
Puis dans les cieux, sa main folle et légère,
Mit d'*Oanès* le célèbre poisson,
L'Agneau sans tache, et même un vil oignon :
Voilà pourquoi tout mortel la révère (5).

Pour la trouver, le Saint porte ses pas
Aux bords du Gange, à ces heureux climats,
De toute erreur antique domicile,
Où la nature en tous les temps fertile,
Sans peine à l'homme offre ses riches dons.
Un ciel serein couvre des champs féconds.
L'arbre à-la-fois, dans toutes les saisons,
Porte des fleurs, des fruits et des boutons.
L'argent et l'or, les pierres les plus fines,
Les diamans germent sous ses racines ;
Cent papillons nouvellement éclos,
De fil de soie ont paré ses rameaux.
Dans ces forêts, voyez-vous ces oiseaux,
Par la beauté de leurs riches plumages,
De l'arc-en-ciel étaler les couleurs,
Et de ces mers les brillans coquillages,
Par leur éclat le disputer aux fleurs?

De tant de biens heureux dépositaire,
L'homme indolent, crédule, débonnaire,
Vivant sans soins, s'y plaît à ne rien faire.
Son esprit vif, facile, ingénieux,
Aime la Fable, et partant est pieux.
Le Saint charmé s'égarait en ces lieux,

Quand tout-à-coup apparut à sa vue,
D'arbres divers, une immense avenue.

Près du pommier dont le précieux fruit
A fait d'*Atlas* rechercher les trois nièces,
Il voit fleurir celui qui produisit
La pomme, hélas! trop chère à trois Déesses.
Un peu plus loin brille le rameau d'or
Qu'eut la Sybille; et de Dodone encor
Le chêne altier parle avec éloquence.
Au-dessus d'eux, portant sa tête immense,
Il discerna du bien comme du mal
L'arbre maudit, au genre humain fatal;
Et l'arbre nain qui produit la science,
Fruit excellent, d'épines entouré,
Qui par *Adam* fut peu considéré.

De l'Hypocrène et même de Jouvence,
Les flots légers roulans sur ce gazon,
Y font fleurir ces herbes odorantes,
Dont les vertus sur les humains puissantes,
Ont rajeuni jadis le vieil *Æson*.

Sur son chemin le Saint n'a plus de doute;
Il conçoit bien que cette aimable route
Conduit ses pas droit à l'Opinion.

Dans les parvis de ce temple mobile,
Il vit d'abord la Contradiction
Qui refusait l'entrée à la Raison.

Pour lui, sitôt qu'il nomma l'Évangile,
Il fut admis par la Prévention.
Toujours la porte est ouverte à ce nom.

Les deux battans de ces portes fameuses
Étaient couverts de ces cornes rameuses
Dont nos beautés décorent leurs maris.
Les jeux, les ris, le charmant badinage,
De la Malice écoutant les avis,
En couronnaient le Dieu du Cocuage:
Bâtard chéri, né de l'Opinion,
Lorsqu'en ses bras le Dieu du Mariage,
Trompé par elle, et perdant la raison,
Crut bonnement cueillir son pucelage;
Fleur délicate, et dont vous savez tous
Que ce beau Dieu fut toujours très-jaloux.

Du saint Portail les colonnes garnies
De cent écrits qui prouvent de vieux droits,
Offrent sur-tout ces généalogies
Qui de *Capet* font descendre nos Rois;
De *Vitiking*, ceux de la Germanie;
Ceux des Anglais, d'un prince d'Italie;
Des ducs d'Holstein, le monarque Danois,
Et les trois quarts des enfans de la terre,
Du triste époux de leur aimable mère.
Notre naissance est toujours un mystère;
C'est le secret du sexe féminin,
Et l'homme veut le pénétrer en vain.

Tout ce palais est rempli de fantômes,

Pour des géans on y prend des atomes.
Des feux follets brillant de toutes parts,
Égarent l'homme en flattant ses regards.
Les préjugés, les erreurs, les prestiges,
Sans cesse y font quelques nouveaux prodiges.

De ce séjour la triste Déité,
L'Opinion, a, dit-on, pris naissance
Aux larges flancs de la Crédulité,
Déesse absurde, et faible et sans défense,
Que tout séduit, qui, se prostituant
Aux vains discours, au mensonge impudent,
Lui donna l'être, et mit sous sa puissance
Les étourdis, les sots, les ignorans,
Les paresseux, et cette foule immense
Qui toujours croit et qui jamais ne pense.

Près de l'autel où brûle un fade encens,
Que l'habitude apporte tous les ans,
Son grand Visir, le monotone Usage,
Qui fait encor ce qu'il fit autrefois,
Introduisait les Papes et les Rois,
Qui devant lui venaient plaider leurs droits;
Puis ces savans, composant leur ouvrage
De lieux communs répétés d'âge en âge;
Les gens profonds qui nous dictent des lois,
Les gens sensés dont l'Église a fait choix;
Quelquefois même il y mène le sage.

Au pied du trône est l'Obstination,

Le Point-d'honneur, la Superstition,
Et la Sottise, et la Fausse Science,
De qui la main au hasard nous dispense
Ces vains amas de folles visions,
Appelés code ou révélations :
Romans mal faits, qui chez les nations,
Confondant l'ordre et sapant la morale,
Versent la fourbe et les divisions,
Et la rapine, et sur-tout le scandale.

Tout à l'entour, voltigeant et sautant,
Les Farfadets, les Revenans, les Fées,
Formaient un cercle et magique et brillant,
Et lui dressaient cent mobiles trophées.

D'un ton flatteur les Sirènes chantaient
Ces mots sacrés que cent voix répétaient :
« Du monde entier qui doit toujours la croire,
» L'Opinion est la reine et la gloire. »

A ce refrein la foule applaudissait :
Sans réfléchir la Déesse écrivait
Pour son Sénat un long réquisitoire (6)
Qui défendait que tout mortel parlât,
Agît, voulût, ou sentît, ou pensât
Autrement qu'elle, et ne fît quelque ouvrage
Que ne permît la Sottise et l'Usage.

Pour attributs, le sort entre ses mains
A mis un mors, un harnais, une bride,

Dont à son choix et sans art elle guide,
Les yeux bandés, les trois quarts des humains.

Le bon Portier de la voûte azurée,
En la voyant d'abord s'agenouilla,
Bénit le ciel, signa son front, pria
Baisa trois fois sa pantoufle sacrée,
Puis à parler doucement s'apprêta.

Eh! c'est mon fils! s'écria la Déesse,
Mais, ô mon fils! d'où vient tant de tristesse?
J'ai confié l'Europe au doux *Jésus*,
Comme au Dieu *Fo* les rochers d'Imaüs,
Et les beaux champs du Gange et de l'Indus:
A *Mahomet* j'ai remis l'Arabie,
La vaste Afrique et le tiers de l'Asie.
Tous deux en paix règnent sur ces climats;
Pour vous l'Europe a-t-elle peu d'appas?
Que vous est-il arrivé de sinistre?
Ce bon *Jésus*, pour son premier ministre
Pour son vicaire et pour son favori,
Depuis long-temps ne t'a-t-il pas choisi?
Tous ces grands Saints que dans l'Europe on chôme,
N'ont-ils donc pas chacun un beau Royaume?
Ceux dont le nom même est le moins vanté,
N'ont-ils donc pas chacun une Cité?
Que te faut-il? et qu'as-tu souhaité?

Ces questions promptes et redoublées,
Et coup sur coup l'une à l'autre enfilées,

Étonnent *Pierre;* il sait très-bien pourtant
Que cette vieille et bavarde Déesse,
Parlant toujours, interrogeant sans cesse,
N'écoute rien, et répond rarement.
Voilà pourquoi le Saint très-brusquement,
En peu de mots, lui répartit : ma Mère,
Un grand miracle est ici nécessaire;
Il m'en faut un, ou le peuple Romain,
Vaincu par *Charle*, et soumis dès demain,
Du Vatican chassera mon Vicaire.

Ne souffrons pas qu'on l'en chasse jamais,
Lui répondit la Déesse intrépide.
Sa main soudain prend son mors et sa bride,
Et le harnais du peuple de Baudets
Qu'elle conduit; puis, pour un grand voyage,
Elle se met dans ce char tout de feu,
Dont se servit un vieux prophète hébreu,
Et dont *Médée* avant lui fit usage.

L'Éléphant blanc à Siam adoré,
Le bœuf Apis en Égypte sacré,
Et l'Ane saint des Chrétiens révéré,
Traînaient son char. Sa colombe fidelle,
Oiseau sacré qui servit tour-à-tour,
Et *Mahomet*, et la Vierge et l'Amour,
Marquait sa route, et planait devant elle.

Autour du char, dans d'épaisses vapeurs,
Les Basilics, les Dragons, les Chimères,

En déployant leurs ailes non légères,
Faisaient pleuvoir le trouble et les frayeurs.

Tout devient fou soudain sur leur passage;
Le moins sensé passe pour le plus sage.
Tous les docteurs agitent sur les bancs
Ces questions dignes de tels savans:
Si l'Éternel, aux premiers jours du monde,
Créa la poule ou l'œuf qui la produit?
Si dans Éden notre Mère féconde
Avait un sexe, ou bien s'il fut le fruit
Du grand péché que son époux commit?
Si Dieu se mange et si Dieu se digère?
S'il peut vieillir? et si la Vierge-mère
Eut du plaisir lorsque le Saint-Esprit
Vint dans ses flancs déposer *Jésus-Christ*?

NOTES DU CHANT IX.

(1) Et tel on vit près des murs de Paris
Entre les jeux, les amours et les ris,
Un roi des Francs par des vœux efficaces,
Du tendre amour obtenir les faveurs
Et posséder tour à tour les trois sœurs.

Nous ne savons trop quel est le roi désigné par ces vers. *Clotaire I*, selon quelques savans, épousa trois sœurs; selon d'autres, il n'en épousa que deux: savoir, *Ingonde* et *Harregende*. *Charlemagne* fut accusé d'avoir eu ses propres filles; d'autres rois ont eu les quatre sœurs. Quoi qu'il en soit, le nombre des rois très-chrétiens qui ont commis des incestes est prodigieux. Ce qui doit les excuser, c'est que le pape *Alexandre VI* eut sa fille *Lucrèce*, laquelle eut en outre ses deux frères; et que ce saint pape n'est pas le seul Pontife qui ait usé de ces sortes de familiarités avec ses sœurs, ses nièces ou ses cousines.

(2) Ces durs hauberts, ces cuirasses pesantes.

Le haubert était une chemise de mailles, toutes de fer, si fortes que l'épée ne pouvait les rompre. La lance les brisait plus aisément; pour en éviter la pointe, on mettait sous cette chemise de fer un hauqueton ou gambison, sorte de camisole bien épaisse, bien rembourrée, bien impénétrable; quelquefois on y mettait une espèce de corselet de fer.

Les cuirasses furent très-légères, tant qu'on n'employa contre elles que des lances, des épées, des flèches ou des

arbalètes. Quand on se servit de fusils, il fallut les faire si épaisses, qu'elles devinrent d'un poids insupportable. On ne pouvait les porter long-temps sans en être estropié. Enfin il fallut y renoncer.

Peut-être eût-on pu y suppléer par des cuirasses de vingt ou trente doubles de taffetas piqué, recouvertes d'une peau de buffle; la balle n'eût pu y pénétrer : mais, ne pouvant parer ni le boulet, ni la bombe, ni les grappes du canon chargé à cartouche, elles ont paru peu utiles. Les guerriers ont préféré d'être plus exposés, et de combattre plus à l'aise.

(3) Et ces rayons si pressés dans leurs chutes,
Qui du soleil viennent en sept minutes.

Ces vers expriment l'étonnante rapidité avec laquelle la lumière parcourt l'espace : car elle n'emploie qu'un peu plus de sept minutes à venir du soleil jusqu'à nous, ou plutôt huit minutes et demie, selon Bailly.

Si vous demandez qui nous l'a dit, je vous répondrai que c'est *Olaüs Roemer* le danois, un de ces savans étrangers que *Louis XIV* avait appelés en France, pour honorer et pour instruire sa nation; il enseigna les mathématiques au grand dauphin. Si vous me demandez comment il l'a su, je vous dirai qu'ayant observé l'immersion d'un des satellites de *Jupiter* derrière cet astre, il supputa le temps que la lumière mettait à venir de là jusqu'à lui sur la terre, et que six mois après, lorsque la terre ayant parcouru la moitié de son orbite, se trouvait à soixante-six millions de lieues loin du point où il avait fait sa première observation, il en fit une nouvelle, et remarqua que la lumière de ce satellite mettait un quart d'heure à venir à son œil; de sorte qu'elle employait un quart d'heure à traverser soixante-six millions de lieues. Le soleil étant au milieu du grand cercle que parcourt la

terre, il en résulte que sa lumière nous arrive en moitié moins de temps, c'est-à-dire en sept minutes et demi ou huit minutes.

(4) Cette déesse (l'opinion) est mère,
En tout pays, de la religion.

La religion est le pain des ames. Soit, mais ce pain est toujours mal cuit, s'il n'y a qu'un seul boulanger. Il est même très-indigeste, quand il n'y en a que deux. Il devient excellent quand il y en a mille. La même pâte ne convient pas à tous les estomacs; mais quand chacun peut choisir celle qui lui est bonne, tout le monde digère en paix, et laisse son voisin tranquille.

Toute religion veut dominer; toute secte qui domine devient persécutante et inquisitoriale; là où il y a deux religions, elles s'appellent l'église militante, elles prêchent, elles disputent, elles troublent, elles allument des bûchers, elles fomentent la guerre civile; dès qu'il y a en trois à peu près égales en force, comme en Allemagne, elles commencent à être paisibles, parce qu'aussitôt que l'une remue, les deux autres s'unissent contre elle; quand il y en a mille, comme en Hollande et en Angleterre, aucune ne pouvant subjuguer toutes celles qui lui sont opposées, chacune a besoin de paix et de tolérance; pour être soufferte, elle souffre les autres: delà naît la liberté de conscience.

Delà naît toute liberté. *Machiavel* a dit très-sensément qu'on ne doit jamais souffrir, dans une République, rien qui fasse secte: *Quelle nuocono che sonno dalle sette e da partigiani accompagnate.* Il ne faut donc rien souffrir qui accapare un trop grand nombre de personnes, et domine la raison ou la conscience. Multipliez les autels, les clubs, les théâtres, les journaux, les opinions; que chaque société ait besoin de liberté, et que nulle ne puisse opprimer la liberté

des autres : alors la liberté publique sera fondée et pourra se maintenir.

(5) Puis dans les cieux sa main folle et légère
Mit d'Oanès le célèbre poisson,
L'agneau sans tache et même un vil oignon;
Voilà pourquoi tout mortel la révère.

Oanès était un être demi-homme et demi-poisson qui sortait tous les matins de l'Euphrate, dans les environs de Babylone, et qui enseignait aux habitans du pays l'agriculture, les arts et la sagesse. C'était un assez beau prodige. Mais quelques savans, pour augmenter le merveilleux, assurent qu'il sortait tous les matins de la mer Rouge sur les bords de l'Egypte, pour aller en Assyrie, à deux cents ou deux cent cinquante lieues de cette mer, enseigner les Babyloniens. Or, qu'il soit sorti de la mer Rouge, ou de l'Euphrate, ou du Golphe persique, ce que je ne me soucie pas d'examiner, il n'en est pas moins vrai que l'opinion en avait fait un Dieu chez les Assyriens, et l'avait placé dans le ciel.

C'est ainsi que l'opinion chez les chrétiens, par une métaphore tout-à-fait ingénieuse, a fait du doux *Jésus* un agneau sans tache qui ôte les péchés du monde. Elle a placé cet agneau dans le ciel à la droite du père, quoiqu'il ne soit exactement qu'un avec lui. Or, se placer à la droite de soi-même est encore un plus beau prodige qu'un poisson qui parle et qui voyage par terre.

C'est encore une opinion généralement reçue que l'*oignon* était adoré dans l'ancienne Egypte, où l'on adorait tant de bêtes. Quelques incrédules en ont douté, parce que *Cicéron* a dit que les hommes n'ont jamais mangé leur Dieu ; que c'est la seule absurdité qui leur manque. Certes *Cicéron* n'eût

pas dit cela s'il eût vécu quelques siècles plus tard. Mais l'observation qu'il fait ne prouve point qu'on n'adorât pas d'oignons en Egypte ; elle prouve seulement qu'on n'y mangeoit pas l'oignon sacré. Car on mangeait des bœufs à Memphis et des boucs, ou du moins des chevreaux à Mendès, quoiqu'on y adorât le bœuf Apis et le bouc consacré. Les Stercotistes ont demandé ce que Dieu devenait pendant la digestion. Cette question utile et d'un grand goût, n'est pas encore bien décidée, et déja la Sorbonne est détruite !

(6) Pour son sénat un long *réquisitoire.*

Un réquisitoire était un discours par lequel l'avocat-général requérait que le parlement condamnât un livre ou une brochure à être supprimé ou brûlé.

Comme il fallait énoncer les motifs de la réquisition, l'avocat-général citait les passages les plus forts, soit contre les mœurs, soit contre la religion : quelques réquisitoires, en rassemblant des phrases éparses dans de gros volumes, devenaient plus scandaleux que l'ouvrage dont ils demandaient la condamnation.

On soupçonna même un éloquent avocat-général, dont les mœurs et les opinions n'étaient rien moins que conformes à l'évangile, de prendre un plaisir malin à répandre dans le public, par ses réquisitoires, les argumens les plus vigoureux des incrédules, et d'avilir, par ses rapports, les dogmes qu'il feignait de défendre par ses conclusions.

CHANT X.

Voyage de l'Opinion. Rêves. Toilette de Palvoisin, etc.

Qu'un directeur, ou jeune ou vieux, vous dise,
Tendres beautés, que son ame est éprise
De vos attraits; que, malgré son habit
Et sa tonsure et les lois de l'Église,
Il est en feu : croyez à ce qu'il dit.
S'il vous promet de fuir toute autre belle,
De ne sentir jamais d'autres amours,
De conserver une ardeur éternelle;
Doutez alors, doutez de ses discours :
Mais s'il vous dit qu'à tous ses vœux fidèle,
Il ne sent rien des faiblesses du cœur;
Que dans Dieu seul il a mis son bonheur;
Que vous devez aux vertus dont il brille,
Vous confier, et remettre en ses mains,
Et vos secrets, et même les destins
De votre époux et de votre famille;
Que Dieu lui-même ainsi le commanda,
Qu'au Pape, aux Juifs, aux moines il parla :
Ne croyez pas un mot de tout cela

Quand votre esprit admet pour véritable,
D'un vieux roman la ridicule fable,

L'homme aussitôt à vous plaire empressé,
Cherche à la croire, et pour être abusé
Fait ce qu'il peut; voilà pourquoi le Diable,
Voulant brouiller *Adam* et le bon Dieu,
Séduisit *Ève*, et la rendit coupable.

Depuis ce jour vanté du peuple hébreu,
De notre foi la femme en tout dispose.
Une beauté rend *Salomon* païen (1),
Une autre fait le dur *Clovis* chrétien (2).
Du saint baptême une main grecque arrose
Le front touffu d'un Russe mécréant (3),
Que ses appas apprivoisaient pourtant.
Sur la Tamise une jeune Française
Soumet l'Anglais au pontife Romain (4).
Ivre d'Amour, une superbe Anglaise
Brise ce joug, et fait croire à *Calvin* (5).
Tels ont été les ordres du Destin.

Pierre avait lu dans ce livre divin;
Il savait bien que, prompte à nous séduire,
Toujours la femme est docte à nous conduire.
Il espérait, qu'effrayant *Palvoisin*,
L'Opinion prendrait un grand empire
Sur son esprit, et que son tendre amant,
Épouvanté par l'effroi de sa belle,
Cessant la guerre, et dirigé par elle,
Se soumettrait, et fuirait promptement.

Dans cet espoir, de l'Inde à l'Italie,

Il conduisait l'épaisse Déité,
Qui des humains étouffe le génie,
Et de leurs cœurs bannit la fermeté.

L'Opinion, en sortant de son temple,
Voit ce Lama qu'elle rend immortel,
Et dont le trône est fondé sur l'autel.
Puis, avec joie, elle admire et contemple
Des Indiens les rivages féconds,
Que la Paresse et les Illusions
Livrent sans cesse à des erreurs nouvelles.
Là, se trouvait la foule des faquirs,
Ses vrais amis, ses dévots, ses martyrs,
S'imposant tous des tortures cruelles,
S'estropiant, se blessant, se brûlant,
Pour plaire au ciel et gagner quelque argent (6).
L'un sur un pied passe sa vie entière;
L'un sous un arbre en l'air est suspendu;
L'autre, le bras vers le ciel étendu,
Croit appaiser sa justice sévère
En le montrant; et l'autre, dans un trou,
Pour le fléchir, est plongé jusqu'au cou.

Du Malabar une veuve charmante,
Pour un époux que son cœur n'aimait pas,
Les yeux sereins et la bouche riante,
Sur un bûcher se livrait au trépas.

D'un sot orgueil follement enivrée,
L'Opinion parcourant ces climats,

Voit vaciller la balance dorée
Où le Mogol est pesé tous les ans (7).
Non sans regret, de ce puissant empire
Elle s'éloigne, et son œil voit reluire
Le beau poignard du sophi des Persans;
Et ce cordon si chéri des Sultans,
Qu'avec respect et reçoit et révère,
Ou leur visir, ou leur oncle, ou leur frère,
Quand pour trancher leurs destins malheureux,
De vils muets l'apportent à leurs yeux.

Près du Jourdain cette Déesse admire,
Et la colline où l'arche s'arrêta,
Et celle où Dieu deux tables nous donna,
Et celle encore où son fils expira.
Mais quel transport à la Déesse inspire
Cet antre obscur aujourd'hui renommé,
Où le vieux *Loth* de ses filles charmé,
De vin, d'amour, de luxure enflammé,
Toucha leur cœur, et prit leur pucelage,
En leur disant que tout homme bien sage
Doit recueillir le fruit qu'il a semé!

O Déité des humains adorée,
Tu vis par-tout, de contrée en contrée,
Quelques objets qui charmaient tes esprits!
Mais de ton vol bientôt tu suspendis
L'activité; bientôt tu descendis
Sur les sommets d'où jaillit le Permesse,
Séjour fameux et de gloire et d'ivresse,
Où tu plaças autrefois les neuf Sœurs.

Qu'avec plaisir ton œil revit la Grèce ;
Ces bois, ces prés, ces vallons enchanteurs,
L'Isle où *Vénus* prodiguait ses faveurs ;
Celle où *Bacchus* consolait *Ariane* ;
L'antre où *Thétis* perdit sa cruauté ;
La forêt sombre où, loin de la clarté,
Endymion attendrissait *Diane*.
Sous les rameaux de ces rians vergers,
L'heureux *Vertumne*, en embrassant *Pomone*,
A fait germer les trésors de l'automne.
Faune et *Palès* prenaient soin des Bergers ;
Et cependant le Maître du tonnerre,
Du haut des cieux descendant sur la terre,
Tantôt taureau, tantôt cygne ou serpent,
Toujours épris et toujours infidèle,
En animal s'incarnait très-souvent
Pour plaire mieux à la beauté rebelle.

O temps ! ô mœurs ! ô folle Opinion !
Jamais depuis tu ne fus aussi belle.
L'Amour alors était ton compagnon ;
Il te prêtait ses graces et ses armes ;
Sur ta personne il répandait ses charmes ;
Dieu, Roi des Dieux, vainqueur de l'Univers,
Pour récompense il peuplait ton empire.
Pourquoi veux-tu maintenant le proscrire
Et l'enchaîner dans le fond des enfers ?
Qui pouvait mieux faire adorer tes fers ?
Et quels attraits la moderne Italie
Peut-elle offrir à tes yeux étonnés ?

Sous les débris elle est ensevelie.
Ses citoyens pauvres, infortunés,
Pleurant, hélas! leur grandeur avilie,
Passent des jours aux regrets condamnés.
Les doux Sylvains et les vives Dryades
N'habitent plus ces jeunes arbrisseaux:
On ne voit plus aux bords de ces ruisseaux
Se rassembler, en dansant, les Naïades.
Au lieu des Dieux qui peuplaient ces forêts,
J'y vois errer quelques pâles ermites,
De qui les mains stériles et bénites
Changent par-tout les myrtes en cyprès.
Des capuchons, des guimpes, des sandales,
Et ces cordons si féconds en scandales,
Sont les atours dont ils ornent tes traits.
Plus laide, hélas! tu n'es pas moins puissante.
Le Fanatisme, épris de tes attraits,
Court en tous lieux présenter tes portraits,
Prêcher ton culte et ta loi menaçante,
Troubler les cœurs trop prompts à s'effrayer,
Et massacrer quiconque ose nier
Que ta beauté ne soit pas ravissante.

En t'avançant vers les monts Apennins,
De *Loreto* tu vis les pélerins
Qui voyageaient par esprit de paresse.
De toutes parts tu vis errer sans cesse
Les bataillons de nos moines divins:
Nombreuse armée, inutile à la guerre,
Mais dans la paix troublant très-bien la terre.

Rome à tes yeux se découvrit enfin ;
Rome, cité si chère à tout chrétien,
Rome cent fois plus bénite et plus sainte,
Et plus féconde en absolution
Que ne le fut ou la Mecque ou Sion.

En arrivant, l'épaisse Opinion
Remplit les cœurs de respect et de crainte,
Et déclara qu'en son auguste enceinte
Aucun Français ne porterait ses pas,
Ou recevrait aussitôt le trépas ;
Qu'elle saurait prodiguer les miracles,
Et qu'on pouvait en croire ses oracles.

Disant ces mots, du haut du Vatican,
Des deux partis elle observe le camp ;
Puis, des remparts de la ville alarmée,
Du Roi des Francs elle envahit l'armée,
De songes noirs infecte les esprits,
Et fait trembler même les plus hardis.

Aux cris du Roi qui frappent leur oreille,
Et *Polémide* et *Palvoisin* s'éveille :
Charles qui sent ces deux corps étendus
Auprès du sien, et qui les sent tout nuds,
Dans la terreur qui trompait son courage,
Se croit couché sur un champ de carnage,
Parmi des morts ; mais leurs soins, leurs discours,
Et de leurs mains les caresses pressantes,
Chassent bientôt les images sanglantes
Qui l'assiégeaient. O mes tendres amantes !

Est-ce bien vous? Des songes menaçans
Ont dans mon cœur mis l'effroi que je sens.
J'allais à Rome, un gouffre épouvantable
S'ouvre à mes pieds; une voix formidable
Me crie : arrête; as-tu donc ignoré
Que Rome est sainte et le Pape sacré?
Anges des cieux, punissez le coupable.
Tout aussitôt les anges par milliers,
Du haut des airs, fondent sur mes guerriers.
Ma couronne est au Saint-Siége enchaînée;
Bénis du Pape, et de laine chargés,
Tous mes sujets sont en bêtes changés.
Chacun me fuit; et leur troupe obstinée
Suit en bêlant d'hypocrites bergers
De qui la main, dans leur gueule affamée,
De temps en temps met des gâteaux légers.
Tout au travers d'une foule alarmée,
Fuyant le feu, couverte de fumée,
Un vieux fantôme à chapeau rabattu,
A robe noire, alors m'est apparu,
En leur criant d'une voix frémissante,
Ne mangez pas leur pâte malfaisante,
Mangez la mienne, elle est bien moins collante.
A ce grand cri, ces animaux si doux
Subitement se transforment en loups,
Et font d'eux-même un horrible carnage.
Je veux en vain m'opposer à leur rage;
Je tombe mort déchiré sous leurs coups.

Tous trois surpris raisonnant sur ce songe,

Avec effroi l'examinent long-temps,
Se demandant s'il avait quelque sens,
Et s'il était prophétie ou mensonge.

Moi, j'ai rêvé, dit au Roi *Palvoisin*,
Que vous vouliez me faire capucin;
Je résistais, je vous montrais en vain
Mon menton blanc fait pour être stérile;
Vous me disiez que Dieu clément et bon
Me donnerait par sa bonté facile
Incessamment de la barbe au menton;
Que moine et femme était double raison
Pour gouverner à merveille un empire.
Je ne sais pas ce que cela veut dire,
Mais je ne puis m'empêcher cependant
Tout à la fois, en vous le racontant,
Mon tendre ami, d'en pleurer et d'en rire.

J'ai rêvé pis : j'ai cru, la lance en main,
Dit l'Amazone, attaquer le Saint-Père.
Un filet tombe, il me prend prisonnière.
Mais, ô miracle! il me touche et soudain
Tous les appas du genre féminin
Ont disparu; je cesse d'être femme,
Sans acquérir le sexe masculin.
Puis il me dit : je viens sauver ton ame;
Du Paradis je t'ouvre le chemin;
Il paraît dur, mais il est efficace :
Qui n'aime rien est en état de grace.
A chaque mot que le Pape disait,

Comme mes sens ma douceur me fuyait.
Vous l'avoûrez, mon songe est plus funeste
Que ceux, hélas! qui vous troublent si fort;
Du tendre amour perdre le don céleste,
C'est pis cent fois que d'être moine ou mort.

De *Palvoisin*, à ce récit terrible,
L'Opinion redoublait la frayeur.
Dans ses discours le trouble de son cœur
Se décelait; et le roi trop sensible,
Accoutumé toujours à se régir
Par ses conseils, voulait déja s'enfuir.

Mais aussitôt l'intrépide guerrière
D'un bras nerveux, comme il sortait du lit,
Retient ses pas : cette amazone altière,
Qui ne souffrit jamais qu'en son esprit
L'Opinion obtînt quelque crédit,
Ne permit pas que le Roi de la France
A ses côtés tombât sous sa puissance.

Charles surpris de sa mâle éloquence
Lui répartit : j'ai beaucoup de vaillance;
Je combattrais le Pape sur l'autel;
Mais convenez qu'il n'est pas naturel
Que chacun fasse un rêve si cruel.
Par tous les Saints, c'est une chose claire,
Et *Prentatous* me le disait naguère :
Attaquer Rome est attaquer le ciel.
D'un juste effroi mon ame est opprimée,

Et je crains bien que l'ange du trépas
N'ait cette nuit massacré mon armée,
Comme jadis aux champs de l'Idumée
Du Roi de Perse il tua les soldats.

Il dit, s'habille, et sortant de sa tente,
A la clarté de l'aurore naissante,
Il voit ses gens bien portans, réveillés,
Mais comme lui d'un grand effroi troublés.

L'un a rêvé, dans un songe effroyable,
De sel versé, d'œufs cassés, d'œufs brouillés;
L'autre avait cru qu'ils étaient treize à table.
Tous avaient fait quelque rêve frappant,
Tous s'effrayaient en se le racontant;
Tous convenaient que Rome est imprenable.
Et ces beautés dont ils avaient, hélas!
Si vainement attaqué les appas,
Leur reprochaient leur indigne faiblesse,
Leur prédisaient la fuite et le trépas,
Et redoublaient leur honte et leur détresse.

Tous se signaient, tous de crainte attaqués
N'allaient pas moins aux postes indiqués
Pour le combat; le Patron de Sicile
Aurait voulu, pour les mieux asservir,
Que l'Impuissance eût pu les retenir.
Mais c'est en vain : la Déesse débile,
Lasse déja des travaux de la nuit,
Tremblante et pâle, au seul nom de la guerre,

Hâtant ses pas, très-lentement s'enfuit
Au fond du nord, loin du monde et du bruit,
Et va goûter, dans sa stérile terre,
De tout plaisir à ses yeux le plus grand,
Le plus sensible et le plus ravissant,
Le beau plaisir, — de quoi? De ne rien faire.
Plaisir très-noble, et sur-tout très-piquant,
De tous rimeurs vanté communément,
Et cultivé par les grands de la terre:
Voilà pourquoi notre loi qu'on révère
Les a nommés *gens vivans noblement.*

Dès qu'elle part, la trompette guerrière
De ses accens fait frémir l'atmosphère.
A ce signal, la tendre *Palvoisin*
Sort de son lit, met sa robe, et soudain
Va consulter, pour augmenter sa grace,
Le doux reflet d'une brillante glace.
Car, dans les jours destinés aux combats,
Avec plus d'art elle ornait ses appas.
Se souvenant qu'au milieu du carnage,
Au bord de l'Arne, elle reçut l'hommage
D'un inconnu, son cœur le regrettait;
Elle espérait, ou même elle craignait
De le revoir: car son ame interdite
Ne sait au fond quel sentiment l'agite.
D'un air distrait, par ses femmes conduite,
Elle s'avance à cet autel vanté
Qu'ont érigé les arts à la beauté.
Ambitieuse et cependant coquette,

Réglant l'État et soignant ses attraits,
Elle trouvait toujours sur sa toilette
Des vers nouveaux, des romans, des arrêts.
Princes, prélats, guerriers, gens de justice,
Y sont en foule attendant ses décrets.
L'un présentant quelques nouveaux projets,
L'un demandant le prix d'un long service,
L'autre une grace, et l'autre une injustice.
Tous occupés de leurs seuls intérêts,
Suivent ses yeux, de leurs yeux inquiets.
De fleurs et d'or tout en ornant sa tête,
Cette beauté répond à leur requête,
D'un ton léger, mais toujours engageant:
Ses refus même ont un air obligeant.

Les yeux en feu, pleins d'amour et d'audace,
A ses côtés, Polémide en riant
Mettait son casque, attachait sa cuirasse,
Et suspendait son glaive foudroyant.

Charles survient, le combat se commence;
Je vais mourir, dit-il, ou de mes mains
Je vais planter la fleur des lis de France
Sur les remparts qu'ont bâtis les Romains.

Près d'attaquer une ville si sainte,
Tous mes guerriers ont de peur l'ame atteinte:
Nous tremblons tous, mais nous n'en disons rien;
Et vous verrez que malgré tant de crainte,
Aucun de nous ne combattra moins bien.

O *Polémide !* Amazone invincible,
Veillez ici : l'Escadron féminin
Qui, sous vos lois, s'est rendu si terrible,
Doit aujourd'hui protéger *Palvoisin.*

Il les embrasse : il part; les yeux humides
De toutes deux suivent ses pas rapides.
Leur cœur tremblait, tendrement oppressé.
Leur pavillon, sur un coteau dressé,
Leur laissait voir l'ordre des deux armées
Qui s'avançaient fièrement animées.
On distinguait leurs bataillons vantés,
Également l'un de l'autre écartés :
Les escadrons placés sur les côtés,
Et des canons les redoutes croisées,
Et savamment l'une à l'autre opposées.
Les étendards dans les airs ondoyaient;
Les Aumôniers dans tous les rangs couraient,
Priaient le ciel, et bénissaient les armes,
De leurs péchés absolvaient les soldats,
Chassaient le diable, exhortaient au trépas,
Et redoublaient l'horreur et les alarmes.

Tous les Romains, du haut de leurs remparts,
Sur ces guerriers arrêtaient leurs regards.

Lorsqu'autrefois les durs Israélites
Livraient bataille aux fiers Amalécites;
Loin du danger, sur un coteau voisin,
Faisant à Dieu des prières ferventes,

Moïse au ciel levait ses mains tremblantes :
Ainsi le chef du bon peuple romain,
Du fort Saint-Ange, observait dans la plaine
Les grands combats qui pour lui se livraient.
Du haut des cieux les anges descendaient ;
Et des dévots la prude souveraine,
L'Opinion près du Pape rangeait
Tous les Patrons que l'Europe adorait.

Très-peu de Saints, *Denis* réunissait
Autour du Roi, dont il prend la défense ;
Encor ces Saints étaient-ils nés en France.
Le bon Saint *Jean*, quoiqu'Hébreu, l'assistait ;
Et même on dit que la Vierge en secret,
Depuis l'instant où l'enfant de Cythère
Pressa son sein de son aile légère,
Aimait les Francs et les favorisait.

Le seul *Thomas*, sans haine et sans colère,
Raillant ces Saints armés pour les combats,
Voulait rester neutre dans leurs débats.
Auprès de lui la tendre *Magdelaine*,
De ses beaux yeux parcourant cette plaine,
Eût desiré qu'il changeât de dessein.
Des seuls Français paraissant occupée,
Elle lui peint leur malheureux destin,
D'une voix douce et faible, entrecoupée
Par des soupirs qui pressent son beau sein.
Du voile heureux dont le tissu l'enferme
Une moitié s'échappe à chaque instant ;

L'autre est cachée, et montre cependant
Comme elle est ronde, et combien elle est ferme.

Le dieu d'Amour, sur un si rare objet,
Du saint Patron qui nia sa puissance,
De temps en temps les regards arrêtait,
Si que malgré sa froide indifférence,
Le Saint troublé par un charme secret,
Pour les Français sentit quelqu'intérêt.

Pâle, livide, et de sang affamée,
La Mort planait sur l'une et l'autre armée.
D'acier brûlant mille globes divers
Des deux côtés s'élancent dans les airs.

Ainsi souvent lorsque d'épais nuages
Roulent pressés sur le sommet des monts,
Leur choc affreux fait naître les orages;
La flamme en sort en tortueux sillons;
Une onde noire inonde les vallons:
Et ce torrent qui tombe des montagnes,
Roule avec lui dans le sein des campagnes,
Les hauts rochers, les sapins, les hameaux,
Et les bergers au milieu des troupeaux.

NOTES DU CHANT X.

(1) Une beauté rend *Salomon* païen

L'auteur se trompe : ce ne fut point une seule belle, mais plusieurs qui pervertirent *Salomon*. D'abord la fille de *Pharaon* ébranla sa foi juive. Puis les filles de Sidon lui firent encenser *Astarot* : puis celles des Ammonites lui firent adorer le dieu *Melchom*, etc.

(2) Une autre fait le dur Clovis chrétien.

Sainte *Clotilde*, nièce de *Gondebault*, roi de Bourgogne. Quoiqu'elle fût bonne chrétienne, elle engagea sa foi, sans le consentement de son oncle, à *Clovis*, roi païen : elle le convertit ; mais elle ne put jamais lui inspirer ni justice, ni humanité.

(3) Du saint baptême une main grecque arrose
Le front touffu d'un Russe mécréant.

Cette main fut celle d'une sœur des empereurs *Basyle* et *Constantin* : *Volodimer*, grand knès de Moscovie, l'épousa. Il était bâtard ; il assassina son frère, enfant légitime, afin d'usurper son trône, et il se fit chrétien, afin de le conserver par un mariage qui lui donnait de l'appui.

(4) Sur la Tamise une jeune Française
Soumet l'Anglais au pontife romain.

Berthe, fille d'un *Caribert*, roi des Francs, épousa et convertit un *Ethelred* ou *Ethelbert*, roi en Angleterre.

Il faut ajouter à ces femmes qui faisaient des prosélytes

de leurs maris, une sœur d'un duc de Bohême, qui soumit au pape, *Miscislas*, roi de Pologne; et la sœur de *Henri II*, empereur d'Allemagne, appelée *Giselle*, laquelle s'étant mariée à un roi de Hongrie, l'engagea à se faire baptiser; et je ne sais quelle princesse grecque qui convertit de la même manière un roi des Bulgares nommé *Bogoris*. Le christianisme a dû beaucoup aux femmes.

(5) Ivre d'amour, une superbe Anglaise
Brise ce joug et fait croire à Calvin.

Tout le monde sait comment *Anne de Boulen* étant grosse, épousa *Henri VIII*, et comment elle lui démontra les erreurs de l'église romaine. Tous ces faits ne sont-ils pas écrits au livre des chroniques, comme le dit l'auteur des paralipomènes?

(6) S'estropiant, se blessant, se brûlant,
Pour plaire au ciel et gagner quelqu'argent.

Ceux qui ont lu dans *Boileau* :

Et plus loin des laquais, l'un l'autre *s'agaçans*,
Font aboyer les chiens et jurer les passans.

Dans *La Fontaine* :

Moitié secours des Dieux, moitié peur se *hâtans*,
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.

Et qui se rappelleront que *Voltaire*, dans sa Pucelle, a dit :

Les deux coursiers sous eux se *dérobans*,
Débarrassés de leurs fardeaux brillans.
. . . .
Ainsi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre et tous deux se *serrans*,

Croiront peut-être qu'il y a ici une faute de français, et qu'il faut absolument une *s*.

Mais ceux qui ont observé que ce même *Boileau* a dit sans *s* :

> Cent guerriers *s'y jetant*, signalent leur audace,
> Et leurs cœurs *s'allumant* d'un reste de chaleur.

Que *La Fontaine* écrit, en parlant de l'estomac :

> S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent,
> De travailler pour lui les membres se *lassant*,

Conviendront que le participe est déclinable ou indéclinable à volonté, que c'est un usage ou une licence adopté par tous les poètes classiques.

Ceux qui sont un peu versés dans l'histoire des variations de notre langue n'ignorent pas que, dans le siècle dernier, où l'on étudiait sérieusement la grammaire, parce qu'elle prenait de jour en jour une forme plus régulière et plus imposante, on cherchait à rendre déclinable le participe présent. On ne put pourtant pas lui donner un féminin ; car il faut bien le distinguer des adjectifs terminés en *ant* comme lui ; mais du moins on lui donnait un pluriel au masculin. C'était une contradiction, et elle embarrassait quelquefois les écrivains. L'Académie, dans ce dernier siècle, a pris le parti de simplifier la question, en regardant le participe comme indéclinable dans tous les cas.

Décision que *Voltaire* a observée assez régulièrement ; ce qui ne l'a pourtant pas empêché de dire, dans son Épître à l'Empereur de la Chine :

> De deux alexandrins côte à côte *marchans*,
> L'un serve pour la rime et l'autre pour le *sens*.

On peut donc, sur-tout dans la poésie légère, supprimer ou mettre l'*s*, comme il conviendra : mais plus on prend de licence, et plus il faut que l'ouvrage démontre que l'auteur

n'ignore pas sa langue. Il faut d'autant plus la soigner, qu'elle est aujourd'hui près de s'égarer, par le mélange des jargons de toutes les provinces. Je ne vois que le théâtre qui puisse la conserver, par la fréquente représentation des bonnes pièces de nos grands auteurs du bon siècle.

(7) La balance dorée
Où le Mogol est pesé tous les ans.

Cette balance n'est pas aussi ridicule que bien des auteurs nous l'ont représentée. C'est une antique cérémonie et un acte de charité.

Il est d'usage que le Grand Mogol fasse distribuer aux pauvres tous les ans son poids en or et en argent.

Pour montrer au peuple qu'on ne le trompe pas, on met l'empereur publiquement dans le bassin d'une balance ; on met, dans l'autre, de l'or, de l'argent, et, pour plus de magnificence, des perles et des pierreries.

Quand le Grand Mogol est un enfant ou un petit homme bien maigre ou bien fluet, le pauvre peuple n'est pas content ; et il se réjouit, non sans motif, quand il le voit grandir et grossir.

Ce n'est pas, comme l'ont dit de grands auteurs, qu'il se réjouisse stupidement de ce qu'il devient plus gras et plus incapable de gouverner : c'est au contraire parce que plus il pèse, plus il leur vaut.

Cette coutume qui intéresse le pauvre à la santé du monarque, et qui oblige le monarque à être charitable, peut nous paroître étrange et n'est peut-être pas si absurde : mais certainement la populace, à qui les dons du prince importent plus que ses lois, a raison de se réjouir quand son empereur acquiert de l'embonpoint.

Pour les omras, les rayas, les nababs, les brames, les

négocians et tout ce qui compose véritablement le peuple, (*populus*) nous doutons fort qu'il se réjouisse beaucoup quand l'empereur vaut un peu plus par son poids; nous sommes persuadés que là, comme ailleurs, il préfère qu'il vaille par sa tête.

Nous n'ignorons pourtant pas que les grands de plusieurs États, les *Optimates* et non le vrai peuple, *Populus*, se réjouissent quelquefois quand leur maître est un imbécille, qui leur laisse tout envahir; que pour cette raison, les cardinaux élurent *Sixte-Quint*, et que plusieurs pauvres d'esprit ont été nommés rois dans des pays où le trône est électif: tant le bien public résulte des élections!

CHANT XI.

Étrange et terrible bataille. Bayard obtient le nom de Chevalier sans Reproche et sans Peur. Rome est prise malgré l'Opinion, etc., etc., etc.

O Déité des humains peu connue,
Dont la pudeur est de paraître nue,
Et dont le nom se prodigue en tous lieux!
Vérité sainte! objet de tous mes vœux,
Je te consacre et mes vers et ma plume :
A te chercher tout mon temps se consume;
Ne me fuis plus; laisse-toi voir; permets,
A tes rayons, que ma verve s'allume.
Fier de te suivre, épris de tes attraits,
Quand je m'apprête à célébrer ta gloire,
A raconter l'étonnante victoire
Que ton pouvoir fit gagner aux Français;
Ne souffre pas que ta folle ennemie,
La Fable adroite, orgueilleuse, hardie,
Qui va par-tout, qui mêla ses décrets
Aux règlemens portés par les Conciles,
Aux actes saints par les apôtres faits,
Au Pentateuque, à nos quatre évangiles,
Dans mes récits viennent mêler ses traits.

Remplis de toi, que tous mes vers soient vrais ;
Que la candeur dans chaque mot respire :
Le vrai peut seul intéresser, instruire,
Se faire croire, enchanter l'auditeur,
Et sur son livre attacher le lecteur.

O Vérité! dicte donc mon ouvrage,
Guide mes pas au travers du carnage ;
Révèle-moi ces exploits, ces hauts faits
Que nul auteur ne nous conta jamais.
Hélas! souvent ce que l'histoire oublie
Est bien plus vrai que ce qu'elle publie :
Témoins ces vers où ma Muse a transcrit
Ce que jamais sa voix ne nous apprit.

Remplis d'horreur, d'orgueil et d'espérance,
Les deux partis s'avançaient en silence.
De temps en temps on voit des deux côtés
Par le canon cent guerriers emportés :
Bientôt de près leurs files ennemies
Par le mousquet sont bien plus éclaircies.
De fers tranchans et larges et pointus,
Tous ces mousquets bientôt sont revêtus :
Bientôt la flamme au fer est réunie,
En cent façons la mort se multiplie ;
Bientôt des chefs la voix ne s'entend plus :
L'ordre est troublé, les rangs sont confondus.

Dans un amas de lances et d'épées,
Du sang des siens à tous momens trempées,

Le Roi des Francs se jette avec transport.
Bravant, brisant ces instrumens de mort,
Il fait par-tout un horrible ravage.
Tel qu'élancé du milieu des forêts,
Couvert d'écume, un sanglier sauvage
Rompt les roseaux et les joncs d'un marais,
Qui résistaient en vain à son passage;
Ces alcions, ces grèbes, ces oiseaux
Qui font leurs nids, qui vivent sur les eaux,
Avec des cris devant lui se dispersent:
Ainsi frappés d'une prompte terreur,
Les ennemis, devant *Charle* en fureur,
Rompent leurs rangs, se troublent, se renversent,
Et chacun fuit, la rage dans le cœur.
De leur monarque en voyant la valeur,
Les Paladins de la Seine et du Rhône,
Ceux de la Loire et ceux de la Garonne
Pour le combat redoublent de ferveur.

Leur bras terrasse et le mousquet foudroie
Les fiers enfans et d'*Ilie* et de *Mars*,
Ceux qui sont nés des fugitifs de Troie,
Ceux des Normands, des Grecs et des Lombards,
Qui tour à tour ont peuplé l'Italie;
Ceux que fit naître *Hercule* en Apulie (1).
En vain l'Infant quelque temps les rallie;
En vain *Pescaire* et *Gonzague* et *Marus*,
Veulent mourir avant d'être vaincus.
Aux Francs, à *Charle*, ils ne résistaient guère;
Quand tout-à-coup des drapeaux du Saint-Père

L'Opinion sur ces Français hardis
Fond avec rage, et grave en leurs esprits,
En traits de sang, les songes effroyables
Que chacun d'eux a faits pendant la nuit,
Et les péchés dont ils étaient coupables.
Du ciel soudain chacun se croit maudit;
L'un s'agenouille, et cet autre s'enfuit.
Pierre en triomphe, et *Janvier* s'applaudit;
Paul veut combattre, et déja les archanges
Ont en bataille arrangé tous les anges,
Suivant son ordre : et l'indiscret *Thomas*
Leur nie encor qu'ils soient bons aux combats.
On court, on vole, on ne l'écoute pas :
La foudre part; et le bruit du tonnerre
Ébranle en vain les cieux et l'atmosphère:
Car la trompette et les cris des soldats,
Et du canon les terribles éclats,
L'empêchent d'être entendu sur la terre.

Charles surpris put voir en ce moment
Combien le sort des armes est changeant.
Ses légions, si rapides naguère,
Ne marchent plus maintenant qu'en arrière.
Il voit par-tout la terreur dans les rangs,
Et ses guerriers ou fuyans ou prians.

L'Opinion, qui les rend bons-croyans,
Leur peint l'Enfer et ses feux effroyables;
Les ennemis leur paraissent des Diables:
Chacun se signe, et s'apprête à mourir.

Charles ne sait à quel Saint recourir.
Déja la Mort, qui le croit sa conquête,
L'horrible Mort vole autour de sa tête.

Pour le soustraire à sa faulx, le Patron
De ses États veut ramener *Bourbon ;*
Ce chevalier, au loin sur ces rivages,
Courait les bois, les châteaux, les villages,
Cherchant *Maltide*, et ne soupçonnant pas
Que *Charle* est près de subir le trépas,
Qu'il peut avoir besoin de sa vaillance.
De Saint *Denis* aussitôt la prudence
Porte vers lui les cris des combattans,
Et du canon les cruels roullemens.

Moins promptement le salpêtre s'enflamme
Que de *Bourbon* à ce bruit la grande ame
Ne fut en feu. L'on se bat et sans moi.
Disant ces mots, il vole au camp du Roi.

Tout en courant il rassemble, il ramène
Trente escadrons dispersés dans la plaine :
Il les conduit à travers mille feux.
L'Opinion revient fondre sur eux ;
Et présentant vingt spectres à leur vue,
Dissipe encor leur brigade éperdue.

Bourbon lui seul passe sans s'arrêter.
Elle le suit ; et pour l'épouvanter,
Scrute son cœur, et cherche avec malice

Dans ses replis les péchés qu'il a faits ;
Elle n'y peut trouver que des bienfaits,
Des desirs purs, des actes de justice :
Ami sincère et généreux rival,
Jusqu'en amour il est franc et loyal.

Comment troubler cette ame sage et ferme ?
A mon pouvoir sa raison met un terme.
Mais quoi ! dit-elle, il est seul ; ses soldats,
Faibles esprits, tremblans en ma présence,
Sont dispersés. Du Démon des combats
Les légions secondent ma puissance,
Et sa raison ne l'en défendra pas.

Le saint Patron, protecteur de la France,
Entend ces mots qui le glacent d'effroi.
Il perd *Bourbon* sans conserver le Roi.
Son cœur navré se ferme à l'espérance ;
Mais de *Bourbon* il soutient cependant
Et la vigueur et le bras foudroyant.
Mille ennemis affrontent son courage,
Et les démons lui coupent le passage.

Bien loin de lui, par d'autres combattans,
Charles pressé, se bat avec furie,
Non pour la gloire, hélas ! mais pour la vie.
Un long rempart de morts et de mourans
A ses côtés atteste sa vaillance.
Son coursier mort, par mille traits percé,
Le laisse à pied, pâle, sanglant, blessé.

Son cimetère est sa seule défense.
Gonzague, *Ascris*, *Pescaire*, *Ferdinand*,
Prétendent tous à l'honneur de le prendre.
Il les défie ; et toujours les bravant,
Il veut périr plutôt que de se rendre.

Oh ! si du moins les seuls, les seuls humains
L'un contre l'autre eussent armé leurs mains !
Mais près du Roi tous les Saints de la France,
Rangés en foule, embrassent sa défense.
Là, *Charlemagne*, et *Louis* et *Denis*,
Ont défié tous les Saints ennemis :
Là, Saint *Janvier*, et Saint *George* et Saint *Pierre*,
Du sang céleste ont fait rougir la terre.
Là, de Saint *Marc* le lion qu'on révère
Gronde, rugit, hérisse sa crinière,
En déchirant sous son ongle cruel
De Saint *Martin* le cheval immortel.
Le cœur rempli d'une divine audace,
Du doux Saint *Roch*, le chien vaillant et beau,
Propre à la guerre aussi bien qu'à la chasse,
Du fier Saint *Luc* attaquant le taureau,
Le met en fuite, et de la Vierge mère
Le pigeon blanc bat le coq de Saint *Pierre*.

Tout respirait le carnage et l'effroi,
Lorsque de *Jean* l'aigle étendant ses ailes,
Franchit des cieux les voûtes éternelles,
Et se posa sur la tête du Roi.
Ainsi jadis dans les plaines d'Arbelles

De *Jupiter* l'aigle, dit-on, suivit
L'heureux guerrier qui les Perses vainquit.

En contemplant ce fortuné présage,
Tous les Français reprennent leur courage.
Au bruit des Saints, des bêtes, des héros,
Qui troublent tout au ciel et dans le monde,
Le Dieu du Tibre, en sa grotte profonde,
Saisi d'horreur, sort du sein des roseaux;
D'un sang épais il voit de longs ruisseaux,
En bouillonnant, se mêler à son onde;
Tandis que *Mars* et *Bellone* et le Sort
Font triompher *Atropos* et la Mort.
Il en pâlit, et sa main défaillante
Laisse tomber son urne chancelante.
Il fuit ces bords et ces funestes champs;
Et sur ses pas les Nymphes des campagnes,
Les Dieux des bois éperdus et tremblans,
Vont se cacher aux antres des montagnes,
Qui frémissaient du bruit des combattans.

Si du lecteur l'ame scandalisée
Traitait ces vers de fable peu sensée;
S'il prétendait que les Dieux des païens
N'habitent point avec les Saints chrétiens;
S'il me disait que ma Muse hardie
Blesse l'histoire et la théologie,
Il tomberait lui-même en hérésie.
Ces Dieux jadis si chers aux Nations
Ne sont-ils pas aujourd'hui les Démons,

Habitant l'air, rôdant par-tout sans cesse,
Cherchant toujours l'heureuse occasion
De nous causer quelque tentation,
Quelque péché, quelqu'énorme faiblesse,
Qui nous soumette à leur rage traîtresse,
Sans différer, et sans rémission?
Au bal, à table, au spectacle, aux ruelles,
Entre les draps où reposent nos belles,
De nuit, de jour, ne se glissent-ils pas?
Mais c'est sur-tout au milieu des combats
Qu'ils vont ouvrant ces griffes si cruelles,
Qui par milliers emportent nos soldats.

Si donc, au lieu de *Mars* et de *Bellone*,
Et des beaux noms que la fable leur donne,
Ma Muse eût dit : *Astarot, Belzébut*,
Adramalec et Satan en personne,
Du genre humain recevant le tribut,
Et ramassant ceux que le fer moissonne,
Les emportaient dans le fond des enfers;
Loin de choquer mon lecteur catholique,
Pieusement il aurait lu mes vers,
Et me croirait un auteur canonique.
Faut-il qu'un mot entendu de travers
Me fasse ainsi passer pour hérétique?
O mon lecteur! esprit juste et profond!
A condamner ne soyez pas si prompt.

Les humains donc, et les Saints et les Diables,
Se combattaient, se disputaient entr'eux,

A qui ferait les maux les plus nombreux,
Et les exploits les plus épouvantables.
L'horrible Mort, dans ce jour odieux,
Crut un moment pénétrer dans les cieux ;
Le sang des Saints a rougi les nuages :
Il pleut dans l'air ; il se mêle, en tombant,
Au sang humain versé sur ces rivages ;
Le fleuve s'enfle, et même l'on prétend
Que le poisson de ces grottes profondes,
Du sang divin s'engraissa sous les ondes.
Et cependant *Belzébut* et *Moloch*,
Le dur *Nisroc* et l'impie *Arioc*,
Le fier *Dagon* qui prit l'arche céleste,
Anamalech aux enfans si funeste,
Asraniel, *Ramiel*, *Ariel*,
Diables fameux tous remplis de vaillance,
Traitaient plus mal les Paladins de France,
Qu'ils n'avaient fait autrefois *Uriel*,
Et *Raphaël*, et même *Gabriel*,
Lorsque contr'eux ils disputaient le ciel,
Qu'ils auraient pris sans le brave *Michel*,
Qui les vainquit, ainsi qu'à tout mortel
L'ont révélé *Moïse*, *Ézéchiel*,
Job et *Milton*, *Klopstock* et *Daniel* (2).

O jour affreux ! ô combats détestables !
Tels qu'on n'en vit jamais chez les Païens.
Oh ! que feront tous nos grands Paladins ?
Qui fuit les Saints est saisi par les Diables.
Déja, déja, sous leurs coups indomptables,

Lussan, *Bayeux*, *Sivernac* sont tombés.
Les deux *Frontis*, en cent morceaux coupés,
Ont de leurs corps au loin semé la terre.
Vignan, captif, expire de colère.
Percé d'un trait plus prompt que le tonnerre,
Sans y penser, l'adroit *Girnac* est mort.
O dur *Noscroix* ! ô ciel ! quel est ton sort ?
L'altier *Marus* que le courroux transporte,
L'altier *Marus* t'attaque, te combat,
Te blesse enfin ; et tandis qu'il t'abat,
Janvier t'immole, et *Belzébut* t'emporte.

L'Opinion, dans ce même moment,
De nos Français rend l'œil si pénétrant,
Que de Satan chacun voit les phalanges,
Les légions et des Saints et des Anges,
Marchant en ordre, et contr'eux combattans.
Ainsi jadis *Minerve* au bord du Xanthe,
De *Diomède* ouvrit, dit-on, les yeux,
Et lui rendit la vue assez perçante
Pour qu'il connût et discernât les Dieux.

Des guerriers francs la paupière tremblante
Baisse et clignote à ce spectacle saint.
D'un peu d'effroi le plus brave est atteint.
Tous veulent fuir et l'armée infernale,
Et la céleste, au moins aussi fatale.
Le seul *Bayard* les fixe sans terreur,
Contre Satan met en arrêt sa lance,
Et mérita dès-lors, par sa vaillance,

Le fameux nom de chevalier *sans peur.*
Il l'eût vaincu ; mais Saint *Paul* en fureur
Descend des cieux, vole, plane, s'approche,
Fond sur *Bayard;* et *Bayard* ne voulant
Combattre un Saint si respecté, si grand,
Par les dévots fut nommé *sans reproche.*
Il se retire, et tout fuit sur ses pas;
L'aigle de *Jean*, le pigeon de *Marie*,
Le chien de *Roch*, ont quitté les combats.

Les voyant fuir, *Magdelaine* s'écrie
Qu'elle est perdue; et le bon Saint *Thomas*,
Toujours niant, la presse entre ses bras,
Calme sa peur, lui dit; je ne crois pas
Charles vaincu, quoiqu'il fuie. — Ah, mon frère!
Répart la Sainte : eh bien! que doit-il faire?
Secourez-nous; confondez nos vainqueurs;
Sauvé par moi de leurs saintes fureurs,
Sauvez mon peuple. — Elle dit : et ses pleurs,
En s'échappant sur sa joue éclatante,
Sur l'incarnat de sa bouche charmante,
Ou sur l'albâtre arrondi de son sein,
Rendent encor leurs graces plus piquantes.
A nos regards les perles du matin
Ne cachent point, liquides, transparentes,
L'éclat des lis et des roses naissantes.
Leur coloris en a plus de fraîcheur,
Et leur parfum pénètre jusqu'au cœur.
Ainsi les pleurs que verse *Magdelaine*
Brûlent *Thomas* d'une douce chaleur.

Il ne peut plus supporter sa douleur.
Ah! lui dit-il, votre terreur est vaine;
L'Opinion vague, faible, incertaine,
Ne vaincra pas. De cette Déité,
En un moment, si vous voulez détruire
Les vains projets enfantés pour vous nuire,
Suivez mes pas; cherchons la Vérité.
— Qui? moi? comment? O ciel! est-il facile
De la trouver? Dans quel antre écarté,
Ou dans quel puits est fixé son asyle?
Et quand aux yeux qui l'osent rechercher,
Elle aimerait bien moins à se cacher,
Un Saint jamais peut-il en approcher?
Irais-je au *Christ*, à l'Église, infidelle
La requérir, et faire un pas vers elle?

Thomas sourit de sa perplexité;
Et l'entraînant avec vivacité
Par un chemin peu connu du vulgaire,
Mais vaste, uni, sans borne et sans barrière,
Il la conduit vers l'Incrédulité;
Déesse sage, à l'ame satisfaite,
Que rien ne trouble et que rien n'inquiète.
A ses côtés, l'Examen attentif
Observait tout d'un œil méditatif.
A son aspect, on prétend que la Sainte
D'un peu de trouble eut au fond l'ame atteinte.
Peu des humains et peu des bienheureux
Supporteraient le regard de ses yeux.

Le fier *Thomas* les soutient sans faiblesse:

Il suit les pas de ce Dieu redouté,
Exact et sûr, qui seul, veillant sans cesse,
Peut parvenir jusqu'à la *Vérité*.
Guidés par lui, les Saints la rencontrèrent;
Où? je ne sais; mais ils s'en emparèrent.
Pour un moment vers Rome ils la guidèrent.
A son éclat l'Opinion s'enfuit;
Du Vatican le comble se fendit;
L'autel, la croix, le calice tombèrent;
Les Préjugés aussitôt s'éclipsèrent;
Au même instant soudain s'évanouit
Le Saint Pontife et le sacré collége,
Et des Élus le bataillon béni,
Et la terreur qui nos Français assiége.

Tout change alors au monde et dans les cieux.
Des ennemis et pressans et nombreux
Qui l'entouraient, *Vendôme* se dégage;
Entre leurs rangs *Guise* s'ouvre un passage;
Charles par-tout porte un affreux carnage;
Rohan le suit; et tous au fond du cœur,
Sentant alors renaître leur courage,
Se vengent bien d'avoir eu tant de peur.

Les généraux combattans pour défendre
Le vieil *Alphonse* et le Pape *Alexandre*,
A ce revers ne peuvent rien comprendre;
Ils s'étonnaient de voir chefs et soldats
Rompre leurs rangs et quitter les combats.

On prend leur camp, on marche vers la ville.

Les flots du Tibre, et les murs et les tours,
Et les canons qui bordent leurs contours,
Ne sont plus rien qu'un obstacle inutile.
D'armes, de morts, de débris entassés,
Les assaillans ont comblé les fossés.
Sur ces débris, cent échelles pressées
Contre les murs par leurs mains sont dressées.
On monte, on tue, on court. Sur ces remparts;
Le soldat franc plante ses étendards.
Il s'en rend maître, et bientôt dans la ville
Tout est soumis, mécontent et tranquille.

Les Podestats et les Princes Romains,
Doux successeurs des fiers Patriciens,
Fesant briller leur politique joie,
Vont au-devant du monarque vainqueur.
On le reçoit en pompe, et l'on déploie
Tout ce qu'on croit propre à lui faire honneur.
On le harangue; on lui chante la messe;
Chacun s'épuise en protestation
De foi, d'hommage et de soumission.

Sans trop compter sur semblable promesse,
Avec bonté *Charles* reçoit leurs vœux,
Et leur promet d'être un père pour eux.
Puis pour montrer qu'il tient bien sa parole,
Il veut ce soir qu'on danse au Capitole.

Le bal s'apprête. Au lieu des tristes sons
Des lourds tambours, des mousquets, des canons,

Là s'entendait celui des violons.
Les tambourins, les vives clarinettes
Charment l'oreille; et des tendres musettes
Les sons touchans portent au fond des cœurs
La douce paix et les molles langueurs.

Charle est reçu par cent beautés charmantes,
Toutes d'amour et d'or étincellantes.
Bientôt après *Palvoisin* s'y rendit:
La lance en main *Polémide* la suit;
Elle amenait *Maltide* prisonnière.
Urbin l'avait ramenée à son père;
Et tous les deux la gardaient dans leur camp:
Mais de *Bayard* la valeur intrépide
Surprit ce camp, et dérobant *Maltide*
A la fureur de vingt guerriers fougueux,
Qui, par le fer, la disputaient entr'eux,
Il la remit aux mains de *Polémide*.
Du Capitole elle prit le chemin;
Elle y parut entr'elle et *Palvoisin*.
Telle des Dieux jadis cherchant le maître,
Entre *Vénus* et l'altière *Pallas*,
L'Olympe vit la jeune *Hébé* paraître.

Toutes les trois, différentes d'appas,
Charmaient les yeux, et ne se nuisaient pas.
Maltide seule était un peu troublée
En contemplant et *Charle* et l'assemblée.

Notre Amazone au Roi la présenta.

En peu de mots *Vendôme* raconta
De quels dangers elle était entourée
Quand par son bras elle fut délivrée.
Mais il se tut, en chevalier discret,
Sur son amour, sur le cruel regret
Qu'il éprouva quand il la crut perdue.

Charles sur elle ayant jeté la vue,
Fut très-surpris de revoir ces attraits,
Ces doux attraits qu'au pied d'une colline
Il rencontra dans la plaine voisine
D'une chapelle, et qui furent tout près
D'être sa proie en un jour de famine.
Et quand *Maltide*, avec timidité,
Obéissant à l'ordre de son père,
Se dit d'un rang trop humble et trop vulgaire
Pour qu'un grand Roi la traite en prisonnière;
Que, se fondant sur son obscurité,
Elle demande au Roi sa liberté,
Le confesseur du monarque de France,
Toujours fidèle à son double projet,
Révèle au Roi tout bas de son secret
Ce qu'il connaît; soutient que sa naissance
Est très-illustre, et même il fait si bien,
Par ses conseils, que le Roi très-chrétien
Goûte encor mieux son esprit et ses charmes.

Mon bras, dit-il, mon courage et mes armes,
A la beauté sont voués dès long-temps.
Votre noblesse en vos traits se décèle:

Mais fussiez-vous en effet sans parens,
Le premier titre est le titre de belle.
Si vous sortez du sang des souverains,
Vous devez être un otage en mes mains :
Si vous n'avez ni destin ni famille,
Je vous adopte, et vous prends pour ma fille.
Devenez-la, partagez avec nous
Tous les plaisirs de ces momens si doux.

Les courtisans qui la convoitent tous,
Jamais de *Charle*, avec moins d'artifice,
N'ont exalté le goût et la justice.

Le bal commence, et les nombreux desirs
Volent par-tout escortés des plaisirs;
Chaque héros dans la troupe galante
De ces beautés a fait choix d'une amante :
Et quand la nuit, penchant vers son déclin,
Laissa briller l'étoile du matin,
Le tendre enfant abhorré de Saint *Pierre*,
Guide en raillant, avec un ris malin,
Et l'Amazone et *Charle* et *Palvoisin*,
Au Vatican dans le lit du Saint-Père.

NOTES DU CHANT XI.

(1) Les fiers enfans et d'*Ilie* et de *Mars*,
Ceux qui sont nés des fugitifs de Troie,
Ceux des Normands, des Grecs et des Lombards,
Ceux que fit naître Hercule en Apulie.

Ces vers renferment à peu près le nom des principaux peuples dont les invasions ont ravagé et repeuplé l'Italie. Les enfans d'*Ilie* et de *Mars* désignent les Romains : les fugitifs de Troie, les habitans de diverses villes dont l'origine est attribuée à *Énée*, à *Anténor*, et autres capitaines Troyens qui s'y réfugièrent après la destruction de leur patrie.

La ville d'Héraclée avait été fondée par *Hercule* ou par ses descendans : plusieurs villes, telles que Naples, Crotone, Atelle, Tarente et quelques autres étaient des colonies grecques. Les Lombards, depuis la destruction de l'empire de Rome, fondèrent un royaume au bord de l'Éridan; des gentilshommes sortis de la Normandie ont conquis la Pouille et fondé le royaume de Naples, qui depuis a passé dans la maison des *Capets*, et appartient encore à une famille qui en est issue.

(2) . . . . . . *Moïse*, *Ezéchiel*,
Job et *Milton*, *Klopstock* et *Daniel*.

Tous ces grands hommes sont assez connus : *Klopstock* l'est un peu moins que les autres. Il est auteur de la *Mes-*

siade, poème célèbre en Allemagne. Voici le plan de ce poème, calqué sur l'Évangile, et imité de *Milton ;* car l'Angleterre a été pour les Allemands ce que la Grèce est pour l'Italie et pour la France : ils y ont puisé tous leurs modèles.

Dieu irrité depuis sept mille ans contre le genre humain, ne peut pas se déterminer à lui pardonner, à moins que les hommes ne tuent son fils. Le Diable tient beaucoup de conseils pour empêcher les hommes de pendre Dieu le fils. Le Diable vient exprès sur la terre ; il fait mille efforts superflus. Dans le conseil de l'enfer, il y a un pauvre petit diable bien repentant, bien converti, bien las de souffrir ; il s'oppose, autant qu'il le peut, aux délibérations faites contre Dieu le père, et contre Dieu le fils, et contre le Dieu Saint-Esprit : il vient sur la terre avec les autres diables ; mais ce n'est pas pour empêcher qu'on ne pende Dieu le fils : au contraire, il voudrait y concourir. Il prie, il se cache, il n'ose se faire voir ; il demande non que Dieu lui rende la place d'Ange qu'il eut autrefois, non qu'il lui pardonne, mais qu'il le fasse mourir, qu'il termine, en l'anéantissant, et les tourmens qu'il éprouve, et les remords dont il est dévoré. Mais Dieu ne l'exhaussa pas, dit l'auteur. Ce n'est que vers la fin du poème, quand Dieu a fait le sacrifice de son fils, qu'il pardonne à ce pauvre diable : de sorte que, selon ce poème, la clémence est une vertu pénible à Dieu même.

Ce n'est pas le seul poème épique dont le *Christ* soit le héros ; un certain *Lenoir*, ministre du saint Évangile, a composé en grands vers un poème sur ce sujet : il est impossible de le lire.

Le révérend père *Crucius*, jésuite Français, a mis la passion de *Notre-Seigneur* en vers *canarins*, pour l'édification

des Indiens de la côte du Malabar. Ce poème est fort beau, au rapport des moines qui ont pu le lire dans cette langue qu'ils n'entendaient guère : il fut composé vers l'an 1620. Voyez l'Histoire des voyages, tome IX, aventure d'*Alexandre de Rhodes*.

CHANT XII.

Rencontre du Chevalier qui aimait les Dames, et de celui qui ne les aimait pas. Comment ils sont près d'être tués, et par qui ils sont préservés.

Eh quoi ! toujours chroniqueur trop fidèle,
Dois-je du Roi suivre par-tout les pas,
Et détailler jusqu'aux moindres combats
Qu'il a livrés pour Naple et pour sa belle ?
Ne puis-je pas tracer d'autres objets ?
La règle dit : ne t'écarte jamais
De ton sujet ; et la règle sensée,
Toujours vantée, est toujours violée.
Des sages lois de son législateur,
Quel peuple fut exact observateur ?
Je n'en sais point. L'habitant du Parnasse,
Des règlemens d'*Aristote* et d'*Horace*,
Vante la force, et s'y soumet très-mal.
De tout rimeur l'esprit hait la méthode ;
Tous ont chargé leur sujet principal
Des traits brillans d'un heureux épisode.

L'agriculteur des fertiles coteaux
Qui de l'Amone (1) entourent les rivages,
Habilement marie à ses ormeaux

D'un jeune cep les flexibles rameaux.
Leurs troncs unis, et leur double feuillage,
Croissant ensemble, en deviennent plus beaux.
L'homme se plaît à goûter leur ombrage,
A contempler dans ces rians berceaux
Les nids légers, qu'à leurs branches pliantes,
Sous le fruit d'or des grappes jaunissantes,
Ont suspendus mille divers oiseaux.
L'arbre isolé, sans parure étrangère,
Aurait-il eu plus de droits pour lui plaire?

Permettez donc qu'en chantant ces guerriers,
Ma muse mêle à leurs palmes brillantes,
Tantôt du myrthe, et tantôt des lauriers,
Ou quelquefois des fleurs moins éclatantes.

Lorsque le Pape avec soin s'enfermait
Au fort Saint-Ange où le Roi l'assiégeait;
Que la beauté, maîtresse du Saint-Père,
Et la prière et l'intrigue employait
Pour terminer cette funeste guerre,
Les Paladins que la France a nourris,
Toujours galans et toujours très-polis,
A la rapine, au meurtre, à l'incendie,
Mêlaient le rire et la plaisanterie.
Ils massacraient gaîment leurs ennemis.
Tantôt de loin à coups de carabine,
Ils les tiraient comme de francs-moineaux,
Et les jetaient du sommet des créneaux;
Puis ils riaient, en voyant quelle mine

Faisait chacun en tombant de si haut:
Ils appelaient cela faire un beau saut.
Tantôt de près, défiant leur vaillance,
Et se vantant de les surpasser tous,
Ils se battaient deux à deux à grands coups
De hache-d'arme, ou de sabre, ou de lance.
Mais ils offraient à chaque combattant
Toujours le choix des armes poliment.

Le jour coulait dans cet amusement:
Et sur le soir, au Pape, à sa maîtresse,
A ses bâtards, à sa fille *Lucrèce*,
Ils envoyaient des glaces, des perdrix,
Des vins, des fruits, ou nouveaux ou confits.
De la campagne ils violaient les femmes,
Battaient, pillaient ou chassaient les maris;
Puis à souper ils invitaient les dames.
Le Roi donnait sous sa tente le bal:
Là s'assemblait ce que le monde enserre
De plus brillant et de plus fait pour plaire.
A quatre pas était un hôpital,
Cloaque affreux de l'humaine misère,
Tableau frappant des horreurs de la guerre,
Où, nuit et jour, au sortir des combats,
On entassait officiers et soldats,
Sans mains, sans pieds, sans mâchoire, sans bras.
Par-tout du Tibre on dévastait les rives;
Des deux côtés on faisait des captives
Très-poliment: si qu'il plut au Destin
Qu'un parti franc et qu'un parti romain,

De politesse allant en politesse,
Surprirent, l'un, du Roi franc la maîtresse;
L'autre, l'objet dont le Pape est l'amant:
Et qu'*Alexandre* et *Charle* également,
Voyant ce troc, agirent poliment.

Tous ces malheurs sont communs à la guerre.
Chez nos aïeux, aussi bien qu'aujourd'hui,
Une piquante et jeune prisonnière
Trouva toujours le vainqueur très-poli.

Or, dans le temps que le Roi *Charle* assiége,
Dans ce château qu'*Adrien* a bâti,
Et le Saint-Père et le sacré collége,
Dom *Fernandès*, chevalier castillan,
Grand défenseur de l'Église asservie,
Et des Français ennemi très-ardent,
A tous les Saints, à la Vierge *Marie*,
Au doux *Jésus* tour à tour s'adressant,
Dans *Loreto*, dans Rome, dans Ostie,
Dans tous ces lieux si renommés, si saints,
Si fréquentés des dévots pélerins,
Allait cherchant sa maîtresse ravie.

Tout ce qui peut charmer l'ame et les yeux
Se réunit en sa beauté divine.
Un sourcil noir couvre deux grands yeux bleus;
En boucles d'or flottent ses bruns cheveux
Sur le satin d'une peau blanche et fine,
Dont le tissu doux, délicat et pur,

Laisse entrevoir ces longs canaux d'azur
Où son beau sang circule avec mollesse.
Son teint brillant, ses lèvres d'incarnat,
Des roses même effaceraient l'éclat.
Son souris plaît, son maintien intéresse;
Dès qu'on la voit, le cœur est agité;
Dès qu'on l'entend, l'esprit est enchanté.

Dom *Fernandès*, déja dans ses voyages,
A des deux mers parcouru les rivages,
Priant toujours les Saints du Paradis.
Tendre et dévot, il portait réunis
Sur son écu les chiffres de sa Dame,
Et du patron qui prend soin de son ame.
Un chapelet orné d'un crucifix,
De beaux Agnus par le Pape bénits,
Et des rubans que porta son amante,
Pendaient aux fers de sa lance pesante.

Triste et rongé d'un secret désespoir,
Dans un bois sombre, au hasard il s'engage.
Il aperçoit au loin sur son passage
Un tombeau simple, orné de marbre noir.
Près de ce marbre une lance est plantée;
Sur cette lance, un vaste bouclier,
Une cuirasse, un haubert, une épée,
Un casque d'or, s'élevaient en trophée.
Sur ces objets veillait un chevalier;
Vêtu de noir, il portait une armure
D'acier bruni; flottans à l'aventure,

De longs crins noirs ombrageaient son cimier;
De noirs rubans nouaient sa chevelure:
Ses gantelets, son large baudrier,
Tout était noir, comme aussi sa monture.

Or, dès qu'il vit s'avancer ce guerrier,
Poussant un cri, piquant son noir coursier,
Et saisissant une lance d'ébène,
Il marche à lui : Demeure, chevalier,
Lui cria-t-il; quelque soin qui t'amène
En ce séjour de terreur et de deuil,
Meurs, ou confesse ici que toute femme
Est un tissu de faiblesse et d'orgueil,
Que l'artifice habite dans son ame,
Que la vertu n'est pour elle qu'un mot,
Que nulle n'est ni bonne ni pudique;
Que les aimer, c'est être frénétique;
Les servir, lâche, et les estimer, sot.

Dom *Fernandès* qui respectait les femmes,
A ces propos, s'écrie en frémissant :
Un chevalier parler ainsi des Dames,
Les outrager par ces propos infames!
Ah déloyal! ah cœur sans sentiment!
La mort sera ton premier châtiment,
Et de l'Enfer les éternelles flammes
T'engloutiront; mon bras, dans un moment,
Va t'y plonger. Il dit; il baisse à peine
Sa longue lance au fer doré, béni,
Que le guerrier des femmes ennemi,

Sans répartir, fond aussitôt sur lui.
Le fer bruni de la lance d'ébène
Glisse, s'enlace, et se fixe, en passant
Dans ces rubans noués si galamment,
Au bas du fer de la lance espagnole.
Le chevalier, de ses robustes mains,
Croit qu'il va rompre un lien si frivole :
Le nœud résiste, et ses efforts sont vains.

Eh quoi! dit-il, en frémissant de rage:
Jusqu'aux combats les femmes me nuiront!
Sexe maudit, sans force et sans courage,
Pour m'enchaîner vos rubans suffiront!
Non, par la mort! — Il jette au loin sa lance,
Tire son glaive, et porte un coup affreux
Sur le cimier du guerrier amoureux.

Parant le coup, notre Espagnol s'élance,
L'épée au poing, sur ce fier Paladin:
Et sous leurs coups vous eussiez vu soudain
En longs éclats se briser leurs armures,
Le sang couler de diverses blessures,
Et dans les airs voler de tous côtés
Crins noirs, aigrette, et plumes éclatantes,
Qui retombaient sur les herbes sanglantes.
Les chevaux même, au carnage excités,
En hennissant, levaient leur tête altière,
Et sur deux pieds dans les airs se dressant,
Se déchiraient d'une dent meurtrière ;
Et les guerriers sur leur front se courbant,

Avec effort sur eux s'affermissant,
Ne se frappaient que d'un bras impuissant.

Au bruit affreux de ce combat horrible,
Que les échos de ce désert paisible
Portaient au loin, et rendaient plus terrible,
Un homme accourt avec empressement.
Il est à pied, sans armes, sans défense;
Et cependant, voyant ces chevaliers,
Sans balancer, entre deux il s'élance;
Et saisissant le frein des deux coursiers,
Son bras nerveux sépare ces guerriers.

Rares héros, dit-il, dont la vaillance
Pourrait servir utilement les Rois,
Dans ces combats où le Dieu de la guerre
Règle à son gré les destins de la terre;
En vous battant dans le fond de ces bois,
Vous perdriez le fruit de vos exploits:
La gloire seule en est la récompense;
Dans les déserts elle n'habite pas,
Aux champs de *Mars* il faut suivre ses pas:
Mais dans ces lieux, l'amour ou la vengeance
Indignement ont armé votre bras.

Ce monstre noir est ennemi des femmes,
Dit *Fernandès;* retirez-vous, partez,
Et laissez-moi venger l'honneur des Dames.

—Pour leur honneur tous deux vous vous battez?

C'est fort bien fait : mais, seigneur, quel outrage
Contre le sexe aigrit votre courage ?
— Sa perfidie. — Au moins apprenez-nous
Comment, pourquoi naquit ce grand courroux ;
En nous parlant, vous reprendrez haleine.
— Ne croyez pas qu'une si forte haine,
Pour un seul crime, ait germé dans mon cœur ;
Toujours trompé, j'ai le sexe en horreur.

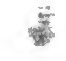
Le premier feu dont j'ai senti l'ardeur,
Je vous l'avoue, eut une fin sanglante ;
J'ai massacré, dans ma juste fureur,
Et mon rival, et ma première amante.

Forcé de fuir les rives des Germains,
Où je suis né, je passai dans la France :
C'est le séjour où règne l'inconstance ;
J'aime, on me trompe avec toute évidence,
Et l'on me raille alors que je me plains.
J'aurais percé le sein de l'infidelle ;
Mais un rival, embrassant sa querelle,
Combat, me blesse, et conserve mes jours,
En m'enlevant l'objet de mes amours.

Je vais à Londre : une Anglaise hautaine
Se livre à moi sans scrupule et sans gêne,
Car deux Anglais partageaient ses faveurs.
Vous concevez l'excès de mes douleurs ;
D'un regard froid, confondant mes fureurs,
Elle me dit : me crois-tu ton esclave ?

Je suis Anglaise, et libre en mes desirs;
A qui me plaît, je donne des plaisirs.
Je la menace : elle s'arme, et me brave;
Je la saisis, je désarme son bras;
Et dédaignant ses orgueilleux appas,
Je me rembarque. A Lisbonne j'arrive :
Une dévote, aussi tendre que vive,
Sans différer, se livre à mon ardeur.
Elle semblait si simple, si naïve,
Que je me crus seul maître de son cœur :
Je me trompais. Un moine, un confesseur,
De ses appas était le possesseur.
De sa maison j'osai bannir ce prêtre.
Pour se venger, il court m'accuser d'être
Sans loi, sans mœurs et sans religion.
Près d'être mis, par l'ordre de ce traître,
Au feu sacré de l'inquisition,
Je fuis en hâte, et me sauve en Espagne.
Là, le malheur qui toujours m'accompagne,
A mes regards présente une beauté
Dont malgré moi je me trouve enchanté.
En peu de jours cessant d'être cruelle,
En peu de jours elle fut infidelle :
Je m'en plaignis trop indiscrètement.
D'un stylet court elle arma son amant;
Et certain soir, en sortant de chez elle,
Il m'aborda dans un lieu détourné,
Et par son bras je fus assassiné.

Or, un ami qui de la Germanie,



Me consolant des chagrins de l'Amour,
M'avait conduit jusque dans ce séjour,
Pour son malheur me conserve la vie,
Et sur ses pas m'entraîne en Italie.

Lors échappé des assaillans français,
Des libertés de la Grande-Bretagne,
Des saints bûchers des moines portugais,
Et des stylets des beautés de l'Espagne,
Je fis serment de ne fixer jamais
Mes tristes yeux sur de naissans attraits;
De vivre en saint, sans femme et sans maîtresse.
Le même jour assistant à la messe,
D'un feu nouveau je me sens enflammer:
Hébé, *Vénus*, et *Flore*, et *Psyché* même,
Ont moins d'appas que la beauté suprême,
Qui de nouveau me contraignit d'aimer.
Mais, pour tout dire, à la tendresse encline,
Phriné, *Laïs*, *Popée* et *Messaline*,
Dans leurs amours, avaient plus de pudeur,
De chasteté, de constance et d'honneur.

Me prodiguant ses faveurs et ses charmes,
Cette infidelle, à mon cœur soupçonneux,
Fit concevoir de terribles alarmes:
Je sus bientôt tous ses plaisirs affreux.
Des cardinaux, des moines, des gendarmes,
Le Pape enfin, votre *Alexandre six*,
Et *Borgia* son détestable fils,
Entre ses bras tour-à-tour sont admis.

Rempli d'horreur, mais cachant ma colère,
Je résolus de délivrer la terre
Secrètement d'un monstre féminin,
Et d'un brigand qui, sous le nom de Pape,
Au nom de Dieu, trompait le genre humain.
Craignant qu'un d'eux à ma fureur n'échappe,
Je les voulus immoler dans leur lit;
Lit odieux, scandale de la terre,
Où s'embrassaient l'inceste et l'adultère.
De leur chevet je m'approche sans bruit.
La nuit servait ma rage frémissante,
Et sur le sein de ma coupable amante,
Je massacrai mon rival endormi;
Puis, poursuivant le châtiment du crime,
J'allais frapper la perfide après lui,
Lorsqu'aux sanglots, aux cris de ma victime,
Je reconnus la voix de mon ami,
De cet ami si tendre, si chéri,
Qui, dans l'Espagne, avait sauvé ma vie.
Le malheureux, par tant d'attraits séduit,
Entre ses bras passait souvent la nuit,
Au lieu du Pape. — Et ma juste furie,
A ce spectacle, allait percer mon cœur;
Mais la beauté, cause de tant d'horreur,
Retient mon bras, me presse, me supplie,
De vivre encore afin de la punir.
Son désespoir, ses pleurs, son repentir,
Ont triomphé de mon ame attendrie.

O crime! ô honte! ô fatal souvenir!

Le croirez-vous? au sein de tant d'alarmes,
Ivre d'amour, désespéré, confus,
Ne voyant rien, ne me connaissant plus,
Brûlant de rage, et touché de ses larmes,
Le bras encor de sang tout dégouttant,
Je l'embrassai, je jouis de ses charmes,
Auprès du corps de mon ami mourant.

Mais, revenu d'un désordre si grand,
De mon ami je pris le corps sanglant:
Je le portai dans ce désert sauvage;
Je lui dressai ce triste monument,
Où, dans le deuil, dans les pleurs, dans la rage,
Me maudissant, détestant les amours,
Avec horreur je conserve mes jours;
Où tout mortel qui vers ce lieu s'avance,
Sentant soudain l'effet de ma vengeance,
Meurt, ou convient que le sexe est trompeur,
Faible, cruel, sans frein et sans pudeur,
Et fait serment sur son Dieu, sur son ame,
De ne toucher jamais aucune femme.

A ce récit du chevalier germain,
Le Castillan, et le brave Romain,
Qui suspendit leur combat formidable,
S'attendrissaient et plaignaient son destin,
Quand il reprit : cette beauté coupable
Qui d'un ami me rendit l'assassin,
A vos regards est peut-être connue:
Sa renommée au moins est parvenue

Jusques à vous. J'ose, après son forfait,
Dire le nom de cette femme impie,
Sans, pour cela, me croire un indiscret.
Je le dois même, et de sa perfidie,
Sans doute, il faut sauver le genre humain.
Cette beauté, ce monstre, c'est *Délie*,
Fille d'*Hernot*, un magistrat romain.

Ce nom à peine est sorti de sa bouche,
Qu'il voit pâlir l'un et l'autre auditeur;
Et *Fernandès* s'écrie avec fureur:
Tu mens, perfide, homme lâche et farouche,
Guerrier indigne, exécrable imposteur;
Tu mens, te dis-je, et la jeune *Délie*,
Fille d'*Hernot*, un magistrat romain,
Comme d'attraits, de sagesse est remplie;
De sa vertu mon cœur est très-certain.
Apprends qu'elle est ma Dame et mon amante,
Et que jamais sa pudeur, qui m'enchante
Mille fois plus que sa beauté frappante,
N'a consenti que ma bouche brûlante,
Par un baiser, ait profané sa main:
Et je croirais que de vices flétrie,
Elle pourrait..... Non, non, ta bouche impie,
Pour ton malheur, lâche la calomnie.

Il dit, il part, il frappait le Germain;
L'Italien le retient, et s'écrie:
Vous êtes fous tous deux; cette *Délie*,
Fille d'*Hernot*, un magistrat romain,

Ne fut jamais ni prude ni catin:
C'est mon épouse, et je la connais bien.

Oh! qui pourrait exprimer la furie,
L'étonnement, la douleur, le courroux
Du Castillan! Précipitant ses coups,
De cet époux son bras tranchait la vie,
Si le Germain en l'air n'eût retenu
Son bras nerveux à demi descendu.

D'un ton railleur, invectivant les Dames,
Il s'écriait : fais grace à ce cocu;
Doit-il mourir pour les péchés des femmes?

Par ton trépas, leur honneur outragé,
Dit *Fernandès*, sera bien mieux vengé.
Tout en parlant, il s'appuie, il s'élève
Sur l'étrier, et sous l'effort du glaive
Le casque noir vole en deux partagé.

Pâle, sanglant, et respirant à peine,
Le Germain tombe et roule sur l'arène.
Mais, en tombant, il saisit, il entraîne
Le Castillan. De leur chute étourdis,
Tous deux blessés, sans pouls et sans haleine,
Sur le gazon gissent évanouis.

A ce spectacle, une barbare joie
S'élève au cœur de l'époux outragé.
Jaloux, cruel, il serait peu vengé,

Si de la Mort ils n'étaient pas la proie ;
Il fond sur eux dans sa rage, et son bras
De ces mourans va hâter le trépas.
Ainsi l'on voit, après de longs combats,
Ces fiers oiseaux, de cadavres avides,
Du haut des airs, fondre sur les mourans,
Et se posant sur leurs têtes livides,
Les déchirer de leurs becs dévorans.

Ainsi l'époux, de ses mains homicides,
Allait frapper ces guerriers expirans :
Quand tout-à-coup le son de vingt trompettes
Fait fuir au loin la paix de ces retraites ;
Sous les berceaux de ces vertes forêts,
Il voit briller des casques, des plumets,
De ronds turbans et des mitres pointues,
De gros mousquets et des lances aiguës,
De vieux soldats et de jeunes attraits.

Sur un cheval d'une façon galante,
Marchait au pas une beauté charmante,
Dont l'œil touchant, de temps en temps, fixait
Un jeune Turc qui, sur sa gauche, était ;
Un Cardinal à sa droite avançait ;
Et derrière eux, discourant de leurs flammes,
Des chevaliers venaient avec leurs dames ;
Et, louant Dieu, des moines, des imans,
Suivaient les pas de ces jeunes amans.

L'Italien, prêt à trancher la vie

De *Fernandès* et du guerrier germain,
En les voyant modère sa furie,
En soins pieux change son noir dessein,
Et fait semblant de rendre à la lumière
Ceux qu'il frappait d'une main meurtrière.

On applaudit à ces soins généreux :
Dames, guerriers, chacun met pied à terre;
Chacun secourt ces héros malheureux :
Sur un brancard on les pose tous deux.
Loué du bien qu'il n'a pas voulu faire,
L'époux confus, mais pourtant curieux
De s'informer si son épouse est celle
Que ce Germain trouva si criminelle,
Cèle sa rage; et montrant pour tous deux
Le zèle ardent d'une pitié sincère,
Se fait charger par la troupe guerrière,
Et de les suivre, et de veiller sur eux.

Or, mon lecteur voudrait savoir peut-être
Quel est ce Turc, cette jeune beauté,
Ce Cardinal qui, venant à paraître,
Ont empêché ce meurtre médité,
Et quel destin paisiblement rassemble
Ces gens peu faits pour se trouver ensemble?

Cette beauté dont les traits ravissans
Font d'abord naître ou l'amour ou l'envie,
C'est *Palvoisin*, si chère au Roi des Francs.
Elle le suit au fond de l'Italie,

Comme *Thaïs*, aux plaines de l'Asie,
Suivit jadis le vainqueur des Persans;
Mais plus aimable, et plus douce, et plus tendre,
Elle n'a pas, au sortir d'un festin,
Mis, en riant, le Capitole en cendre.
Jamais son cœur n'eût conçu ce dessein;
Jamais aussi sa main faible et légère,
Faite à porter le flambeau de l'Amour,
N'eût soulevé le flambeau de la Guerre.
Je vous ai dit qu'elle était prisonnière;
Au bord du Tibre, au déclin d'un beau jour,
Quelques soldats, défenseurs de l'Église,
Quoique battus, en fuyant, l'avaient prise.

Ce cardinal qui marche à son côté,
C'est *Borgia*, le bâtard du Saint-Père.
Le Roi, le Pape ont terminé la guerre,
Et ce bâtard ramène en sûreté
Au Roi des Francs cette jeune beauté.

Ce Musulman qui près d'elle s'avance,
De l'Orient autrefois l'espérance,
Est ce *Zizim*, fameux par ses revers,
Dont les malheurs ont rempli l'Univers.
Il prétendit, à la mort de son père,
Ravir le sceptre à *Bajazet* son frère.
Vaincu, fuyant, sans appui, sans secours,
A des chrétiens il confia ses jours....
Ces chevaliers, moines faisant la guerre,
Portant la croix, la cuirasse, la haire,

Du sang humain arrosant les autels,
Des Musulmans ennemis éternels,
Ces chevaliers auxquels il se confie,
Séduits par l'or, maîtres de ses destins,
De *Bajazet* secondant les desseins,
Comme un captif, l'enlèvent de l'Asie,
L'osent traîner en France, en Italie;
Dans Rome, au Pape ils le vendent enfin;
Le Pape au Turc le revendit soudain,
Et *Bajazet* eût immolé son frère;
Mais *Charles huit*, sensible et généreux,
Vainqueur du Tibre, a forcé le Saint-Père
De délivrer ce prince malheureux.

Or le bâtard du saint Pape *Alexandre*,
Au Roi des Francs ce jour même allait rendre
Et *Palvoisin* qu'il convoite en secret,
Et ce *Zizim* qu'il délivre à regret.

Il les conduit avec magnificence
Dans un palais où la main des beaux arts,
Où le bon goût brille de toutes parts;
Où le Saint-Père et le Roi de la France,
Dans des festins, de plaisirs enivrés,
De jeux, d'amours, de femmes entourés,
Règlent entr'eux et la paix et la guerre,
Le rang des Rois et le sort de la terre.

En arrivant, la tendre *Palvoisin*
Fait avant tout livrer au médecin

Et *Fernandès* et le guerrier germain,
Et charge encor de veiller sur leur vie
Le triste époux de l'aimable *Délie*,
Qui, de son sort brûlant de s'éclaircir,
Sollicitait l'emploi qu'il eût dû fuir.

Bientôt après, le Cardinal présente
A *Charles huit* sa maîtresse charmante,
Et ce *Zizim* à qui le Roi promet
De détrôner le sultan *Bajazet*.

L'astre du jour lentement s'abaissait
Sur l'horizon, qu'il enflamme et qu'il dore.
Le sein des mers et le sommet des monts
Étincelaient sous ses derniers rayons.
Tout l'Occident éclate et se colore
Par de longs traits et de pourpre et de feu;
Vers l'Orient, qui s'obscurcit un peu,
Déja la nuit vient déployer ses voiles;
On voit briller les premières étoiles,
Vénus paraît. Cet astre bienfaisant
A tous les cœurs inspire la tendresse.
Dans des festins que la délicatesse,
Le goût, les arts, préparent savamment,
Le Roi, le Pape, et leurs jeunes maîtresses,
Vont terminer ce jour de volupté.
Bientôt *Comus* cède à la déité
Du sentiment et des tendres caresses,
Et pas à pas, arrivant à son tour,
Le doux Sommeil met en fuite l'Amour.

CHANT XIII.

Comment le camp français se trouva dans l'abondance. Comment le confesseur du Roi poursuivi son projet. Comment Polémide s'y opposa. Comment le chevalier qui aimait les Dames, et celui qui ne les aimait pas, rencontrent l'Empereur de Byzance, le Roi de France, le Pape et leurs maîtresses.

Mon cher lecteur, quand vous verrez l'Amour
En quelqu'endroit établir son séjour,
Très-rarement cherchez-y la Concorde.
Dès qu'il paraît à la ville, au hameau,
Même au couvent, aussitôt la Discorde
Vient allumer sa torche à son flambeau.
A sa furie il ne peut se soustraire
Qu'en se couvrant des voiles du Mystère.

Voiles divins! que ne dérobez-vous
En tous les temps, aux regards des jaloux,
Les jeux, les ris, les trahisons des Graces,
Leurs repentirs, rarement efficaces,
Et leurs retours si passagers, si doux?
Ah! qu'à jamais votre ombre salutaire
Couvre les yeux des mères, des époux,
Et du rival qui n'aura pas su plaire!

Soir et matin je fais cette prière ;
Que mon lecteur la répète avec nous,
Et que l'Amour ne lui soit pas contraire.

Non loin des murs où le Roi très-chrétien,
Pour le salut du monde et pour le sien,
Avec le Pape était en conférence,
Brillait le camp du monarque de France.
Le preux *Bourbon* le garde en son absence,
Et *Polémide* y fait sa résidence.

Cette Amazone et son noble escadron,
De toutes parts y portent l'abondance.
Chefs et soldats, cavalier, piéton,
Nul ne craint plus de mourir d'abstinence.
L'Opinion, les Saints et l'Impuissance,
Ont sur les cœurs perdu toute influence.
Une autre erreur sourdement y germait.

Sans se douter des feux qu'elle allumait,
De ses beaux yeux l'innocente *Maltide*
Verse un poison si vif et si rapide,
Qu'à son aspect tout mortel s'embrasait.
Tel un enfant, sans savoir ce qu'il fait,
En se jouant, répand un incendie :
La flamme vole, on s'épouvante, on crie,
Et de ce trouble il ignore l'objet.

Guise, *Bayard*, *Montpensier* et *la Châtre*,
Sur divers tons lui peignent leurs ardeurs.

Lornai gémit, *Châtillon* est en pleurs;
L'étourdi *Blac* en devient plus folâtre.
Bref, chacun d'eux en était idolâtre.
L'un perd le somme, et l'autre la raison.
De *Charle* en vain *Comine* écrit l'histoire:
Toujours *Maltide* altère sa mémoire;
Il ne voit qu'elle, il n'écrit que son nom.
Oh! que ne peut sur nous la passion!

Ne croyez pas, lecteur, que je contracte
L'engagement de mettre sous vos yeux
Ce que pour elle a souffert chacun d'eux.
A ce point-là ma plume n'est exacte;
Trop de détails rendent trop ennuyeux.
Il me suffit qu'ici je vous rappelle
Que *Nicolas* revêtit cette belle
Du voile pur qu'a tissu la Pudeur,
Céleste abri qui défendait son cœur
Des feux brûlans qu'on respirait près d'elle;
Qu'il prétendait qu'à tout Ultramontain,
Anglais, Français, Espagnol ou Germain,
Obstinément elle restât rebelle.

En vain chacun admire ses appas;
Ce qu'elle inspire, elle ne le sent pas.
Le diamant brille, éclate, étincelle,
Jette des feux, et n'est point enflammé.
Le diamant en tout est son modèle;
Et si *Bourbon* semble être plus aimé,
C'est amitié, devoir, reconnaissance,

Sentimens purs, bien dus à sa vaillance.
Du moins, lecteur, c'est ainsi qu'elle pense.

Pour assurer contre tant de héros,
Et la pudeur et même le repos
De cette jeune et sensible *Maltide*,
Charle en donna la garde à *Polémide*.
Notre guerrière avec soin la veillait,
De cent rivaux sagement la gardait,
Et très-souvent leurs projets dérangeait.
Nuire et gêner n'est pas son caractère;
Mais *Polémide* eût voulu la première
A cet objet faire en effet sentir
Le premier goût et le premier plaisir.

Le confesseur du pieux roi de France,
Tous les matins vers *Maltide* venait
Pour diriger sa jeune conscience.
Dévotement le moine s'informait
Si quelque rêve en dormant l'agitait?
Si s'éveillant sa première pensée
Était au ciel ou vers l'homme adressée?
Si quelquefois lui moine il l'occupait?
Puis il parlait de Dieu, du Roi, du Diable,
Et des dangers d'un monde suborneur,
Et des péchés dont on se rend coupable
Dès qu'on néglige un sage directeur.

Ce madré moine, en confessant *Maltide*,
Adroitement tâchait de lui glisser

Quelque propos qui pût l'indisposer
Contre *Bourbon* ou contre *Polémide*.
Puis vers le Roi ce moine retournait,
Et sur *Bourbon* saintement il versait
L'acide impur qui de la calomnie
Rend le poison si vif et si mordant :
Il le nommait fauteur de l'hérésie,
L'ami du Turc, l'appui du mécréant.
Puis tout-à-coup de *Maltide* vantant
L'esprit, le cœur, la grace naturelle :
Elle est naïve, elle est jeune, elle est belle,
Lui disait-il ; de plus elle est pucelle,
N'intrigue point, ne veut point commander :
Par vos conseils se laisserait guider ;
Vous pécheriez beaucoup moins avec elle.

A ses avis le bon Roi paraissait
Assez docile, et le moine espérait
Que quelque jour d'une beauté si rare
La tendre main noblement couvrirait
Son front tondu de la triple tiare.

Dès qu'il apprit qu'en un même palais
S'étaient rendus et *Charle* et le Saint-Père,
Pour y peser les divers intérêts
Et de l'Église et de l'Europe entière,
Il crut l'instant propice à ses projets.

Sa pénitente était bien préparée ;
Il a pourvu son ame timorée
Abondamment de scrupules nombreux.

Or *Polémide* un jour étant absente,
Maltide seule, il entre dans leur tente;
Rien ne semblait s'opposer à ses vœux.
Mais l'Amazone active, impatiente,
A pas pressés vers ce lieu revenait
Juste à l'instant où *Prentatous* entrait.

Elle le voit, et s'arrête et se cache
Dans les replis des toiles qui fermaient
Ce pavillon que ses femmes gardaient.
Voyons, dit-elle; il est bon que je sache
Ce que prétend ce pieux directeur.
Un aumônier, un moine, un confesseur
Ne ravit pas sans doute un pucelage
Comme ferait un chevalier, un page,
Un étourdi : chaque état, chaque usage.

Il s'avançait, parlant bas, baissant l'œil;
Sous son air humble éclatait son orgueil.
Il s'est placé près de sa pénitente.
S'il est jaloux de ravir son honneur,
C'est sans troubler, sans blesser sa pudeur.
Telle une main délicate et prudente
Cueille un beau fruit sans en ternir la fleur.

La gent cloîtrée en astuce est féconde.
Après qu'il eut par maint et maint discours
Vanté des Saints le généreux secours,
Du ciel, dit-il, toujours la grace abonde;
Tous vos péchés vont vous être remis
Si votre cœur à ses lois est soumis.

Quand de *Jésus* la bonté souveraine
Eut touché *Marthe* et sa sœur *Magdelaine*,
A toutes deux, à nud, dessous le sein,
Une ceinture il a mis de sa main :
Céleste don, de si grande efficace,
Que tout péché, dès qu'on l'obtient, s'efface.
L'esprit malin, d'eau bénite arrosé,
Moins vîte fuit d'un corps exorcisé.
Dieu m'a remis cette sainte relique.
Pour le salut de votre ame angélique,
Essayez-la ; c'est un présent sacré ;
Tout votre sang sera régénéré.
Souffrez.... — Le moine en lui parlant déploie
Le long tissu d'un grand cordon de soie ;
Et sans tarder il passe l'un des bouts
Sous le jupon, entre les deux genoux,
Que, par instinct, serre aussitôt *Maltide* ;
Si que du moine elle arrêta la main
Comme elle était aux trois quarts du chemin.

A cet effort qu'il tente, *Polémide*
Sort de sa place, entre soudainement
Bien résolue à punir du brigand
L'hypocrisie et l'insolente audace.
Elle saisit l'autre bout du ruban,
L'élève en l'air, et le tourne et le passe
Autour du cou de ce moine impudent ;
Puis tire à soi, puis à ses pieds l'étend.
Maltide tremble, et pâlit et se lève,
Rougit de honte, et ne sait pas pourquoi ;

Puis elle fuit, cédant à son effroi.

Le tonsuré se débat, se relève,
Prêt à manquer de respiration,
Et de son col arrache le cordon.
D'un œil terrible il fixe *Polémide;*
Il la voit seule, et ne voit plus *Maltide;*
Il s'en indigne; il frémit, agité
Et de colère et de lubricité.
De son œil noir sortait un feu cynique;
De tout son corps les muscles se gonflaient,
Et de son sang les noirs canaux s'enflaient.
Ce large nez, ce regard impudique,
Cet air, ce port, ce bras roide et nerveux,
L'énorme aspect qu'il présentait aux yeux,
Font frissonner et rougir la guerrière.
Elle en sauta quatre pas en arrière;
Puis saisissant ce glaive redouté,
Qui sur sa jupe append à son côté,
Le lève en l'air, court au moine, et s'apprête
A le punir, à pourfendre, à couper
Sa formidable et menaçante tête.
Ciel! est-ce crainte ou pitié qui l'arrête?
Quoiqu'irritée, elle ne peut frapper.
Son bras qui fut jusqu'alors sans faiblesse,
Reste en suspens, et lentement s'abaisse.

Le moine en rit, fond sur elle, et soudain
La prend, l'enlève; elle résiste en vain;
Ses pieds en l'air, sans appui, sont sans force;

Pour en trouver, de ses genoux ardens,
Du moine pie elle embrasse les flancs :
C'est pour le moine une nouvelle amorce ;
Il en profite ; et malgré les efforts
De la guerrière, il en fait sa victime.
Puis sans chercher d'inutiles supports,
Tout en marchant il achève son crime.
Tel autrefois *Hercule* entre ses bras
Saisit *Antée*, et ne lui permit pas
De retomber et de toucher la terre
Qu'il n'en obtînt une victoire entière.

Portée ainsi par ce fier *Jacobin*,
Cette Amazone indignée, éperdue,
Tenait toujours son cimeterre en main,
Et s'étonnait qu'un moine l'eût vaincue.

Après qu'il eut cinq ou six fois dompté
L'emportement de son cœur irrité,
A l'héroïne il rend la liberté.
Puis il lui dit : je veux avoir *Maltide* ;
Même intérêt auprès d'elle vous guide.
Prenez-y part ; du reste, accordons-nous.
Je ne crains point un rival tel que vous.
C'est de *Bourbon* que mon cœur se méfie.
Il est pour vous plus dangereux que moi.
Perdons-le donc. J'ai déja près du Roi
Fait suspecter ce héros d'hérésie.
Si vous m'aidez, nous serons triomphans.
Ce n'est pas tout ; vous savez mes talens ;

Vous connaissez mon ardeur et mon zèle.
J'aimai toujours votre escadron femelle :
Accordez-moi d'être le desservant
De votre heureuse et bénite chapelle,
Et l'aumônier de votre régiment.

— Moine maudit, si ton ame exécrable
De quelque bien au moins était capable,
Pour le plaisir de mon noble escadron,
J'accepterais ta proposition.
Je conçois bien qu'une fois par caprice
Femme se rende au desir d'un brigand
Que Dieu pourvut d'un merveilleux talent.
Mais que d'un monstre elle soit la complice ;
Mais qu'elle daigne à lui s'associer
Pour desservir et pour calomnier,
C'est un forfait digne d'un prompt supplice.
Lâche, fuis-moi ; mais respecte *Bourbon ;*
Qu'il soit, s'il veut, ou mon rival ou non,
Je le révère, et saurai le défendre.
Quant aux brigands, aux traîtres tels que toi,
Ce qu'on leur doit, c'est d'abord, selon moi,
De s'en servir, puis après de les pendre.

Ah ! vous voulez qu'au lieu de votre ami,
Lui répond-il, je sois votre ennemi :
Par mon salut, ma tonsure et ma vie,
Vous allez être à votre gré servie.

Il dit, s'éloigne, et sortant de ces lieux

Il prend l'air humble et le maintien pieux ;
Puis s'achemine au palais du Saint-Père.
Il rode, il tourne, il cherche s'il pourra,
Trompant le Roi, le Pape ou *Borgia*,
Perdre *Vendôme*, et nuire à la guerrière.

Dans ce palais où le sort rassemblait
Un sultan Turc, un roi de France, un Pape,
Où de plaisir l'Amour les enivrait,
Un vieux bavard que docteur on nommait,
Très-ignorant du grand art d'Esculape,
De *Gallien* les leçons pratiquait ;
Et quelquefois portant il guérissait,
Quand, malgré lui, la nature agissait
Et réparait tout le mal qu'il faisait.

Avec grand soin il rendit à la vie
Les deux rivaux de l'époux de *Délie*.
Un long repos, un tranquille sommeil
Ont ranimé leur vigueur affaiblie,
Et la santé renaît à leur réveil.
Le glaive à peine, en rompant leurs armures,
Leur avait fait de légères blessures.

Dans les jardins de ce riche palais,
Du jour naissant ils vont goûter le frais.
Sans la forcer, secondant la nature,
Dans ces beaux lieux par-tout le goût et l'art
Distribuaient les dons que, sans mesure,
Elle répand sur la terre au hasard.

Tout enchantait dans ces belles retraites ;
Celles de Gnide étaient bien moins parfaites ;
Les vieux jardins du vieux *Alcinoüs*,
Ceux que planta la veuve de *Ninus*,
Ceux où *David* aperçut *Bethsabée*,
Ceux de Tempe, celui même d'Eden,
N'auraient donné qu'une bien faible idée
Des agrémens de ce brillant jardin.
Du saint Pontife il est aussi l'ouvrage,
Et ces bosquets étaient son hermitage.

En contemplant ce superbe séjour,
Dom *Fernandès* se livrait à l'Amour,
Et s'embrasait de ses plus pures flammes.

Ce *Nixtwoman*, qui détestait les femmes,
D'un regard fier et d'un air dédaigneux,
Condamnait tout en parcourant ces lieux.

Et *Sitosi*, dont l'ame est moins cruelle,
Cédant enfin à des charmes si doux,
Sentait mourir tout sentiment jaloux ;
Il eût fait grace à *Délie* infidelle :
Il est encor loin de la croire telle.
Ces chevaliers n'ont point brûlé pour elle.
Dom *Fernandès* comme lui le pensait ;
Et pour refrein, l'un et l'autre disait :
Elles sont trois, notre erreur fut extrême ;
Mais *Nixtwoman* disait : c'est bien la même.

En disputant, le hasard les conduit

Près d'un berceau, délicieux réduit
Que *Flore* orna pour le Dieu de Cythère,
Et qui semblait l'asyle du mystère.
Le blanc jasmin, l'éclatant chèvrefeuil,
Entrelaçant leurs fleurs et leur feuillage,
Des traits du jour arrêtent le passage,
Et font un voile impénétrable à l'œil:
Mais le Zéphyr, de ses ailes volages,
En se jouant entre ces doux ombrages,
Porte au dehors les accens de la voix,
Et les livrant aux échos de ces bois,
Trahit l'Amour caché dans ces bocages.
Nos chevaliers, au travers des rameaux,
En arrivant, entendirent ces mots :

O mon amante! ô toi que j'idolâtre!
Nulle beauté ne t'égala jamais.
Ton teint de rose et tes tetons d'albâtre,
Ce sourcil noir, cet œil bleu, ces beaux traits,
Sur toute belle obtiendront la victoire.
Vierges, houris, reines, divinités,
Tous ces attraits que la fable ou l'histoire,
Ou l'Alcoran ou la Bible ont vantés,
N'ont approché jamais de tes beautés.
O mon amante! ô reine de ma vie!
Crois ton amant; ces femmes de l'Asie,
Dans nos sérails admises avec choix,
N'égalent point les charmes que je vois.
La jaune Indienne et la Persanne altière,
Et l'Arabesque à la taille légère,

La Mingrélienne au regard caressant,
L'Égyptienne à l'œil noir et perçant,
Et vous beautés, la gloire de l'Asie,
Charmes des yeux, idoles de nos sens,
Vous que le ciel fit naître en Géorgie,
Et qu'il combla de ses plus beaux présens,
Égalez-vous la belle que j'embrasse?
Il n'est beauté que sa beauté n'efface.
O mon amante! objet touchant et doux!
Dans l'Univers vous êtes sans seconde.
J'ai voyagé, j'ai parcouru le monde,
Je n'ai rien vu de si charmant que vous.

Très-étonnés, mais curieux d'apprendre
Qui peut tenir un discours aussi tendre,
Les chevaliers écartent les rameaux.
Que virent-ils sous ces rians berceaux?
Rien qu'un turban, qu'une robe fourrée,
Qui sur les fleurs au large s'étendait;
Par deux bras blancs étroitement serrée,
Un mouvement doux et vif l'agitait.

Mais quoi! soudain cette robe flottante
Change de lieu. Quel spectacle est offert!
Près de ce Turc quelle beauté frappante,
Ivre d'amour, de plaisir haletante,
L'œil tout en feu, la voix faible et tremblante,
La cuisse nue et le sein découvert,
Sur ces gazons renversée, expirante,
Dans un désordre à charmer tous les sens,

Conserve encor l'impression touchante
Des doux plaisirs, des transports ravissans
Qu'elle a goûtés dans ces derniers momens.

En contemplant son désordre et ses charmes,
Nos trois témoins riaient et plaisantaient;
D'un œil ardent tous les trois l'observaient.
Ciel! O surprise! ô soudaines alarmes!
Quel désespoir! quelle fureur! quels cris!
Quelles clameurs succèdent à leurs cris!
Ah malheureux! O crime! ô perfidie!
Est-il bien vrai? C'est elle, c'est *Délie!*
Amour! Hymen! A ces terribles mots
Tout est soudain troublé sous ces berceaux.
Brisés, rompus, déchirés par la rage,
Les arbrisseaux, les rameaux, le treillage,
Dans un instant entr'ouvent un passage
Aux chevaliers brûlans de s'avancer.
Dans les forêts, la timide bergère,
Qui d'un buisson voit un loup s'élancer,
Et l'attaquer de sa dent carnassière,
A moins de trouble, éprouve moins de peur
Qu'à leur aspect n'en ressentit *Délie.*
Sur le gazon elle est évanouie.

Le Turc se lève, enflammé de fureur.
D'un bras qu'anime une rage jalouse,
Déja *Sitose* a saisi son épouse.
Jurant *Alla*, *Zizim*, plein de courroux,
Par les cheveux arrête cet époux,

Et de ses mains veut ôter sa maîtresse.
Dom *Fernandès*, prompt à le repousser,
Se jette entr'eux ; puis prenant sa hautesse
Par son turban et par sa barbe épaisse,
La courbe à terre, et croit la terrasser :
Et *Nixtwoman*, qui riait dans son ame,
Des deux amans, du mari, de la femme,
Sans prendre part à tout ce grand débat,
D'un regard froid observait ce combat.

Heureusement ils étaient tous sans armes.
Pour visiter ces lieux remplis de charmes,
Ces boulingrins, ces bocages, ces bois,
Où l'Amour seul semble donner des lois,
Ils avaient cru qu'un glaive, qu'un harnois,
Un bouclier, un attirail de guerre,
Ne serait pas un meuble nécessaire.

Or, dans le temps qu'ils se battaient tous trois,
De *Jésus-Christ* le sublime vicaire,
Près de ce lieu, dans un bois solitaire,
De *Palvoisin* admirait les attraits :
Un peu plus loin, l'heureux Roi des Français,
Le cœur rempli d'un semblable délire,
Parlait d'amour à la belle *Étaïre*,
Dont le destin est d'aimer à la fois,
Et d'asservir les peuples et les rois ;
Et *Borgia*, dans un autre bocage,
Nonchalamment caressait un beau page.

Les cris affreux, le bruit des combattans

Troublent soudain la paix de ces amans.
L'effroi succède à leurs transports charmans.
L'Amour s'enfuit. Les belles en alarmes,
En rajustant leurs collets, leurs rubans,
Et leur coiffure et leurs vains ornemens,
Cachent aux yeux la moitié de leurs charmes,
Et loin de là portent leurs pas tremblans.

Tel au printemps quand *Flore* et le *Zéphyre*
Animent tout dans les bois, dans les eaux,
Que de l'Amour tout reconnaît l'empire,
Que les pigeons, les pinçons, les moineaux,
En se baisant font courber les rameaux;
Qu'au dessous d'eux, et cachés sous l'ombrage,
Le daim timide et le chevreuil sauvage,
Cèdent au feu dont l'excès les poursuit;
Que la perdrix se fourre en la bruyère,
Que les lapins se montrent sur la terre,
Que tout pullule, aime, peuple et jouit:
Si tout-à-coup les échos retentissent,
Si les forêts, si les rochers frémissent
Du son des cors et des cris des chasseurs,
Du hurlement des chiens et des veneurs,
Tout disparaît, tout s'écarte au plus vîte;
L'oiseau s'envole et le daim prend la fuite,
Le lapin rentre au souterrain séjour,
Et tous ces lieux qu'avait peuplés l'Amour,
Sont un désert où l'effroi seul habite.

Ainsi troublés, nos amans éperdus

Fuyaient d'abord ; mais bientôt revenus
De leurs terreurs, chacun se précipite,
A pas pressés, vers ces berceaux de fleurs
D'où s'élevaient ces soudaines clameurs.

Mais quand le Pape et le Roi de la France
Virent *Délie* au milieu des combats,
Et l'empereur exilé de Byzance,
Qui de cent coups préservait ses appas,
Sans balancer ils prirent sa défense.

Charles d'abord attaque *Sitosi*,
Et *Fernandès* par *Zizim* est saisi ;
Et cependant qu'ils se tiennent ainsi,
Entre ses bras le Pape prend *Délie*,
Et, secondé par *Borgia* son fils,
Il la soustrait à ces durs ennemis.

Cette beauté, d'effroi toujours remplie,
Fait retentir ces bosquets de ses cris;
A *Palvoisin* le Pape la confie :
Et cependant les quatre combattans
S'écriaient tous : traître, rends-moi *Délie* ;
C'est toi, c'est vous, c'est lui qui l'a ravie.

Reçus, rendus, parés en même temps,
Les coups volaient entre les assaillans.
On n'a point vu sous les murs d'Olympie,
Dans ces combats que vante l'Univers,
Tenter d'efforts plus grands ou plus divers.

Le saint bâtard, son vénérable père,
Et ce Germain aux femmes si contraire,
Cherchaient en vain comment on pourrait faire
Pour séparer ces combattans si fiers.
Quand *Fernandès*, enflammé de colère,
Prêt à frapper le céleste vicaire,
Le reconnaît, et tombe à ses genoux,
Baise ses pieds, et se met en prière.
Sur lui *Zizim* précipite ses coups;
Charles l'arrête; et *Sitose* en courroux,
De tous les trois également jaloux,
Ne voyant rien, toujours les frappait tous.
Enfin, saisi par la main du Saint-Père,
Il jure, il tombe, il s'agenouille à terre
En maudissant sa femme et son destin.

Ce grand combat ayant ainsi pris fin,
Le Roi des Francs, le Pape et *Palvoisin*
Et *Borgia* s'informent, tous les quatre,
Pour quel sujet ils étaient à se battre.
Le Sultan Turc dit qu'il se défendait,
Ne sachant pas pourquoi l'on l'attaquait.
Le Castillan refusait de le dire.
Le froid Germain s'amusait à sourire,
Et *Sitosi* de rage suffoquait.

Délie encor de sa peur mal remise,
En parcourant d'un œil plein de surprise
Le Roi Français, *Alexandre* et son fils,
Et *Nixtwoman* et *Zizim* et *Sitose*,

Qu'entre ses bras elle a tous six admis,
De ce discord soupçonnait bien la cause.

Elle craignait une explication;
Elle eût voulu, par quelque heureuse adresse,
Pouvoir ailleurs tourner l'attention
De ces héros. Dans l'effroi qui la presse,
Elle rougit; elle en a plus d'appas;
Et tous les yeux alors fixés sur elle
S'attendrissaient en la voyant si belle.

L'Amour, touché de son tendre embarras,
Veut l'en tirer, et tourner à sa gloire
L'événement de cette étrange histoire.
Telle *Vénus* dans des filets d'airain,
Prise avec *Mars* par son époux *Vulcain*,
Devant les Dieux se trouvant convaincue
D'avoir trahi tous les droits de l'hymen,
Loin de se voir à jamais confondue,
Et d'éprouver les célestes rigueurs,
N'en fut encor que plus considérée,
Que mieux servie et que plus adorée
Par tous les Dieux espérant ses faveurs.

Je le crois bien; toujours femme infidelle
Est plus fêtée, a plus d'adorateurs
Que femme prude ou que femme cruelle.

CHANT XIV.

Dom Fernandès empêche un viol. Étrange généalogie. Justification de Délie.

Puisse à jamais brûler dans les Enfers
L'affreux mortel, tyran lâche et pervers,
Qui le premier nous dit que la vengeance
Plaisait aux Dieux, et devait plaire aux Rois!
Les Dieux sont bons; ils aiment la clémence;
Et qui pardonne, obéit à leurs lois.
Moi qui toujours fais grace à qui m'offense,
Aux beaux esprits qui critiquent mes vers,
A la beauté qui trahit ma constance,
Même au rival par qui seul je la perds;
J'ai quelquefois, en pardonnant l'outrage,
D'un bel esprit désarmé la rigueur,
D'un concurrent traversé le bonheur,
Et ramené le cœur d'une volage.

Humains, humains! sachons être clémens;
Nous sommes tous plus faibles que méchans.
Si quelquefois nos maîtresses, nos femmes,
De nos rivaux favorisent les flammes,
Elles n'ont pas dessein de nous blesser;
Elles voudraient ne nous point offenser.
Excusons donc leurs aimables faiblesses,

Et méritons leurs soins et leurs tendresses ;
Il est si doux de s'en voir caresser !

Sur-tout, lecteur, faisons grace à *Délie* ;
Pour six amans entre ses bras admis,
Il ne faut pas contr'elle qu'on s'écrie,
De ses appas c'est la preuve et le prix.
Que de beautés, en lisant cet ouvrage,
Diront tout bas : *j'en eûs bien davantage.*
Ces six amans comblés de ses faveurs ;
Et *Fernandès* qui n'eut que des rigueurs,
Et *Palvoisin* qu'on croyait plus fidelle,
Se demandant d'où venaient ces combats,
Et remarquant son timide embarras,
En demi-cercle étaient rangés près d'elle.
De nouveaux cris troublent encor les airs :
Chacun s'alarme, et regarde, et s'étonne,
En contemplant un chevalier pervers,
Qui, non loin d'eux, sans respecter personne,
Offrant de l'or d'un air hautain et fier,
Le cœur épris d'une coupable flamme,
Impudemment insultait une femme.

Noble en son port, sur son casque d'acier,
Couronne d'or et de perle étincelle ;
Rose d'argent surmonte son cimier.
C'est un monarque, en lui tout le décèle ;
Mais prince ou roi, le tendre Castillan
Ne souffre pas qu'on viole une dame :
Il y court donc suivi de *Nixtwoman*.

Délie y vole, et bénit dans son ame
Cet incident, qui pourrait détourner
Ses six amans de trop l'examiner.
Le Roi, le Pape et *Borgia* la suivent;
Mais avant eux les Paladins arrivent.

Or la beauté qu'on allait violer,
En les voyant devers elle voler,
Plus fortement encore les appelle,
Et sent l'espoir se ranimer en elle.

O chevaliers! venez à mon secours,
Et défendez ma pudeur et mes jours
Des attentats de ce brutal profane.
N'avancez pas, s'écrie à haute voix
Son oppresseur; c'est une courtisane
Dont j'achetai les faveurs autrefois.
— Il n'est pas vrai: je suis impératrice;
Tout ce qu'il dit n'est qu'un lâche artifice;
Sauvez en moi l'honneur des Potentats.
Tous, à ces mots, précipitent leurs pas.

Lors, saisissant cette femme d'un bras,
Tirant de l'autre un large cimetère,
Et se plaçant entr'elle et les guerriers,
Ce violeur brave nos chevaliers.

Ces chevaliers frémissaient de colère;
Ils s'indignaient de n'être point armés.
Et devant eux, leur superbe adversaire,
L'air menaçant, les regards enflammés,

Le glaive au poing, jurait d'arracher l'ame
A qui voudrait lui ravir cette femme.
Tel, dans les champs par le Maure habités,
Un fier lion, sous sa patte terrible,
Presse un mouton, et suit d'un œil horrible
Les mouvemens des dogues irrités,
Autour de lui rôdant épouvantés.

Mais *Nixtwoman*, que jamais rien n'alarme,
De ses regards en vain cherchant une arme,
Se ressouvint que ses dards s'épuisans,
Ajax saisit une pierre pesante,
Débris d'un roc consumé par le temps,
Et renversa jadis, au bord du Xante,
Le fier *Hector* sur la terre sanglante.
Lors le Germain, de son robuste bras,
En saisit une, et si lourde, et si grande,
Que deux Français ne l'ébranleroient pas.
Son ennemi qui ce coup appréhende,
D'un œil actif, observant ce guerrier,
Recule un pas, se couvre de sa dame,
Et de son corps se fait un bouclier,
Tendant toujours sa redoutable lame.
Mais *Nixtwoman*, que son inimitié
Envers le sexe a rendu sans pitié,
Eût écrasé le guerrier et la femme,
Si *Fernandès* ne l'avait arrêté.
Il veut d'abord savoir la vérité,
Et qu'avant tout on s'informe, on apprenne
Si cette femme est courtisane ou reine.

Délie accourt d'un pas précipité,
Et reconnaît avec joie *Étaïre*
Dans la beauté que l'on ose outrager.
Ne doutant point de ses droits à l'Empire,
A ses côtés elle court se ranger;
Et *Palvoisin*, imitant sa vaillance,
De l'oppressée embrasse la défense.

Toutes les trois entourent ce guerrier.
Tenant un glaive inutile contre elles,
N'osant frapper, ce brave chevalier
Se laisse enfin désarmer par ces belles,
Et malgré lui se rend leur prisonnier.
Ainsi souvent le brûlant Dieu des Thraces,
Quittant *Vénus* pour courir aux combats,
Autour de lui voit voler les trois Graces,
Qui l'enchaînant, et retenant ses pas,
Osent saisir et désarmer son bras.

A peine eut-il relevé sa visière,
Que *Charles huit*, *Sitose*, et le Saint-Père,
Et *Borgia*, reconnurent *Perkin* (1);
Ce prétendant au trône d'Angleterre,
De *Henri sept* ce superbe adversaire,
Grand imposteur, et vaillant Paladin.
Il soutenait que le sceptre et le trône
Sont bien acquis à celui qui les prend;
Que le premier qui ceignit la couronne
N'était au fond qu'un fortuné brigand;
Qu'homme ou lion, tout naît pour vivre en guerre,

Et que le glaive est le roi de la terre.

Il se disait *Yorck*, fils d'*Édouard;*
Il n'en était pourtant que le bâtard.
A ce monarque ayant long-temps su plaire,
La juive *Osbeck* avait été sa mère.
Il prétendait au trône injustement;
Car, par des lois que l'Europe révère,
Jamais bâtard n'hérita de son père.

Eh quoi! dit *Charle* avec étonnement,
Des jeux du sort quel étrange caprice
A moi, Roi Franc, fait rencontrer *Perkin*,
Prenant de force, aux champs de l'Apennin,
Des tristes Grecs l'auguste impératrice?

Je suis vaincu, Roi, protecteur des Rois,
Lui dit *Perkin;* et je me réfugie
Près du héros qui protège à la fois
L'empereur Grec, les princes d'Italie,
Zizim et moi. Vos camps et votre cour
Aux malheureux sont de sûres retraites:
O noble Roi! par vos vertus vous êtes
Du monde entier et l'honneur et l'amour.
A cent périls échappant chaque jour,
Je suis venu du fond de l'Angleterre,
Proscrit, fuyant, inconnu, déguisé,
A la misère, à la mort exposé,
Mais bravant tout avec une ame altière.

En vous cherchant, j'errais dans ces jardins;

L'air embaumé, le frais qu'on y respire,
De mon esprit bannissaient les chagrins,
Lorsque le sort me fit voir *Étaïre*,
Dont aujourd'hui j'ignore les destins.
Mais autrefois, dans mon premier voyage,
Non loin d'Argos, mon cœur en fut épris;
Elle vendait des faveurs à tout prix :
Je l'achetai seulement pour deux nuits;
Je ne pouvais m'arrêter davantage.
La retrouvant, j'ai cru pouvoir encor
En obtenir des faveurs à prix d'or;
Et dans ses bras oubliant ma misère,
Me consoler du meurtre de mon frère,
Et des malheurs de ma famille entière.

Mon sort n'est plus ce qu'il fut autrefois,
Lui répondit noblement *Étaïre* :
Ainsi que vous, placée au rang des Rois,
Je n'ai qu'un titre, et je n'ai plus d'empire.
Dans mes États, un Turc donne des lois :
Paléologue á cédé tous ses droits (2)
A *Charles huit*; et par mon hyménée,
Il vit, dit-il, plus libre et plus heureux
Que tant de Rois qui déchirent entr'eux
La terre en pleurs à leur char enchaînée.
Voilà mon sort; mais vous, grands chevaliers,
Qui me sauvez de sa folle entreprise;
Vengeurs de Dieu, du sexe et de l'Église,
Venez chasser les Musulmans altiers
De mes États : ma couronne perdue,

Par vos exploits, me peut être rendue.

De la servir *Fernandès* fait serment;
Mais de fureur *Nixtwoman* rougissant,
Lui répondit : je ne sers point les femmes :
Je les hais trop ; j'ai ce sexe en horreur,
Et je méprise un indigne empereur,
Dont le cœur vil, plein d'impudiques flammes,
Sans nul respect, sans pudeur, sans égards,
Dans son ivresse, au trône des Césars,
Insolemment met une courtisane.
Qu'il reste en proie à la honte, au mépris :
Le protéger contre ses ennemis,
C'est s'opposer au ciel qui le condamne.

A ces propos, les belles et les rois
Voulaient punir ce guerrier discourtois,
Qui, leur tenant un discours si profane,
Et paraissant dans sa haine affermi,
Se déclarait du sexe l'ennemi :
Lorsqu'*Étaïre* au milieu d'eux s'avance,
Et d'un front calme, et d'un ton élevé,
Tint ce discours très-rempli d'éloquence,
Et digne d'être à jamais conservé.

Je fus fameuse entre les courtisanes :
Dans ce métier, Grecques ni Musulmanes
N'ont égalé ma réputation.
Me distinguer fut mon ambition.
Dans l'art d'aimer surpassant mes rivales,

Je sus bientôt franchir les intervales
Qui m'éloignaient des princes et des rois.
Vous savez bien que par de sages lois,
De nos *Césars* la valeur fait les droits.
Le trône saint de Rome et de Byzance
Appartient moins au sang qu'à la vaillance.
Que de Césars ont été sans naissance!
La valeur seule a fait des Empereurs,
Et la beauté fit des Impératrices.
L'art de jouir, les tendres artifices,
Valent bien l'art des brigands destructeurs,
Surpassent bien ces horribles intrigues
Où l'intérêt arme la trahison,
Où l'on se vend le meurtre et le poison.
Je m'élevai par de plus douces brigues.
Aimer, jouir, enchanter les humains,
Les rendre heureux, voilà la politique
Que j'employai; c'est le ressort unique
Qui m'approcha du rang où je parvins.
Car c'est toujours par des soins clandestins
Que sur les cœurs une femme domine.

Si, pour m'asseoir sur ce trône fameux,
On m'eût forcée à nommer mes aïeux,
J'aurais montré que ma noble origine
Égale bien celle de nos *Césars*,
Fussent-ils nés ou d'*Anchise* ou de *Mars*.
Si de tout temps la vertu militaire,
L'art de tuer, de mettre dans les fers,
De saccager, de piller l'Univers,

Dans leur famille est l'art héréditaire,
Vous apprendrez que celui de jouir,
Que le talent de prendre du plaisir
Et d'en donner, a, dans notre famille,
De tous les temps passé de mère en fille.

Ainsi, parmi mes ancêtres, brilla
Au premier rang cette *Théodora* (3),
Qui, voyageant de Memphis à Byzance,
De ville en ville, à chacun se livra
A juste prix, et que, pour récompense,
Justinien sur le trône éleva.

Je compte encor dans la troupe chérie
De ces beautés dont je reçus la vie
Cette *Zoé* qui long-temps captiva (4)
Les courtisans et de Grèce et d'Asie,
Et que *Léon* à la fin épousa.

Et *Zoïlé* qui, semblable aux Déesses (5),
Peuplait le ciel par ses tendres caresses;
Car dans son lit plaçant Saint *Augustin*,
Elle eut un fils dont il a fait un Saint.

Et *Calphurnie*, et *Quintille* et *Marcie* (6),
L'Amour de Rome et des premiers Césars,
Qui possédaient, qui traînaient à leurs chars
Les conquérans de la terre asservie.

La jeune *Acté* dont la vue arrêta (7)

Néron tout prêt à jouir de sa mère.
En la voyant, *Agrippine* il quitta ;
Et reprenant d'un fils l'amour austère,
Aux pieds d'*Acté* soudain il s'envola.

Et toi sur-tout qui des Impératrices,
Par ta splendeur, as le rang effacé ;
Toi qui fus sainte après avoir passé
Tes plus beaux jours dans le sein des délices,
O *Magdelaine* ! il le faut confesser (8),
En aucun temps, courtisane ni reine,
Dans les plaisirs où l'Amour les entraîne,
Par leurs excès n'ont pu te surpasser.

Et cette esclave, à peine en sa jeunesse (9),
Qui, subjuguant ce *Caton* si vanté,
Ce fier censeur si dur, si redouté,
Le réchauffait dans sa mâle vieillesse.

N'oublions pas ces beautés de la Grèce,
Dont l'Univers respecte encor les noms.
Ces deux *Phrinés* : l'une, dont les tetons (10)
Fermes, polis, bien séparés, très-ronds,
Par leur blancheur et leur bouton de rose,
De leur maîtresse ont défendu la cause,
En se montrant, en paraissant tout nuds
Aux yeux charmés de tout l'Aréopage,
Qui dans l'instant, frappé de ses vertus,
La déclara très-dévote et très-sage.

L'autre *Phriné* rebâtit, des présens

Qu'elle reçut de ses nombreux amans,
Thèbes qu'avait renversée *Alexandre*.

Léontium, si savante et si tendre (11),
Qui d'*Épicure* avait appris, dit-on,
L'art de penser, d'écrire et de se rendre,
Et dont le style enchanta *Cicéron*.

Thaïs qui mit *Persépolis* en cendre (12),
Qui des Persans subjugua les vainqueurs,
Qui dans l'Égypte, à ses pieds enchaînée,
Au bord du Nil épousa *Ptolémée*.

Cette *Laïs* aux charmes si flatteurs (13),
Qui fut si chère aux plus grands personnages,
Qui posséda des héros et des sages,
Dont *Apelle* eut les premières faveurs,
Que n'obtint point l'éloquent *Démosthène*,
Et qui chérit l'insensé *Diogène*.

Cette *Aspasie*, admirable à jamais (14),
Qui gouverna *Socrate* et *Périclès*,
Dont l'éloquence asservissant les ames,
Régit les Grecs, et séduisit leurs femmes.

Rhodope, aux pieds si mignons, si petits (15),
Que son soulier fit reine de Memphis.

Cette *Gomer* si fameuse en Judée (16),
Avec qui Dieu faisait coucher *Osée*.

Et *Dalila* qui fatigua *Samson* (17);

Et de *Jephté* la mère peu sensée (18).
Et toi *Rahab*, qui pris compassion (19)
Des deux Hébreux dont tu fus courtisée :
Tu les sauvas, et seule on t'épargna,
Lorsqu'en chantant ce doux peuple égorgea
Dans Jéricho tous ceux qu'il y trouva,
Rois et sujets, veuves, femmes, pucelles,
Et les enfans suspendus aux mamelles.

La nuit des temps, qui toujours obscurcit
Des plus grands rois les nobles origines,
La nuit des temps d'un voile ensevelit
Jusques au nom des autres héroïnes
Dont je descends : le plus docte savant
N'a pu jamais remonter plus avant.

Voilà quelle est ma généalogie (20) :
Or maintenant, dites-moi, je vous prie,
Si des Césars le sang si révéré
Avec le mien peut être comparé ?
Fut-il jamais de plus belles chroniques?
Que dis-je? Eh quoi! le sang du Roi des Francs,
Celui des Rois, des princes ottomans,
Même celui des barons allemands,
Ne provient pas de races plus antiques.
Mais ces héros, ces monarques, ces grands,
Pour un bon prince ont produit cent tyrans.
Nourris de sang, et s'abreuvant de larmes,
Effroi du monde, ils régnaient par les armes :
Et ma famille y versant les plaisirs,

Gagnant les cœurs, captivant les desirs,
Amour du monde, a régné par ses charmes,
Par sa bonté, ses bienfaits, ses faveurs;
Et des humains appaisant les douleurs,
Sans l'exiger emporta leur hommage:
Plaire est son art, jouir est son partage.
Si des cœurs durs prétendent nous blâmer,
En souriant, nous savons les charmer.
Les Rois, les Saints, le héros et le sage,
A nos genoux oubliant leur fierté,
Baisent nos pieds, servent tous nos caprices;
Et nous serons, et nous avons été
Dans tous les temps, malgré la dureté,
Malgré les cris d'un censeur irrité,
De l'Univers l'idole et les délices.

Palvoisin, *Charle*, *Alexandre* et son fils,
Perkin, *Zizim*, furent de cet avis.
Chacun surpris rend avec déférence
Ce que l'on doit à sa haute naissance;
Mais *Nixtwoman*, trop enclin au mépris,
Dit à *Délie* avec un fier souris:
O vous! ma belle, en qui tant d'honneur brille,
N'êtes-vous pas aussi de sa famille?

A ce propos, son malheureux époux
Et *Fernandès* reprennent leur courroux.
Soudain *Sitose*, en frémissant, raconte
Comme il avait, d'une main ferme et prompte,
Su séparer ces guerriers valeureux;

Comme il avait, par un récit affreux,
De son épouse appris la perfidie;
Comme il avait enfin trouvé *Délie*
Sous ces berceaux avec *Zizim* unie.

Tel que l'on voit des feux du jour baissant,
Se colorer par degrés un nuage,
Or, écarlate et pourpre en un instant:
Tel à ces mots, de moment en moment,
De l'accusée on voyait le visage,
De l'incarnat à la pourpre passant.
Lors, d'une voix affaiblie et tremblante,
Qui n'en était que plus intéressante,
En soupirant, elle répond ainsi:

Je suis coupable; oui, je vous ai trahi.
Au sentiment mon ame abandonnée,
Je l'avoûrai, n'a pu se contenir
Dans les liens qu'impose l'hyménée:
Liens cruels faits pour tout désunir,
Que l'intérêt, d'une main lâche et dure,
En fil d'airain pour nos maux a tissus,
Qui dans sa source outragent la nature,
Et qui toujours par l'Amour sont rompus.

Pourquoi faut-il que la loi nous défende
De consentir aux desirs des amans,
Lorsqu'en secret la nature commande
De se livrer à leurs empressemens,
Et d'accorder ce que l'Amour demande?

Quelle beauté peut voir à ses genoux
Un tendre amant trop épris de ses charmes,
Sans s'attendrir, sans répandre des larmes,
Sans se livrer à des transports si doux?
Ce n'est pas moi; j'aime en vain la sagesse:
Je veux la suivre, et m'égare sans cesse.
Je me défends, et je cède aux amours
Avec regret, mais je cède toujours.

J'ai fait jadis, au printemps de mes jours,
Le beau projet d'être à jamais cruelle:
J'ai fait depuis celui d'être fidelle.
Vœux insensés, téméraires projets,
Que toute femme, une fois en sa vie,
Forme, dit-on, et n'accomplit jamais.
Mais leur faiblesse est-elle perfidie?
O *Nixtwoman!* ô tendre *Fernandès!*
La femme n'est ni démon ni déesse;
Et la vengeance ou l'amour qui vous presse
Également vous font exagérer.
O chevaliers! il ne faut vénérer
Ni mépriser ce sexe trop sensible.
Tout change au monde, et vous trouvez possible
Que son amour ne soit point passager,
Que vous changiez, et qu'il reste inflexible!

Vous me direz : passe encor de changer;
Mais posséder et le fils et le père,
Joindre sans frein l'inceste à l'adultère,
C'est un forfait que la mort doit venger.

Oui, je le sais, et tel est notre usage.
Mais vous toujours allégués par le sage,
Vous dont sans cesse il vante les vertus;
Peuples sensés, amis de la nature,
Qui la suivant d'une démarche sure,
Ainsi que nous n'êtes pas corrompus,
Hôtes des bois, doux oiseaux de *Vénus*,
Vous possédez sans choix et sans mystère
Ou père, ou mère, ou la sœur ou le frère.
O peuple heureux! quoi! nous ne pouvons plus
Suivre aujourd'hui le sentier où tu marches.
Tes mœurs étaient celles de l'âge d'or;
Tes mœurs étaient celles des patriarches,
En vingt climats on les conserve encor.

Que dis-je? ô ciel! il faut qu'on le publie;
Malgré les lois et la religion,
Et les bûchers de l'inquisition,
Ces mœurs encor règnent dans l'Italie.
Vous connaissez *Lucrèce* mon amie (21);
Vous savez tous qu'elle a reçu la vie
Et de *Vanoze* et d'*Alexandre six*,
Et vous savez que sans aucun mystère,
Entre ses bras tour à tour elle a mis
Quatre maris, ses deux frères, son père.
Je fais comme elle, et je brave à la fois
Vos préjugés et vos bigotes lois,
Qui trompent l'homme et qui lui font injure,
Et dont toujours se moque la nature
Heureusement : car, si le genre humain

En la baisant, *Palvoisin*, *Étaïre*,
L'applaudissaient, admiraient son esprit;
Et toutes deux se plaisaient à redire
Les plus beaux traits du discours qu'elle fit.
Discours frappant que le Pape condamne
Comme illusoire, hérétique, et profane,
Et sacrilège, et même il prétendit
Qu'il soit brûlé si jamais on l'écrit.

Mais pardonnons, ajouta le Saint-Père,
Du doux *Jésus*, moi qui suis le vicaire,
A son exemple, à son intention,
Je ferai grace à la femme adultère :
Et puisqu'elle a mon absolution,
Je donne à tous ma bénédiction.
Allez en paix, et sur-tout pour vos belles,
O chevaliers! n'ayez plus de querelles.

Dom *Fernandès* se jette à deux genoux,
Bénissant Dieu, le Saint-Père et les dames :
Mais *Nixtwoman* se retire en courroux,
Blasphêmant Dieu, le Saint-Père et les femmes.

Le saint Pontife à sa messe invita
Le tendre époux, les trois rois, les trois belles.
Hors le Sultan, un chacun l'accepta.
Le Roi français aussitôt protesta
De protéger les femmes infidelles,
Et le Saint-Père, et les Rois détrônés.
Il veut partir en sortant de la messe.

Ses officiers, de cet ordre charmés,
Volent au camp, y sèment l'alégresse :
Le tambour bat, le clairon retentit ;
Le soldat s'arme, et jure, et boit, et rit.
Il crie : *A Naple, à Naple en diligence !*
Il prend ses rangs, en bon ordre il s'avance :
De ses clameurs tout l'Apennin frémit.
La Renommée embouchant sa trompette,
Du vieil *Alfonse* annonce la défaite,
Et des Français célèbre les exploits.
Tout se réveille aux accens de sa voix ;
Londres frémit, Venise s'épouvante,
La Germanie et l'Espagne tremblante,
Contre les Francs unissent leurs soldats
Pour arrêter leur victoire et leurs pas.
Lorsqu'un torrent du sommet des montagnes
Tombe, bouillonne et couvre les campagnes,
Semant l'effroi dans tous les champs voisins,
Les habitans des villages prochains,
Avec ardeur travaillent, et s'unissent
Pour opposer une digue à son cours.
Faible barrière, inutile secours
Que trop souvent ses flots émus franchissent.

NOTES DU CHANT XIV.

(1) Reconnurent *Perkin.*

Ce prince, ou cet aventurier, s'appelait *Peter* (Pierre) *Warbeck*, et fut surnommé *King* (Roi), quand il hasarda de détrôner *Henri VII*, en se donnant pour *Richard Plantagenet*, duc d'*Yorck*, second fils d'*Edouard IV*. De son nom et de son surnom on fit *Peterking*, et par abréviation *Perkin*, nom sous lequel on le désigne dans toutes les histoires. Il prétendait s'être sauvé de la tour de Londres, lorsqu'on y égorgeait son frère; mais *Henri VII* assurait qu'il était juif, fils du juif *Osbeck*, qui avait passé de Tournai à Londres pour se faire chrétien, sous le règne d'*Edouard VI*; qu'*Edouard* ayant connu *Osbeck*, et plus particulièrement sa femme, avait daigné tenir sur les fonts de baptême l'enfant dont elle était accouchée à Londres; qu'il l'avait nommé *Peter*; et que c'était ce filleul, bâtard adultérin, qui ressemblant beaucoup à *Edouard*, voulait se faire passer pour son fils légitime.

(2) *Paléologue* a cédé tous ses droits.

André Paléologue, dont il est ici question, était du sang impérial des empereurs grecs de Constantinople, ville que les Turcs n'avaient enlevée à la chrétienté que depuis quarante-deux ans.

Cet *André*, assez embarrassé pour vivre, vendit ses droits sur l'empire d'Orient à *Ferdinand*, roi d'Arragon; mais quand

il vit venir *Charles VIII* en Italie, il lui revendit ces mêmes droits.

Quelque temps auparavant, il avait épousé une courtisane, ainsi qu'en avaient épousé plusieurs autres rois ou empereurs plus fortunés que lui.

L'auteur de ce poème n'a pu trouver le nom de cette impératrice dans aucun historien ; c'est pourquoi il lui a donné le nom grec de sa profession Ἑταίρα, Étaïre, *Meretrix*, nom aussi doux que la chose qu'il représente.

(3) Cette Théodora,
Qui voyageant de Memphis à Byzance,
De ville en ville à chacun se livra,
A juste prix.

Théodora fut une de ces femmes qui doivent leur élévation à leur beauté et à leurs talens. Sa taille était médiocre, ses yeux étincelans, sa physionomie charmante. Née dans les derniers rangs de la société, elle avait pour père un valet du cirque, chargé de donner à manger aux bêtes ; on l'appelait *le maître des ours*. Il laissa en mourant une veuve chargée de trois filles encore enfans. Leur mère les fit paraître sur le théâtre tour à tour.

Théodora débuta avec des bateleurs. Elle était railleuse ; elle devint bientôt célèbre par la hardiesse de ses bouffonneries, et par les actes licencieux qu'elle se permit.

Elle parvint à être maîtresse d'*Hécebole*, gouverneur de la Pentapole. C'était une grande fortune pour elle. Il s'en dégoûta et la renvoya. Elle se retira d'abord à Alexandrie, d'où elle revint à Constantinople, vivant sur la route avec le premier venu.

Justinien, qui n'était encore que l'héritier de l'Empire, conçut pour elle une vive passion. Il l'éleva au rang des per-

sonnes patriciennes ; ce qui n'équivalait pas au rang de patricien de l'ancienne Rome. *Justinien* la combla de richesses ; elle prit sur lui un crédit immense.

. Il engagea l'Empereur *Justin* son oncle, vieillard qui l'aimait, à révoquer la loi qui défendait aux Sénateurs d'épouser une femme publique, et quelque temps après il épousa *Théodora*.

Elle se baignait dès qu'elle était levée, restait long-temps au bain, déjeûnait ensuite, et se reposait. Sa table était magnifiquement servie à dîner ; elle faisait une assez longue méridienne. Son souper était plus splendide encore ; elle veillait tard, et se couchait vers la fin de la nuit.

Elle passait presque toute l'année dans des maisons de plaisance au bord de la mer.

Cette vie molle et volupteuse que *Procope* lui attribue dans son histoire secrète, s'accorde assez mal avec toutes les cruautés qu'il lui prête dans cette même histoire, et dont plusieurs ne sont pas même vraisemblables.

Mais il arrive trop souvent qu'une femme toute puissante, d'ailleurs faible et inattentive, laisse faire en son nom, par les subalternes qui l'entourent, bien des cruautés qu'elle ignore, et qu'elle ne se permettrait pas.

(4) Cette *Zoé* qui long-temps captiva
Les courtisans et de Grèce et d'Asie,
Et que *Léon* à la fin épousa.

Zoé Carbonopsine fut long-temps maîtresse de l'Empereur *Léon VII*, surnommé le philosophe, pour avoir aimé les savans et écrit quelques ouvrages. Un jour qu'elle était couchée avec lui, elle entendit quelque bruit, s'éveilla, se leva, courut à une fenêtre, vit s'avancer des hommes armés, et ne douta point que ce ne fût des conjurés ; car la malheureuse

cour de Constantinople en fut toujours remplie. Elle réveilla l'Empereur, le fit évader, et lui sauva la vie.

Quelque temps après, l'Impératrice *Théophanie* vint à mourir. *Léon* la fit honorer publiquement comme sainte, et se maria incontinent à cette *Zoé Carbonopsine*, qui ne l'était pas; car elle était veuve d'un premier mari, et elle passait pour avoir eu d'autres amans.

(5) Et *Zoïlé* qui, semblable aux Déesses,
Peuplait le ciel par ses tendres caresses.

Comme Saint *Augustin*, ni ses disciples, ni ses ennemis, ni ses commentateurs, n'ont jamais nommé la concubine dont il eut *Adéodat*, les théologiens ne conviendront peut-être pas qu'elle se nommait *Zoïlé*. S'ils savent comment elle s'appelait, ils nous feront plaisir de nous en informer.

Tout ce que je sais de cette concubine, c'est qu'elle était africaine, que Saint *Augustin* l'amena de Carthage à Milan, et qu'il la renvoya en Afrique quand il forma le dessein de se marier. Voyez *les Confessions de Saint Augustin* (liv. VII, chap. 21), vous y trouverez qu'avant d'être lié avec la mère d'*Adéodat*, il eut beaucoup de maîtresses, et qu'après s'être séparé de celle-ci, il prit une autre concubine, en attendant que la jeune personne que sa mère lui destinait pour femme eût atteint l'âge de la nubilité. Mais la grace le toucha sur ces entrefaites, et il ne se maria point.

Bayle (article Bourignon, note A), rapporte la prière que Saint *Augustin* adressait à Dieu avant sa conversion, et qui annonçait qu'il serait un jour un grand Saint: *Donnez-moi*, *Seigneur*, disait-il, *la continence et la chasteté; mais ne me les donnez pas encore sitôt. Bayle* rapporte aussi (note B de ce même article de son Dictionnaire), qu'un certain chartreux, dans un livre imprimé à Cologne en 1622,

publia que la Sainte Vierge avait une *virginité pénétrative*, c'est-à-dire, qui *pénétrait de chasteté* tous ceux qui la regardaient, *quelque belle qu'elle fût*. Sur quoi *Bayle* observe que le chartreux a bien fait d'ajouter ces derniers mots; car, pour conférer à une femme *une virginité pénétrative*, *il ne faudrait qu'un certain degré de laideur*.

Le même chartreux assure que *Joseph* avait le don d'*infrigidation*, c'est-à-dire, d'être froid, et de ne sentir aucun sentiment d'impureté, soit au corps, soit à l'ame. Ce serait un beau ménage assurément que celui où la femme serait douée *d'une virginité pénétrative* et le mari d'*infrigidation*: il y aurait de part et d'autre de quoi gagner paradis.

C'est avec ce bon sens que tout docteur raisonne
Alors qu'il est assis sur les bancs en Sorbonne.

(6) Et *Calphurine*, et *Quintille* et *Marcie*.

Courtisanes ou maîtresses des premiers *Césars*, elles ne sont pas plus fameuses que *Flora*, que *Præcia*, que *Nicopolis*, et autres courtisanes de la République romaine.

(7) La jeune *Acté* dont la vue arrêta
Néron tout prêt à jouir de sa mère.

Acté était une jeune et belle esclave que *Néron* affranchit; il en devint si éperdûment amoureux, qu'il voulait l'épouser, et qu'il gagna quelques hommes consulaires, afin qu'ils déposassent au sénat qu'elle descendait du sang des Rois.

Suétone qui rapporte ce fait, et que je ne crois pas toujours, prétend que *Néron* eut pour *Agrippine*, sa propre mère, un amour si effréné, qu'il ne la voyait pas sans se masturber. Un autre historien rapporte que *Néron*, à la fin d'un souper, eut la fantaisie de posséder sa mère; qu'*Agrippine*,

qui ne voyait dans cet inceste qu'un moyen de plus de captiver son fils et de gouverner l'Empire, était prête à s'y abandonner; mais que *Sénèque* s'apercevant de toute cette manigance, alla chercher ou fit venir la jeune *Acté*, dont la vue et les caresses inspirèrent bientôt d'autres pensées et d'autres desirs à l'Empereur.

(8) O *Magdelaine!* il le faut confesser;
En aucun temps, courtisane, ni reine,
Dans les plaisirs où l'Amour les entraîne,
Par leurs excès n'ont pu te surpasser.

Marie Magdelaine, courtisane avérée, si attachée à *Jésus-Christ*, que les Albigeois ont prétendu qu'elle avait eu des complaisances criminelles pour lui. En effet, si *Jésus-Christ* n'avait pas connu le plaisir d'un amour charnel, il n'aurait pas su ce que c'est que d'être homme, et son incarnation eût été inutile.

C'est le Pape Saint *Grégoire* qui a le premier enseigné que la pécheresse dont parle Saint *Luc*, et *Marie Magdelaine*, et *Marie*, sœur de *Lazare*, n'étaient qu'une seule et même personne.

La Sorbonne s'est rangée à son avis, et a déclaré, le 1er. décembre 1521, qu'il n'y a qu'une seule *Marie Magdelaine*, et qu'il n'y aurait rien de certain s'il était permis à chacun de rejeter, selon sa fantaisie, les traditions des saints pères, reçues dans toutes les églises.

Malgré cette décision, les savans *Tillemont* et *Baillet* ont osé affirmer depuis qu'il y avait eu trois *Magdelaines*.

Ils ont démontré que la pécheresse était une courtisane de la ville de Naïm, que *Marie Magdelaine* était de Galilée, et que la sœur de *Marthe* et de *Lazare* était de Béthanie, proche de Jerusalem.

Quoi qu'il en soit, l'auteur de ce poème a dû, pour ne point errer, embrasser l'opinion du Pape Saint *Grégoire* et de la Sorbonne, mère de tant de Saints, et ne reconnaître qu'une *Magdelaine : ces trois-là aussi ne font qu'une.* Or, selon cette opinion sacrée et consacrée, Sainte *Magdelaine*, d'abord pécheresse, tirait son nom du bourg de *Magdala*, dans la Galilée près de la mer de Tibériade. Elle était née dans ce bourg ; elle était sœur de *Marthe*, et avait une jolie maison de campagne au bord du Cison.

Il paraît qu'elle avait du bien : c'est elle qui oignit les pieds du *Christ* avec un onguent précieux, contenu dans un vase d'albâtre. Les théologiens ont beaucoup écrit pour savoir quelle espèce d'albâtre formait ce vase, et quelle espèce de liqueur était ce *nard* qu'il contenait.

Si c'est une grande question de savoir si la pécheresse qui arrosa ainsi les pieds du Sauveur, est la sœur de *Marthe :* c'en est une plus grande encore de savoir si ces deux sœurs avaient pour frère ce *Lazare* que le *Christ* ressuscita.

Les églises de Provence n'en ont jamais douté : il est avéré pour elles que *Marie Magdelaine*, *Marthe* et *Lazare*, accompagnés de *Maximin*, vinrent de Galilée dans leur province, et furent leurs premiers Apôtres ; que *Lazare* fut évêque de Marseille, *Maximin* d'Aix, et que *Magdelaine* se retira dans une caverne, qu'elle embaumait de ses vertus ; ce qui la fait appeler encore aujourd'hui *la Sainte-Baume.* Pour Sainte *Marthe*, elle passa ses jours au bord du Rhône, dans un désert, où depuis on a bâti la ville de Tarascon.

Les églises grecques d'Orient font mourir *Magdelaine* à Éphèse : mais elles se trompent ; il vaut mieux en croire le poème de la *Magdelaine*, composé par le vénérable père *Pierre de Saint-Louis Barthelemi*, qui se fit carme de dou-

leur d'avoir perdu une jeune personne appelée *Magdelaine*, qu'il était près d'épouser.

Elle lui avait fait don d'un scapulaire. La solitude du cloître augmenta son amour et ses regrets. Provençal, poète, amoureux et moine, il hésita long-temps s'il composerait un poème à l'honneur d'*Élie*, patron de son ordre, ou en celui de Sainte *Magdelaine*, patrone de sa maîtresse. Cette dernière lui apparut en songe, et lui demanda la préférence. Il se décida pour la Sainte.

(9) Et cette esclave, à peine en sa jeunesse,
Qui subjugua ce *Caton* si vanté.

On ne sait pas le nom de cette esclave : mais on sait que ce *Caton*, si sévère, si austère, si déclaré contre les femmes, ne pouvait pourtant s'en passer. Il était déja vieux lorsque son fils et sa belle-fille s'aperçurent qu'il couchait toutes les nuits avec cette fille.

Piqué d'avoir été découvert par ces jeunes gens, qui peut-être en plaisantèrent, il alla sur-le-champ demander une citoyenne en mariage. Son fils, à cette nouvelle, vint le trouver, et lui demanda s'il lui avait donné quelque sujet de plainte : au contraire, lui répondit *Caton*, je vous trouve si raisonnable, que je veux avoir des enfans qui vous ressemblent. Il y a souvent bien plus de faste que de vertu dans l'austérité.

(10) Les deux *Phrinés*, l'une dont les tetons
. . . .
De leur maîtresse ont défendu la cause,
En se montrant, en paraissant tout nuds,
Aux yeux charmés de tout l'Aréopage.

L'orateur qui eut recours à ce grand trait d'éloquence, s'ap-

pelait *Hypéride*. L'éloquence moderne n'a rien produit de cette force et de cette hardiesse. Voici le fait.

La belle *Phriné*, courtisane célèbre, fut accusée d'impiété devant l'Aréopage. *Hypéride* la défendait. Sa cause était faible; une courtisane pouvait n'être pas dévote : mais les juges étaient sensibles. La beauté de *Phriné* attirait leurs regards; sa douleur les attendrissait. Tout-à-coup *Hypéride*, en attestant la piété de cette femme, arrache le voile qui couvrait son sein et qui enveloppait une partie de son corps, et il demande si l'on osera condamner ce chef-d'œuvre des Dieux.

L'Aréopage et le peuple sont également entraînés, et *Phriné* est déchargée de l'accusation intentée contre elle.

De pareils traits d'éloquence, employés de temps en temps, rendraient le public, et sur-tout la jeunesse, plus assidus au barreau.

C'est tout ce qu'on connaît de cette *Phriné*. Son défenseur, le célèbre *Hypéride*, entretenait trois courtisanes; *Myrine*, femme de grande dépense dans Athènes; *Aristagore* au *Pyrée*, et *Phila* à *Eleusis*.

L'autre *Phriné* était maîtresse de *Praxitèle*; c'était une femme de goût, et sur-tout une excellente patriote. Ayant su de *Praxitèle* que de tous ses ouvrages, celui qu'il estimait le plus, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, était une statue de l'Amour, elle la déroba, et l'envoya à Therpies sa patrie.

Cette *Phriné* était si belle, que *Praxitèle* la sculpta, et en fit une statue si parfaite, que les Grecs la placèrent dans le temple de Delphes.

Cette statue était d'or ou dorée : on la plaça sur une colonne de marbre, entre les statues d'*Archidamus*, roi de Lacédémone, et de *Philippe*, fils d'*Amyntas*, roi de Macédoine.

Le cynique *Cratès* s'écria en voyant cette statue de *Phriné :* Voilà un monument de l'incontinence des Grecs. L'inscription portait :

Phriné de Therpies, fille d'Epiclès.

Il est évident, malgré l'exclamation de *Cratès*, qu'en consacrant le nom de *Phriné*, celui de sa ville et celui de son père, on ne voulait que rendre hommage à la rare beauté de cette femme, et au talent du sculpteur.

Cette *Phriné* s'enrichit tellement, qu'elle offrit de rebâtir, à ses frais, la ville de Thébes, pourvu qu'on mît sur les portes cette inscription :

Alexandre détruisit cette ville ;
La courtisane *Phriné* la rebâtit.

(11) *Léontium*, si savante et si tendre.

Léontium, courtisane athénienne, s'appliqua à l'étude de la philosophie, fut maîtresse de *Métrodore*, disciple d'*Epicure*. Elle en eut un fils : *Epicure* prit soin de cet enfant, qui perdit son père et sa mère peu de temps après sa naissance.

Léontium vivait entourée de ce que la Grèce avait de plus aimable et de plus spirituel. *Epicure* fut son ami, *Métrodore* son amant ; le poète *Hermesianax* l'aima et la célébra ; le peintre *Théodore* la peignit méditant les ouvrages d'*Epicure*. *Leontium Epicuri cogitantem*, dit *Pausanias*, L. I. *Cicéron* vanta son style. *Meretricula etiam Leontium contra Theophrastum scribere ausa est, scito quidem illa sermone et attico*, dit-il dans son Traité *De naturâ Deorum*, liv. I, chap. 33. Elle combattit, comme on le voit par ce passage,

les opinions de *Théophraste*, qui était alors le plus grand appui de la secte d'*Aristote*.

Plusieurs courtisanes de la Grèce eurent assez d'esprit pour composer des livres intéressans.

Eléphantis composa un Traité de *cosmétique :* c'est l'art de rendre la peau douce, le teint frais, les dents blanches, les cheveux et toutes les parties du corps agréables. *Vossius* prétend que cet art est plus nécessaire encore aux femmes qu'aux courtisanes, étant plus difficile de fixer un mari que de changer d'amans.

Eléphantis avait aussi écrit des livres licencieux. Il paraît, par un passage de *Suétone*, que ces livres traitaient des différentes postures dans lesquelles on peut jouir d'une femme. *Tibère* avait mis ces livres dans la bibliothèque choisie dont il occupait ses loisirs dans sa délicieuse retraite de Caprée.

Athénée qui rapporte tout ce qu'il a lu ou entendu dire, et qui n'examine rien, prétend que *Léontium* se livra à *Epicure* et à quelques autres de ses élèves; que l'étude de la philosophie ne la détourna pas d'exercer les talens d'une courtisane. Cela peut être; ces qualités ne sont pas incompatibles. Faire l'amour comme les Graces, s'exprimer comme les Muses, avoir pour amans les hommes qui ont le plus de goût, d'esprit, d'instruction et de talens, c'est cultiver la terre en patriarche au lieu de la sillonner en paysan; c'est boire le nectar dans l'Olympe au lieu de s'enivrer dans un cabaret; c'est savoir jouir; c'est avoir un sort beaucoup trop rare.

(12) *Thaïs* qui mit *Persépolis* en cendre.

Thaïs était Athénienne, comme l'attestent *Plutarque* et *Athénée;* elle devint la maîtresse de *Ptolémée Lagus*, capitaine

et frère bâtard d'*Alexandre le Grand* : elle le suivit en Asie. Le jour de la prise de Persépolis, elle soupa avec ses amans et les principaux chefs de l'armée, à la table d'*Alexandre*, dans le palais du Roi de Perse. Ce fut dans l'ivresse de ce festin, où toutes les têtes étaient exaltées par le vin et la victoire, qu'elle demanda à ce prince la permission de brûler le palais du roi, afin, dit-elle, qu'on pût attester à l'avenir que les femmes d'Athènes qui suivaient son armée avaient vengé leur patrie, que *Xerxès* avait autrefois réduite en cendre, et qu'elles l'avaient vengée d'une manière plus mémorable qu'aucun des capitaines de la Grèce.

Cette proposition parut une partie de plaisir à ces jeunes gens, et *Alexandre* mettant sur sa tête un chapeau de fleurs comme en un jour de fête, prit un flambeau, et suivit *Thaïs*. Le palais fut bientôt embrasé, ses immenses richesses perdues, pour plaire à une courtisane ; mais cette femme n'aurait pas eu cette pensée, si *Xerxès* n'avait pas eu, cent cinquante ans auparavant, la folie barbare de brûler Athènes. Les crimes enfantent les crimes, et ceux d'un brigand couronné sont souvent punis sur ses enfans ou petits-enfans, et sur des générations innocentes qui n'ont eu aucune part à ses crimes.

Au reste, on peut juger par la fierté de *Thaïs*, aspirant à la gloire de venger Athènes, et par l'ambition de *Phriné*, aspirant à relever une ville détruite par le héros de la Macédoine, que l'esprit des courtisanes grecques ne manquait pas d'élévation.

(13) Cette *Laïs* aux charmes si flatteurs,
Qui posséda des héros et des sages.

Laïs est, de toutes les femmes galantes dont l'histoire nous parle, celle qui a laissé la plus grande réputation. Aucune

n'eut peut-être autant de ce mérite qui fait préférer une femme à toutes les autres.

Elle naquit à Hyccara, ville de Sicile; elle devint esclave lorsque *Nicias*, général des Athéniens, prit cette ville, et en vendit les habitans, selon l'usage barbare de ces peuples dont on vante la politesse.

Laïs n'avait encore que six à sept ans : elle fut vendue comme les autres prisonnières. Conduite à Corinthe, consacrée au culte de *Vénus*, elle fit le métier de courtisane.

Démosthène, *Diogène*, *Aristippe*, l'aimèrent successivement. *Aristippe*, qui était riche, la payait, et même assez cher. Il répondit un jour à quelqu'un qui croyait lui apprendre qu'elle lui était infidelle : *Je la paie pour l'avoir*, *et non pas pour qu'elle n'en ait pas d'autres*. *Diogène*, qui n'avait que son tonneau et sa tasse, l'eut pour rien. *Démosthène*, à qui elle demanda environ quatre mille francs pour une nuit, lui répondit qu'*il n'achetait pas si cher un repentir.*

Aristippe lui dédia quelques ouvrages.

Diogène disait à *Aristippe :* ou soyez cynique comme nous, ou cessez de posséder une femme qui nous est commune à tous. Pourquoi, répondit *Aristippe ?* doit-on refuser de loger dans une maison où d'autres ont habité avant soi, ou de se faire porter dans un bateau qui en a déja porté d'autres?

Myron, fameux sculpteur, mais déja vieux, vint demander une nuit à *Laïs*, et fut refusé. Attribuant ce refus à la blancheur de ses cheveux, il les fit teindre en noir, et vint redemander la même grace à *Laïs*, qui lui répartit en riant : *J'ai refusé hier à votre père ce que vous me demandez aujourd'hui.*

Enfin, étant devenue éperdument amoureuse d'un jeune Thessalien, nommé *Hyppolochus*, ou *Pausanias*, ou *Hyppostratus*, car les auteurs varient sur son nom, *Laïs* le

suivit dans son pays, et fut assassinée par des Thessaliennes jalouses de sa beauté; on lui éleva un tombeau sur le bord du Penée. On y mit cette inscription :

La Grèce,
Glorieuse et invincible,
Fut esclave de la divine beauté de *Laïs*,
Que l'Amour engendra,
Que Corinthe nourrit,
Et qui repose
Dans les belles campagnes de Thessalie.

On lui érigea un cénotaphe dans un faubourg de Corinthe, appelé le *Cranion : Pausanias* nous apprend, dans ses *Corinthiades*, qu'on avait sculpté sur ce tombeau une lionne qui tenait un bélier dans ses griffes.

Il y eut plusieurs courtisanes qui prirent le nom de *Laïs*. Ce nom est devenu, par la suite, une sorte de proverbe ou d'adjectif, pour désigner une femme de cette profession.

(14) Cette *Aspasie*, admirable à jamais.

Aspasie, fille d'*Axiochus*, naquit à Milet, s'établit à Athènes, avait de jeunes filles chez elle, et en trafiquait pour s'enrichir. *Quæ puellas ad quæstum corpore faciendum aleret.*

Son esprit et son éloquence la firent bientôt distinguer. *Socrate* disait qu'elle lui avait enseigné la politique et la rhétorique; ce qui paraît plutôt un compliment qu'une vérité.

Périclès en devint éperdument amoureux : il était marié, et père de deux enfans; il répudia sa femme, lui chercha lui-même un autre mari; et quand il l'eut établie ainsi, il se remaria avec *Aspasie*. Elle devint l'envie et l'objet des hommages de toute la République. *Périclès* lui attribua souvent les harangues qu'il récitait devant le peuple : *Socrate* menait

ses amis chez elle; les principaux Athéniens lui rendaient visite avec leurs femmes, malgré le bruit qu'on répandait qu'elle ne les attirait chez elle que pour livrer les plus belles à son mari.

Les poètes profitant de la licence des mœurs que donne la liberté, l'insultaient publiquement dans leurs vers et sur la scène. Elle gouvernait l'État sous *Périclès*; ils l'appelaient *Junon Aspasie*, *l'impudique et la dévergondée*. La guerre ayant été déclarée entre *Athènes* et *Mégare*, ils firent des vers pour en indiquer, disaient-ils, la véritable cause au peuple. *Plutarque* et *Athénée* nous les ont transmis : ils sont curieux *. *Amiot* les a traduits par ceux-ci :

Nos jeunes gens enivrés s'en allèrent
Devers *Mégare* un jour, où ils emblèrent
Une putain, qui *Simetha* s'appelle.
Ceux de *Mégare* irrités, au lieu d'elle,
S'en sont venus par furtive saisie
Enlever deux des garces d'*Aspasie*.

On croit que ces vers seraient mieux rendus par ceux-ci :

Des jeunes gens épris d'un feu profane
Ont enlevé la belle courtisane,

---

* Voici ces vers tels qu'*Athénée* les rapporte; car *Plutarque* a omis les deux derniers, où se trouve cependant tout le sel de cette plaisanterie.

Juvenes profecti Megaram ebrii auferunt
Simetham ex scortatione nobilem;
Megarensis hinc populus dolore percitus,
Furatur Aspasiæ duo scorta haud impiger.
Hinc initium belli prorupit
Universis Græcis, ob tres meretriculas.

Qui plaisait tant aux fiers Mégariens.
Pour se venger, ces peuples en furie
Ont enlevé deux filles qu'*Aspasie*
Vendit souvent aux bons Athéniens.
Or pour punir l'affront fait à leurs charmes,
De toutes parts nos héros sont en armes.
Si que l'on voit dans nos tristes destins
Toute la Grèce en feu pour trois catins.

Aspasie et *Périclès* dédaignèrent toujours ces plaisanteries, et peut-être personne n'a-t-il porté si loin que *Périclès* l'impassibilité à cet égard.

La faction qui voulait perdre *Aspasie* la fit accuser juridiquement d'impiété par le poète comique *Hermippus* : le crédit de *Périclès* la sauva.

Cependant elle avait de grands talens qui ne tiraient point leur force de ceux de son amant : car, après la mort de *Périclès*, s'étant attachée à un homme d'une basse naissance et de peu de génie, elle le fit parvenir aux premiers emplois de la République. Elle n'était plus assez jeune pour que ce fût l'effet de ses charmes : ses succès tenaient donc à son génie.

(15) *Rhodope* aux pieds si mignons, si petits.

Rhodope naquit en Thrace, dans l'esclavage, devint libre en faisant le métier de courtisane, fut transportée par le sort à Naucratis, ville d'Égypte, où elle s'illustra et s'enrichit. *Hérodote* raconte sérieusement qu'un aigle, comme elle se baignait dans le Nil près de cette ville, enleva un de ses souliers, fit environ cinquante lieues d'un vol, et le laissa tomber dans la ville de Memphis, sur la robe et sur les genoux du roi *Psammitique*, précisément dans le temps qu'il rendait la justice.

Cette pantoufle lui causa de grandes distractions; il la trouva si belle, si bienfaite, annonçant un si joli pied, qu'il devint éperdument amoureux de celle qui pourrait la chausser. Il la fit essayer à tous les pieds des femmes de Memphis et des environs; elle retourna ainsi, de pied en pied, jusqu'à Naucratis, où *Rhodope* la chaussa sans difficulté, et la reconnut pour la sienne. Le Roi aussitôt l'épousa, quoiqu'il eût pu l'avoir sans cérémonie, comme tant d'autres.

On a dit qu'elle fit bâtir une pyramide à ses dépens, tant elle était riche; d'autres ont cru que plusieurs gouverneurs des provinces de l'Égypte, amoureux d'elle, lui firent élever à leurs frais, de son vivant, cette pyramide, pour lui servir de tombeau : c'était la galanterie du pays. En Égypte, on s'occupait beaucoup de la manière dont on serait logé après sa mort.

(16) Cette *Gomer*, si fameuse en Judée.

Dieu ordonna au prohète *Osée* de prendre une femme de prostitution, et de lui faire des enfans. *Osée* épousa *Gomer*, et lui fit un fils et deux filles. Ce mariage, selon les théologiens, était un symbole, et désignait les désordres de Samarie. *Gomer* était fille de *Débélaïm*, et Juive, aussi bien que la mère de *Jephté*. Quelques théologiens assurent qu'elle n'était qu'une femme adultère; mais d'autres soutiennent qu'elle était en outre femme de prostitution. Il nous paraît assez difficile de juger entre eux depuis que la Sorbonne n'existe plus.

(17) Et *Dalila* qui fatigua *Samson*.

Tout le monde sait que la force de *Samson* consistait dans ses cheveux; qu'il eut la faiblesse de révéler ce secret à sa maîtresse *Dalila*, et qu'elle les lui coupa. Vraie ou fausse, cette

histoire est une allégorie sensible. Cette courtisane demeurait dans la vallée de Sorec, pays de la tribu de Dan : elle n'était pas Juive, mais Philistine ou Phénicienne.

(18) Et de *Jephté* la mère peu sensée.

On ne sait pas le nom de la mère de *Jephté*. On n'est instruit que de sa profession.

Les frères de *Jephté* ne voulurent pas le reconnaître à cause de sa bâtardise : elle ne l'empêcha pas d'être plus agréable qu'eux aux yeux du Dieu d'*Israël*.

Il sacrifia sa fille, comme *Agamemnon* la sienne, comme *Idoménée* son fils, comme *Abraham*, *Isaac*. On sait bien que les Juifs n'ont jamais imité dans leur histoire celle des autres nations ; que ce sont au contraire toutes les autres nations qui ont copié les livres juifs, quoiqu'elles ne les connussent pas. Mais c'est là ce qu'il y a d'admirable.

(19) Et toi *Rahab*, qui pris compassion
Des deux Hébreux dont tu fus courtisée.

Cette *Rahab* n'était pas Juive, mais Jébuséene ou Philistine : c'était une honnête courtisane, qui tenait une espèce de cabaret à Jéricho, ville célèbre par ses jardins, et par une belle plaine qui était toute couverte au printemps de ces roses qu'on appelle *roses de Jéricho*. C'est delà qu'elles nous sont venues, dit-on, quoique aujourd'hui on n'y en trouve plus.

Le texte hébreu dit positivement que *Rahab* était une *zonah* (*meretrix*), femme publique. Elle logea chez elle les deux espions que *Josué* avait envoyés examiner les murs de Jéricho.

Ils furent si contens d'elle, que *Josué* la fit épargner, elle toute seule, quand il massacra tous les habitans de cette ville, hommes, femmes et enfans.

Elle était sans doute encore jeune et fort aimable, puisque après ce carnage elle épousa *Salmon*, prince de Juda.

Quelques théologiens étonnés de ce mariage, ont prétendu que le mot de *zonah* voulait dire également *cabaretière* et *gourgandine :* ils ont assuré que puisque *Rahab* avait épousé ce prince, elle n'avait été qu'une aubergiste, et non une fille de joie. Nous croyons le contraire; il est moins rare qu'un prince épouse une courtisane qu'une cabaretière. *Salmon* n'était pas roi comme *Psammitique* et comme *Ptolémée*, ni empereur comme *Justinien*, ou comme *Léon*, ou comme *Paléologue*, qui tous épousèrent des courtisanes. Il est vrai que l'Empereur *Romain* le jeune épousa *Théophanie*, cabaretière, et que *Constance Chlore* se maria avec *Hélène*, hôtelière, et mère du fameux *Constantin;* mais il n'est pas bien sûr qu'*Hélène* et *Théophanie* n'aient pas réuni en elles, avant leur mariage, les deux qualités qu'exprime le doux mot de *zonah*, et que ce ne soit pas cette réunion qui ait fait leur fortune.

Si *Rahab* ne devint pas si grande dame par son mariage, elle surpassa ces deux Impératrices par sa postérité; car elles n'engendrèrent que des Empereurs, et *Rahab* fut mère de *Booz*, qui engendra *Obed*, qui engendra *Isaï*, qui engendra *David*, qui, de père en fils, engendra la Vierge, qui engendra le Sauveur du monde, le *Christ* consubstantiel à Dieu.

Des poètes, mauvais plaisans, ont dit depuis, en mauvais vers, qu'il ne fallait pas s'étonner si *Jésus-Christ* avait pardonné à la femme adultère, à la grande pécheresse, *Magdelaine;* s'il s'était plu avec la Samaritaine, et avec tant d'autres femmes de mauvaise vie, puisqu'il descendait de *Bethsabée* et de *Rahab*, que c'était en lui un goût de famille. Mais ce sont de mauvaises plaisanteries.

(20) Voilà quelle est ma généalogie.

Il est visible que l'auteur avait dessein de se moquer des fausses généalogies; car il est dans la nature de s'honorer de ses pères et mères, et d'aimer mieux descendre d'un homme célèbre, que d'un brigand ou d'un inconnu.

Suétone, qui ne flagorne pas les Empereurs, ne manque jamais, en commençant la vie de chacun d'eux, de dire combien il y avait eu dans sa famille, avant sa naissance, de consulats, de censures, de dictatures.

(21) Vous connaissez *Lucrèce* mon amie.

La plupart des lecteurs pourraient croire que les mœurs et le caractère que l'on prête dans ce poème à *Lucrèce* sont une de ces exagérations que les poètes se permettent trop souvent; et ceux qui ne la connaissent que par les vers de l'*Arioste*, regarderaient ce qu'on en dit ici comme une calomnie, si on ne leur apprenait ce qu'en ont écrit les historiens.

Lucrèce Borgia était fille d'*Alexandre VI* et de *Vanozia*, dame Romaine, femme de *Dominique Arimano*. *Alexandre* n'était encore que cardinal quand il prit *Vanozia* pour sa maîtresse; il en eut quatre fils et une fille, *Lucrèce*, objet de cet article.

Elle fut mariée d'abord à un Espagnol; dès que son père fut pape, il l'ôta à son premier mari, qu'il trouva trop inférieur à sa première dignité, et il la remaria à *Jean Sforce*, seigneur de Pezaro.

Il la logea dans son palais, et il coucha, dit-on, avec elle; ce qu'il avait probablement fait plus d'une fois avant sa promotion à la papauté, où il ne parvint qu'à l'âge de soixante-trois ans.

Ensuite il fit déclarer nul le second mariage de sa fille, sous prétexte que ce *Jean Sforce* était impuissant.

Lucrèce avait encore deux frères ; l'un le duc de Candie, l'autre le cardinal de Valence. (C'est celui dont il est parlé dans ce poème.) Elle couchait, dit-on, avec l'un et avec l'autre; le cardinal croyant qu'elle avait quelque préférence pour le duc, le fit assassiner et jeter dans le Tibre. *Lucrèce* n'en témoigna pas d'humeur, et continua de vivre dans la même intimité avec lui et avec son père.

Burchard, maître des cérémonies d'*Alexandre VI*, a fait un journal des actions de ce Pape ; il y raconte qu'un soir, dernier dimanche d'octobre, *Alexandre VI* soupa dans le palais apostolique avec son fils et sa fille ; qu'ils admirent à leurs tables cinquante courtisanes, les unes d'un rang distingué, *meretrices honestæ ;* les autres plus vulgaires, *cortegianæ nuncupatæ ;* qu'à la fin du souper ces courtisanes se déshabillèrent, et s'offrirent toutes nues aux yeux du Pape et de ses deux enfans ; qu'après le souper on mit à terre des flambeaux ; que le Pape et son fils et sa fille jetèrent des châtaignes sur le plancher, et se divertirent à voir ces femmes toutes nues les ramasser, se les disputer, se mettre dans toutes sortes d'attitudes, et se présenter sous tous les aspects que la lubricité peut desirer.

C'est sur cette histoire qu'on a fait le conte des Cerises, si connu des amateurs.

Le même *Burchard* raconte qu'une autre fois le Pape et sa fille firent venir des chevaux et des cavales, et qu'ils s'amusèrent à les voir s'accoupler. Il parle de tous ces faits comme témoin oculaire.

Lucrèce épousa en troisième noce le prince de *Biselli*, fils naturel d'*Alfonse II*, roi de Naples.

Enfin en quatrième noce elle se maria au duc de *Ferrare* *Alfonse d'Est*.

Voici l'épitaphe que lui fit *Pontanus*.

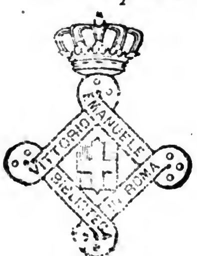
Hic jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re
Thaïs, Alexandri filia, sponsa, nurus.

On peut la rendre en français par ces vers :

Ci gît cette *Laïs*, qui, soi-disant *Lucrèce*,
Fut d'un Pape la bru, la fille et la maîtresse.

Ces petites privautés du Pape et de sa fille, et autres peccadilles de l'un et de l'autre, excitèrent souvent les plaisanteries des statues si connues sous le nom de *Pasquin* et de *Marforio* : *Misson* dit, dans son Voyage d'Italie, que quelqu'un conseilla à *Alexandre VI* de les faire jeter dans le Tibre; et que ce Pape, qui avait de l'esprit, lui répondit : Je craindrois qu'elles ne se métamorphosassent en grenouilles, et alors elles m'importuneraient bien davantage.

Fin du premier volume.



TABLE

DES CHANTS

Contenus dans le tome premier.

Fin de la table du premier volume.

ERRATA.

TOME I.

Pages 63, lignes 13. Au milieu, *lisez*, du milieu.
65, ——— 3. On l'empoisonne, *lisez*, on l'emprisonne.
132, ——— 7. Un peut, *lisez*, un peu.
167, ——— 24. Dispersait, *lisez*, dispensait.
204, ——— 17. En séduisant, *lisez*, et séduisant.
252, ——— 19. Et le mousquet, *lisez*, et leur mousquet.
263, ——— 13. Béni, *lisez*, benit.

TOME II.

12, ——— 12. Par vous, *lisez*, pour vous.
39, ——— 18. A pour lui, *lisez*, a pour toi.
314, ——— 6. Qu'il en serre, *lisez*, qu'il enserra.

TOME III.

93, ——— 25. Les deux zéphirs, *lisez*, les doux zéphirs.

Conquête de Naples. Tome 3.

